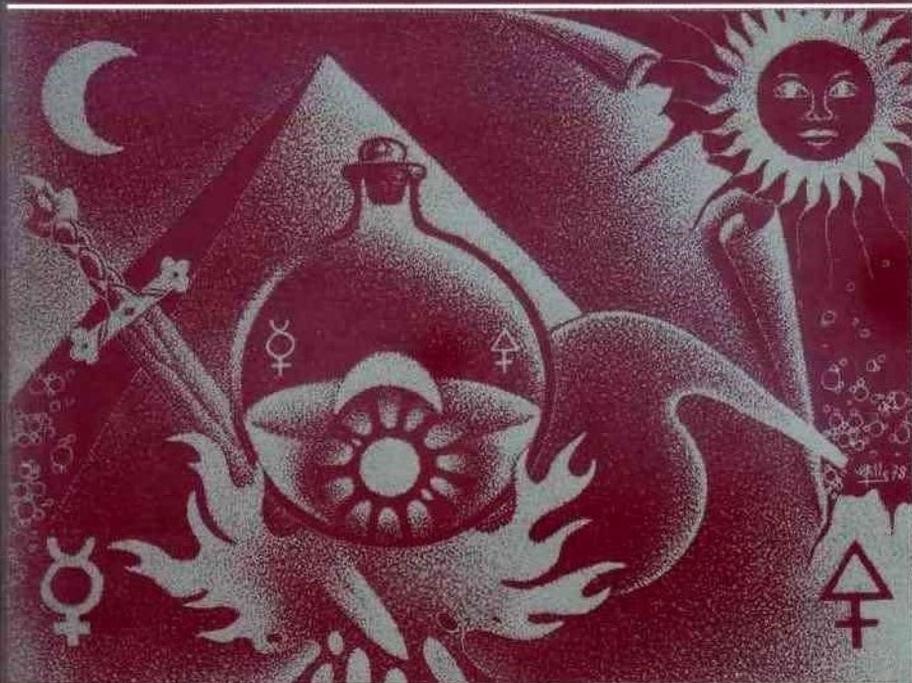


Serge Hutin

la tradition alchimique



**Pierre philosophale et
élixir de longue vie**

éditions dangles



La Tradition Alchimique - Serge Hutin

Dans ce livre, Serge Hutin (docteur ès lettres)- spécialiste bien connu de l'histoire de l'ésotérisme - a voulu actualiser le vrai visage de l'alchimie traditionnelle. Quels en sont les buts? Comment se présente son histoire ? Que faisaient les alchimistes et qu'accomplissent aujourd'hui leurs successeurs modernes? Que recherchent -ils ? Quels résultats obtiennent-ils? Nous suivons ainsi les patients travaux, les fabuleux espoirs de ces adeptes. Nous les confrontons aux perspectives - certes radicalement opposées malgré de curieuses convergences - de la science moderne.

L'alchimie, véritable art sacré, ne saurait être réduite à une longue « préhistoire » fantastique de la chimie moderne et de la physique nucléaire. L'alchimie traditionnelle qui subsiste encore aujourd'hui n'est point du tout en effet une simple survivance d'un lointain passé ; de nos jours encore elle demeure cette prodigieuse reconquête magique, perpétuelle nostalgie de l'humanité, du Paradis terrestre, un merveilleux espoir de vaincre le déclin, le vieillissement et la mort elle-même. Ce livre vous fera suivre les étapes de cette reconquête des fabuleux pouvoirs perdus par l'homme lors de sa chute originelle. La pierre philosophale, l'élixir de longue vie : deux faces du même, grand espoir d'un retour triomphal dans le Paradis perdu.

Un texte qui vous fera entrer dans ce monde mystérieux aux multiples et envoûtantes facettes.

Introduction

Tout se passe comme si nous assistions à une fascination croissante pour l'alchimie — pas seulement au niveau de la simple curiosité, bien compréhensible, du grand public pour un domaine chargé de mystère et de légendes — mais chez les hommes et les femmes cultivés, même parmi ceux ayant reçu une formation scientifique. Si de très grands savants du siècle dernier — comme Kékulé, Chevreul ou Marcelin Berthelot — s'intéressèrent énormément à l'alchimie, l'attitude dominante du savoir positif était de ranger l'alchimie parmi les rêveries dépassées.

Au fur et à mesure que notre vingtième siècle s'avance vers sa fin, on constate un phénomène inverse : l'alchimie intéresse un nombre croissant de scientifiques, tout spécialement (et c'est significatif) chez les jeunes, qu'ils soient médecins, physiciens, chimistes, ingénieurs ou techniciens.

C'est dire que la fascination pour l'alchimie ne constitue pas une mode passagère, appelée à disparaître lorsque d'autres sujets passionnants se présenteront à la curiosité du public. D'où l'intérêt de nous pencher, une fois encore, sur l'alchimie traditionnelle, en la confrontant tout spécialement à la science et à la technique positives. Même si les limites demeurent irrémédiables entre les perspectives directrices, une telle confrontation n'en sera pas moins riche de leçons.

« L'alchimiste kabbaliste » (Gravure anonyme vers 1650).

Remarquer une série de symboles : la bourse et les pièces de monnaie ; le masque (sur la poitrine) ; le serpent (forme du cou) ; les grandes oreilles du personnage ; l'épée tenue en bouche dont la lame se termine par trois fleurs ; l'horloge ; l'équerre et le compas (à terre, sur la gauche du personnage).

Origine et histoire de l'alchimie

1. La métallurgie sacrée

Le travail des métaux, impossible sans la maîtrise du feu, s'est longtemps associé à des attirances, des hantises magiques, à des fascinations ambivalentes.

Du travail secret des métaux (fabrication des armes et des outils), des étapes graduelles pouvaient mener — cela se produira en Chine ainsi qu'en Egypte (ces deux contrées prestigieuses qui se disputent la naissance de l'art sacré) — à des pratiques n'ayant plus de fins « utilitaires » (1) pour le groupe, mais devenues l'apanage d'une catégorie d'êtres, sacerdotales. Il semble indéniable que dans certains sanctuaires de l'Egypte ancienne (à Memphis notamment), des prêtres aient pratiqué l'alchimie, comme ce fut le cas pour les premiers adeptes taoïstes chinois.

2. Alexandrie

L'apparition historique de l'alchimie traditionnelle telle que nous la connaissons et la révélation de son existence se situent pourtant à une époque plutôt tardive s'étendant, en gros, du début du troisième siècle de l'ère chrétienne au commencement du sixième. C'est à cette période qu'appartiennent les premiers

1. Façon de parler, puisque ces techniques des forgerons sacrés s'inséraient dans une perspective de sacralisation du métier.

L'Ouroboros (d'après un manuscrit grec conservé à Venise).



On retrouve l'Ouroboros sur cette figure astrologique du Bénin (Dahomey). Influence lointaine ou, plus simplement, similitude psychique ?...

manuscrits égyptiens connus, écrits non pas en hiéroglyphes mais en grec ou en copte.

C'est principalement à Alexandrie que l'alchimie se trouvera pratiquée durant cette période. Par rapport à la phase antérieure — celle de l'alchimie pratiquée par un clergé spécial — on note non pas une « laïcisation » (ce mot serait bien anachronique) des recherches, mais leur exercice par des hommes et par des femmes qui ne sont plus nécessairement les desservants attachés à un sanctuaire. Si certains de ces alchimistes sont encore païens (2), d'autres sont chrétiens, parmi lesquels des membres de sectes gnostiques. Mais tous poursuivent déjà les buts fondamentaux qui, jusqu'à nos jours, demeureront toujours ceux de l'alchimie : la recherche de la transmutation métallique, associée à celle d'une illumination livrant à l'adepte les divins secrets des lois cosmiques

2. Nous avons n'aimer guère ce terme, consacré par l'usage mais si injuste pour les cultes antiques.

et la recherche de l'élixir de longue vie procurant la victoire sur la maladie, sur le vieillissement et sur la mort (3).

Il est d'usage de considérer l'alchimie chinoise, apparue dans le Céleste Empire plusieurs siècles avant l'ère chrétienne (en fait, avec l'avènement et la diffusion du III^e siècle), comme s'étant développée en vase clos et bien que les buts (la transmutation métallique, la recherche de l'immortalité) aient été — sous un langage différent — les mêmes que chez les alchimistes occidentaux. Personnellement, nous ne pensons pas que la séparation entre le monde méditerranéen et l'Extrême-Orient ait été aussi radicale et aussi absolue qu'on l'a si longtemps pensé.

Aussi bien par voie de terre (la fameuse « route de la soie », par l'intermédiaire de l'Iran et de l'Inde) que par voie maritime, l'Empire romain noua des rapports commerciaux suivis avec la Chine. A plusieurs reprises, des jonques chinoises, accomplissant un long circuit, touchèrent au port d'Alexandrie ; il ne leur fallait d'ailleurs pas s'appuyer en sus une interminable circumnavigation de l'Afrique, puisqu'il existait alors un canal — creusé à l'époque du pharaon Nécho II — qui mettait la mer Rouge en communication avec le delta du Nil.

L'existence de contacts commerciaux n'excluerait pas — bien au contraire — une possibilité de contact sur d'autres plans, y compris au niveau des connaissances occultes.

3. Des Arabes à la chrétienté médiévale

Si l'alchimie, égyptienne mais de langue grecque, passa tout naturellement d'Alexandrie à Byzance et aux Vénitiens, c'est par l'intermédiaire des Arabes que l'art hermétique devait atteindre la Chrétienté occidentale. C'est par l'Espagne — qui, plusieurs siècles durant, demeurera conquise par les musulmans sur la plus grande partie de son territoire — que se fera la pénétration principale, à partir du X^e siècle. Le cas de l'alchimie suivra la même filière paradoxale que la philosophie classique : aussi étrange que cela puisse paraître, les traités d'Aristote et d'autres grands auteurs helléniques seront d'abord connus de l'Europe occidentale chrétienne non par leur texte original mais par des

3. Voir au chapitre suivant.



Tombeau de l'apôtre Saint-Jacques le Majeur, à Compostelle.
(Archives photographiques de l'Office National Espagnol du Tourisme ; photo Arnaiz.)

versions arabes, elles-mêmes traduites en latin dans la péninsule ibérique.

Il y aura une autre pénétration massive de l'alchimie dans le monde chrétien : à l'époque des croisades.

Le rôle capital des musulmans dans la transmission historique de l'alchimie se révèle par le nom même d'*alchimie* (c'est-à-dire *el-kimyâ*, « la chimie ») et par la fréquence des mots d'origine arabe (élixir, aludel, arsenic, etc.) dans le vocabulaire des alchimistes européens. On peut valablement penser — indice révélateur — que le si long intervalle durant lequel les manuscrits hermétiques occidentaux ne comportèrent aucune figure d'être vivant (ce type d'illustrations proliférera au contraire après la période terminale du Moyen Age) s'expliquerait par le respect

chez leurs premiers inspirateurs — les alchimistes arabes — de l'interdit coranique de représenter des humains ou des animaux.

Quoi qu'il en soit, l'alchimie se révélait étroitement « acclimatée » en chrétienté latine dès le XI^e siècle ; aux XII^e et XIII^e, elle fera définitivement partie des aspects majeurs de la culture européenne du Moyen Âge. Il suffit d'ailleurs de prononcer ce nom même de *Moyen Âge* pour voir immédiatement se dessiner à notre imagination la figure pittoresque de l'alchimiste qui « œuvre » en son laboratoire (4).

4. Apogée et déclin historique de l'alchimie européenne

Rappelons brièvement les étapes bien connues de cette histoire.

Les étapes successives du développement historique de l'alchimie occidentale sont depuis longtemps bien établies. Transmise à la chrétienté par l'intermédiaire — en très grande partie — des Arabes, la quête du Grand Œuvre s'intégrera



Deux planches symboliques de l'*Atalanta fugiens* (1618) de Michel Maier.

A gauche : le couple alchimique.

A droite : la naissance d'Athéna, déesse de la sagesse. A l'arrière-plan à droite, le mariage hermétique.

4. Serge Hutin, *La vie quotidienne des alchimistes au Moyen Âge*, (Hachette, 1977).

pleinement à la civilisation médiévale : la figure si pittoresque de l'alchimiste y occupe à merveille sa place, aussi bien au niveau des hommes les plus instruits du temps qu'à celui des croyances et superstitions populaires (5).

Loin de s'effacer en Europe avec la Renaissance, l'alchimie trouvera son apogée durant cette période (6), épanouissement qui se prolongera même jusqu'au milieu du XVII^e siècle. C'est seulement vers 1650 que le monde savant — à quelques exceptions près (d'ailleurs bien loin d'être toujours négligeables en fait) — cessera dans sa majorité de croire aux espoirs des alchimistes.

Remarquons bien, pour ce qui concerne les exceptions, qu'elles seront loin — bien au contraire — d'être toujours au nombre de personnalités mineures. C'est ainsi que Leibniz, présenté par son oncle (le diacre luthérien Justus Jacob Leibniz) à la *Société alchimique de Nuremberg* (fondée en 1654), en sera le dévoué secrétaire plusieurs années durant. Il écrira, dans un article publié en 1710 dans le périodique *Miscellanea Beroliniensa* (Mélanges berlinois) :

« *Il est question dans les documents secrets [ceux de l'alchimie] d'une certaine matière, à laquelle toutes sortes de dénominations peuvent légitimement être conférées. J'ai naguère été admis à ces mystères, comparables à ceux d'Eleusis.* »

La seconde phrase nous laisserait entrevoir un aspect caché de l'alchimie, qui ne se réduisait donc pas aux yeux de Leibniz à une série de recettes secrètes destinées à permettre la fabrication artificielle de l'or.

Au XIX^e siècle, et alors même que la transmutation métallique semblait irrémédiablement impossible face à la fixité des corps simples, on verra un chimiste français illustre, Chevreul (7), non seulement réunir une importante collection de vieux livres et manuscrits d'alchimie (8) mais s'intéresser aussi bien à l'aspect expérimental des recherches si longtemps poursuivies par les « fils d'Hermès » qu'aux aspects métaphysiques et contempla-

5. Serge Hutin. *La vie quotidienne des alchimistes au Moyen Âge*

6. Le nom le plus illustre est le médecin alchimiste *Paracelse*. (1493-1551).

7. Il mourra à 103 ans, après avoir eu la joie de monter au sommet de la tour Eiffel lors de l'inauguration de ce monument.

8. Il l'a léguée à la Bibliothèque du Muséum d'Histoire Naturelle.



Le dragon hermétique.

(Figure extraite de l'*Atalanta fugiens* de Michel Maier, Oppenheim, 1618)

tifs de leur quête. Plus tard, en pleine Belle Epoque, un autre chimiste illustre, Marcelin Berthelot, professeur au Collège de France, devait — parallèlement à ses propres travaux — se passionner lui aussi pour l'histoire de l'alchimie, au point de se lancer dans l'étude approfondie du grec afin de pouvoir traduire lui-même en français les manuscrits des adeptes alexandrins et byzantins.

5. Survivance actuelle de l'alchimie

La théorie des corps simples fixes ayant été battue en brèche par la découverte de transmutations naturelles ou provoquées, il n'est pas étonnant d'avoir vu réhabiliter le « vieux rêve » des alchimistes. Il conviendrait pourtant de ne pas trop allégrement confondre deux domaines — celui de la science et de la technique positives d'une part, celui de l'alchimie traditionnelle de l'autre — qui se déploient en des sphères radicalement différentes, comme nous aurons amplement lieu de le constater (9).

Si l'alchimie suscite un engouement croissant depuis les années 50, même au niveau des curiosités du grand public, est-il vraiment juste de parler d'une véritable survivance de cette

9. Voir au chapitre suivant.

discipline occulte ? Aussi étrange que cela puisse sembler, la réponse est affirmative : en plein XX^e siècle finissant, des hommes cherchent encore à réaliser le grand œuvre !

La survivance actuelle de l'alchimie est effective en ce qui concerne la poignée d'hommes qui n'hésitent pas à « œuvrer » au laboratoire ; encore est-il normal de supposer que nombre de personnes fortement intéressées par les livres consacrés aux travaux hermétiques ne manqueraient pas — si les conditions de leur existence s'avéraient plus favorables (car il leur faudrait, hélas ! pouvoir disposer des loisirs prolongés nécessaires) — à se lancer elles aussi dans la réalisation du grand œuvre.

Le nom le plus célèbre parmi les alchimistes contemporains — et en nous limitant à la France, ce qui s'avère injuste — est l'énigmatique Fulcanelli, l'auteur de ces deux ouvrages fameux publiés entre les deux guerres mondiales : *Le mystère des cathédrales* et *Les demeures philosophales* (10). Les sceptiques pencheraient certes volontiers pour l'identification pure et simple du mystérieux adepte avec l'homme qui se présente pour son fidèle disciple, pour son véritable fils spirituel : Eugène Canseliet. Mais l'identification est difficilement admissible si l'on songe que, lors de la sortie en librairie — en 1929/30 — des deux livres signés du nom de Fulcanelli, Canseliet, tout jeune homme alors, ne pouvait avoir acquis déjà l'immense bagage livresque de connaissances (non seulement traditionnelles mais scientifiques) dont les deux livres signés Fulcanelli faisaient preuve.

Qui pouvait donc bien être l'énigmatique Fulcanelli, cet adepte dont le nom hermétique combinait *Vulcain* (dieu grec du feu et des forges) à *Elie* (ce prophète enlevé au ciel, la Bible nous le dit, dans un « char de feu ») ? Notre ami Jacques Bergier, persuadé d'avoir connu Fulcanelli en la personne d'un ingénieur de la Compagnie du Gaz de Paris par lui rencontré en 1937-38, nous avouait par ailleurs sa fascination pour le mystérieux « Chevalier Blanc », animateur durant l'occupation allemande d'un réseau de résistance dans la vallée du Rhône et qui disparut mystérieusement, au nez et à la barbe de la Gestapo, lors de la

10. Réédités chez Jean-Jacques Pauvert.

prise d'assaut du château où il avait établi son quartier général (11).

Mais d'autres identifications se sont trouvées avancées, dont certaines donneraient le vertige : n'y a-t-il pas une bien étrange similitude de style entre les deux livres publiés par Fulcanelli et les pages laissées par un personnage qui, à la Belle Epoque, tenait à Paris une importante librairie de sciences occultes : Pierre Dujols ? Le nom complet de celui-ci était Dujols de Valois car — de même que son frère jumeau, qui vécut principalement en Belgique et qui figurait lui aussi sur l'almanach de Gotha — ce libraire était bel et bien de souche royale, descendant des Valois par une filiation légitimée (12).

Eugène Canseliet a raconté l'étrange invitation par lui reçue, vers 1950, dans un château espagnol dont les hôtes menaient une existence (celle des grands seigneurs du XVII^e siècle) étonnement coupée de notre XX^e siècle (13). On recouperait volontiers ce témoignage avec l'aveu si étrange, fait par Canseliet, d'avoir revu son maître Fulcanelli — disparu en 1938, alors que celui-ci semblait avoir dans les soixante-dix ans — sous l'apparence d'un homme au-dessous de la quarantaine (14).

Nous touchons là à l'un des secrets les plus fantastiques de l'alchimie traditionnelle : la victoire sur le vieillissement physique et sur la mort elle-même (15).

On devait aussi beaucoup parler de l'alchimie dans les années 60, à propos des travaux d'Armand Barbault ; son livre : *L'or du millième matin* (Editions Publications premières, réédité dans la collection « L'Aventure mystérieuse », Editions J'ai lu) a été l'un des succès de librairie de notre époque. Noter cette persistance des vieux espoirs thérapeutiques centrés autour des

11. Ce personnage a été pris pour héros du roman de Gilbert Gadoffre : *Les ordalies* (Editions du Seuil).

12. L'identification de Fulcanelli au dessinateur Jean-Julien Champagne (qui réalisa les planches de la première édition) n'est pas pleinement convaincante.

13. Témoignage rapporté dans le livre de Claude Seignolle : *Invitation au château de l'étrange* (Maisonneuve et Larose, 1970, Paris).

14. « Et alors, comme nous disait Canseliet, le maître semblait devenu bien plus jeune que le disciple. »

15. Voir au chapitre suivant

fameux « or potable » des alchimistes aux propriétés si merveilleuses...

Mais ne conviendrait-il pas maintenant de nous interroger sur les buts mêmes de l'alchimie ? Quels sont-ils exactement ? Qu'en penser ?

Buts de l'alchimie traditionnelle

1. La transmutation des métaux

La définition populaire de l'alchimie y voit la série de recettes secrètes couvrant les moyens de changer les métaux « vils » en argent et en or. Et il serait arbitraire de nier que les adeptes aient visé ce but comme l'attestent, non seulement les traditions et légendes ainsi que les textes mêmes des alchimistes mais aussi le fait que les « artistes » aient effectivement **œuvré** au laboratoire. L'existence de l'aspect psychique, philosophique et spirituel de l'alchimie traditionnelle (1) — tant prouvé par les textes, par l'iconographie, par l'appareillage parvenu jusqu'à nous (2) — n'exclut point du tout la poursuite des buts transmutatoires de l'alchimie. Il serait même absurde de s'obstiner à nier que cet objectif figure bel et bien parmi les buts de l'alchimie traditionnelle : transmutations du plomb ou de mercure (vif-argent) en argent, en or, parfois aussi — mais bien plus rarement — en un métal présentant des caractéristiques intermédiaires entre celles de l'argent et celles de l'or (le fameux **orichalque**, dont les Atlantes de Platon auraient connu le secret).

Mais on conçoit que la réussite majeure dans le grand œuvre ait été vue comme transmutation en or, ce métal précieux inaltérable, qui ne fond qu'à 1 063°, bout à 2 960° et qui se prête si aisément au travail artistique : par son éclat rayonnant, par son

1. Voir plus loin.

2. C'est ainsi que le *Musee germanique* de Munich conserve nombre d'alambics, cornues, etc. ayant permis de reconstituer l'agencement du laboratoire alchimique.

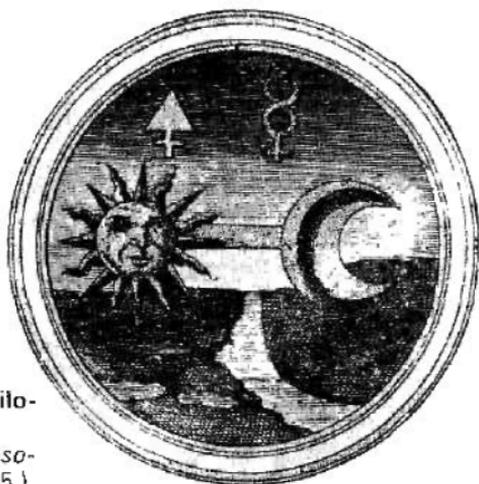
inaltérabilité, c'est bien le « roi des métaux ». La transmutation en argent (la « reine des métaux ») — par le *petit œuvre* — se trouvait considérée comme une étape préliminaire sur le chemin menant à la métamorphose métallique en or.

Cette fameuse transmutation en or — attestée par les récits des alchimistes qui ont relaté les étapes de leur quête du grand œuvre, ainsi que par les relations de transmutations opérées en public — la science moderne n'en nie pas la possibilité : simplement, elle estime qu'une telle réalisation serait, en fait, sans grand intérêt. Un physicien, Roger Foucher, estimait ainsi que la fabrication de l'or serait tout à fait possible à réaliser dans les centres nucléaires tels que Fontenay-aux-Roses ou Saclay, mais que ce résultat serait tout à fait inutile, l'or artificiel ainsi fabriqué devant revenir (estimation la plus probable) à environ deux milliards d'anciens francs français le gramme ! Une vérification éventuelle de cette possibilité coûterait donc singulièrement cher, bien plus que l'utilisation de l'or extrait dans les mines. Le savant ajouterait volontiers que, si les vieux alchimistes avaient bel et bien pressenti la possibilité de changer les corps simples les uns dans les autres, rien ne nous prouve que les adeptes aient pu — et alors qu'ils opéraient d'une manière tout artisanale — disposer de sources d'énergie suffisamment élevées pour réussir à briser les noyaux atomiques.

A cette dure objection de principe, peut-être serait-il possible quand même d'avancer — et des alchimistes modernes l'ont tenté (Fulcanelli et Canseliet tout spécialement) — que les transmutations alchimiques ne mettent pas en jeu une rupture brutale des noyaux atomiques. De tels faits n'attesteraient-ils pas la possibilité de phénomènes transmutatoires qui n'impliqueraient pas forcément la mise en jeu de sources colossales d'énergie, comme c'est le cas dans les centres nucléaires ?

De toute manière, la croyance à la possibilité des transmutations métalliques n'a commencé à être mise en doute — et encore par une bien faible minorité savante — que tout à la fin du Moyen Age.

Significatif, au III^e siècle de notre ère, l'édit de l'empereur Dioclétien, qui prohibait les écrits égyptiens consacrés aux recettes et procédés de transmutation métallique. Non seulement donc cet empereur en admettait la possibilité, mais il redoutait — c'était la



Le soufre et le mercure des philosophes.

(Planche du *Traité de la Pierre philosophale* de Barchusen, Francfort, 1675.)

véritable raison d'être de l'acte — une utilisation massive de l'alchimie susceptible de mettre en péril la monnaie.

A l'époque des alchimistes d'Alexandrie, on n'hésitait pas à voir en la **chrysopeée** (transformation du plomb en or) un secret pratique connu de date immémoriale. On s'était même efforcé de retrouver ce secret dans les récits de la mythologie classique. C'est ainsi que, suivant le *Lexicon* de Suidas, le mythe de la Toison d'or se trouverait doté d'un sens alchimique, en rapport direct avec le secret de la métamorphose métallique : « la Toison d'or, que Jason et les Argonautes après un voyage sur la mer Noire en Colchide enlevèrent ensemble avec Médée, la fille d'Acéès, roi d'Aea. Seulement ce qu'ils enlevèrent n'était point ce que les poètes prétendent, mais bien un traité écrit sur une peau, qui apprenait comment l'or pouvait être fabriqué par des moyens chimiques ».

De toute manière, les caractéristiques de la transmutation métallique se trouvent singulièrement différentes des ambitions de la physique nucléaire moderne. Celle-ci, procédant par brutale rupture du noyau atomique, réalise certes bel et bien des transmutations ; mais il s'agit alors en fait du surgissement de corps instables, obtenus (et après mise en jeu d'énergies énormes) en quantités très minimes, voire infimes. La transmutation du plomb en argent, en or ou en un autre métal classique n'aurait rien d'impossible certes par ce moyen ; mais, le prix de revient en étant astronomique, le jeu n'en vaudrait pas du tout la chandelle.

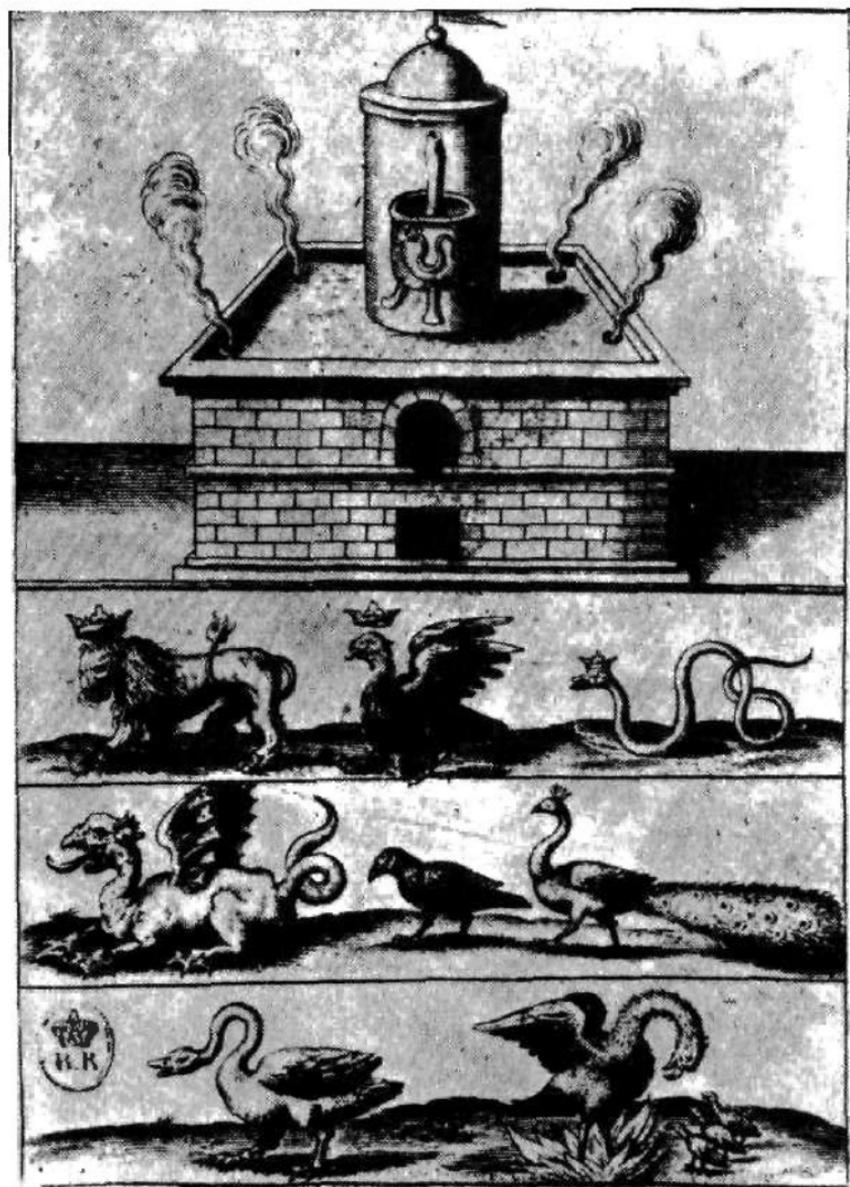
Mais quelles sont donc les caractéristiques prêtées aux transmutations par les alchimistes eux-mêmes ?

Aux transmutations minérales — but du **grand œuvre** proprement dit — il faudrait joindre la fabrication artificielle de pierres précieuses (rubis, diamants), recherchée et (dit-on) réussie par divers alchimistes, le plus célèbre étant le fameux comte de Saint-Germain.

Autre prodigieux secret volontiers porté au compte des alchimistes : la fabrication de lampes susceptibles de brûler des siècles d'affilée. On a même signalé diverses découvertes archéologiques curieuses qui attesteraient cette réussite : n'a-t-on pas retrouvé (très rarement certes) certains tombeaux antiques où une lampe brûlait encore et dans lequel (qui plus est) le corps se trouvait admirablement conservé, au point de présenter toutes les apparences de la vie ? C'est ainsi que fut découvert à Rome, au milieu du XVI^e siècle, le caveau funéraire de Tullia, la fille bien-aimée de Cicéron, décédée à un âge prématuré. Aux pieds du corps de la jeune fille, très bien conservé au point de sembler doucement endormi, se consumait une lampe que la brusque survenue d'air fit s'éteindre.

Mais, en plein XX^e siècle, des cas analogues ont été rapportés. Un, par exemple, relaté par Hans M. Heuer (3) et qui se passe en 1930 dans un faubourg de Budapest. Lors des travaux de terrassement d'une rue, le pic d'un ouvrier cogne contre une dalle de grande dimension. On la dégage, puis on parvient à la soulever et à la poser de côté. On s'aperçoit alors que ce n'était autre que le lourd couvercle d'un sarcophage où reposait le corps, admirablement conservé au point de présenter toutes les apparences du sommeil normal, d'une jeune femme fort belle. *« Il était entièrement couvert et entouré d'un liquide clair de couleur bleue. Aux pieds de la jeune femme brillait une lumière claire d'un blanc bleuté, entourée également du liquide étrange. Aussitôt le contremaître en avertit le Musée National à Budapest. Mais les spécialistes qui se précipitèrent au lieu de la découverte arrivèrent trop tard, car déjà peu de temps après l'ouverture du sarcophage, le liquide mystérieux bleu clair s'était évaporé, la marque du liquide étant tombée de seconde en seconde... La lumière brillant*

3. Article (traduction française par Ilse Luedecke) dans *Astral*, n° de décembre 1976.



Au sommet, l'athanor. Au milieu et à la partie inférieure, les animaux symbolisant les phases du grand œuvre : le lion, l'aigle, le serpent, le dragon, le corbeau, le paon, le cygne, le pélican.

(Figure extraite du *Rosarium philosophorum* de Stolcius, fin du XVI^e siècle)

aux pieds de la jeune fille avait jeté encore quelques fois une clarté vacillante, puis s'était éteinte. Il ne restait dans le sarcophage que des cendres, mais nulle trace d'un liquide et d'une lampe éternelle. »

Cette admirable conservation du cadavre attesterait donc la connaissance antique de secrets d'embaumement auprès desquels aussi bien la momification égyptienne que les techniques modernes ne seraient que des approximations bien imparfaites.

2. Le rajeunissement et l'immortalité

Le second des grands secrets de l'alchimie traditionnelle, après la transmutation métallique, rejoint en fait l'un des plus anciens rêves humains : remporter la victoire sur le vieillissement et sur la mort.

Aujourd'hui encore, ce fabuleux espoir — vaincre ce qui semble être pourtant le sort biologique inexorable à subir par tout homme — ne cessera pas de sitôt de fasciner les imaginations ! Il méritait que nous lui consacrons un chapitre complet.

3. Le laboratoire et l'oratoire

Ce qui rend les textes alchimiques si difficiles à interpréter par le lecteur moderne, c'est le fait suivant : les opérations, les processus, les métamorphoses décrits concernent à la fois ce que l'alchimiste réalise dans son **laboratoire** et les étapes successives d'une ascèse psychique et spirituelle (c'est le travail dit de l'**oratoire**). Ces deux aspects sont indissociables en fait, comme Eugène Canseliet nous le fait fort bien remarquer :

« Il (le but de l'alchimiste) est uniquement de mériter, dans le constant souci de purification, le Don de Dieu, manifesté dans la tangible Médecine ou la Pierre Philosophale. Ainsi le philosophe, devenu Adepté, pénètre sur le plan divin, entre dans l'éternel présent et y reçoit la Connaissance infuse, en même temps que le pouvoir de prolonger son existence sur la terre, au-delà des limites ordinairement concédées aux humains. »

La clef majeure pour tenter de comprendre les buts de l'alchimie, tant sur le plan des opérations du *laboratoire* que sur celui des opérations (psychiques et spirituelles) de l'oratoire, serait toujours celle-ci : parvenir à vaincre les conséquences de la chute originelle (la perte de la vraie connaissance comme l'entrée ici-bas de la maladie, du vieillissement, de la mort), et donner les moyens d'une réintégration, de la régénération, de la libération non seulement de l'Homme mais dans les trois règnes de la Nature.

4. La réintégration universelle

C'est chez les auteurs des XVI^e et XVII^e siècles, chez les rosicruciens en particulier, que l'alchimie atteint ses ambitions les plus démesurées. Il n'est plus seulement question du salut de l'adepte, *mais de celui du Cosmos tout entier*, qu'il s'agit de ramener à l'état de perfection qui était le sien avant la Chute. *L'Ars Magna* est la tentative la plus grandiose jamais conçue par l'Homme (4).

Les auteurs rosicruciens ont développé, dans cette perspective, toute une *apocalyptique* hermétiste, annonçant la venue d'Elie Artiste c'est-à-dire d'une sorte de Messie collectif, qui a pris pour « corps mystique » l'Ordre de la Rose-Croix lui-même (5).

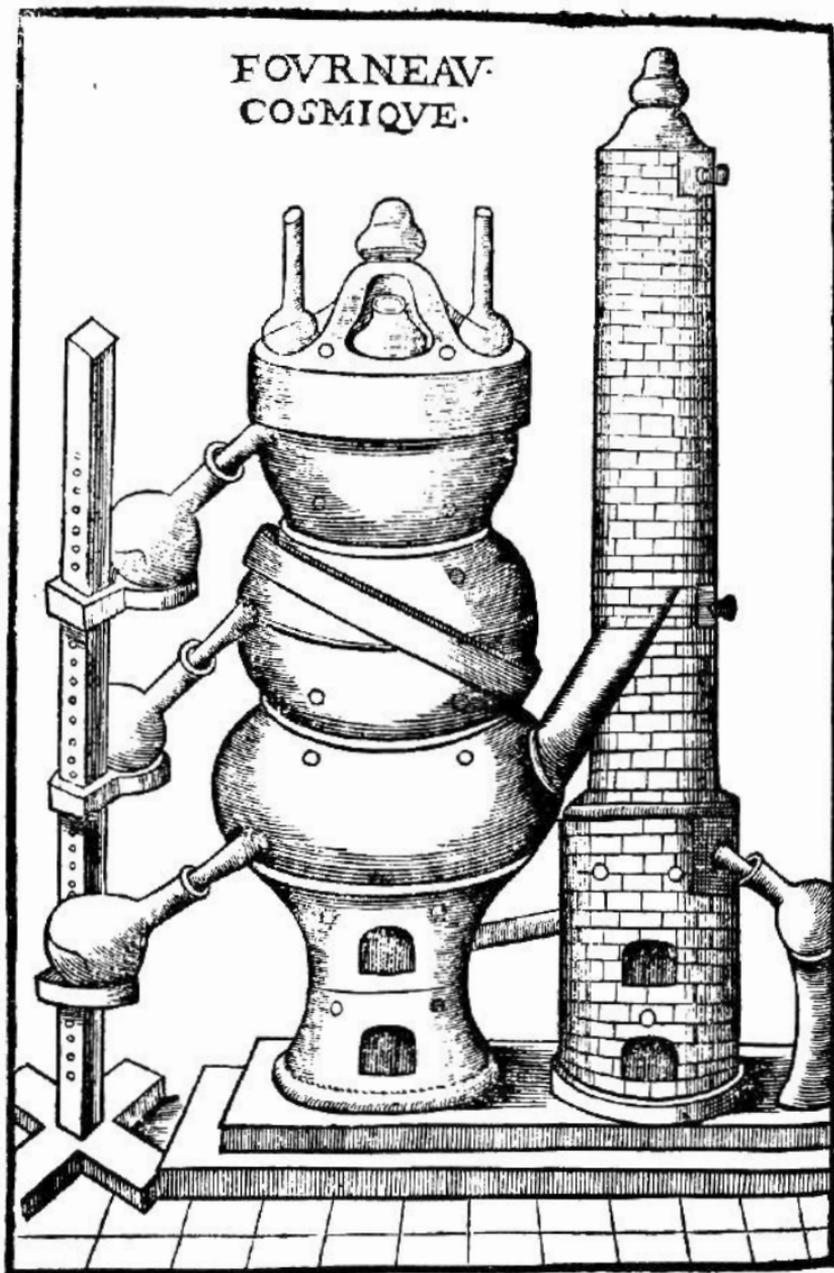
4. Serge Hutin : *L'Alchimie* (Presses Universitaires de France, collection « Que sais-je ? », n° 506), chapitre 10.

5. *Le Philalèthe*, ce mystérieux adepte de la seconde moitié du XVII^e siècle, se complait à l'évocation de la Transformation de l'Univers en « Cité » divine par Elias Artista (cf. Figuier : *L'Alchimie et les Alchimistes*, p. 284) ; Robert Ambelain est l'auteur qui s'est le plus efforcé d'élucider le sens profond, théurgique et théosophique, de cet « Elie Artiste » (cf. *Templiers et Rose-Croix*, Paris 1955, Éditions Adyar, p. 99-117).



Une leçon d'alchimie au laboratoire.
(Annibal Barlet : *Cours de Physique*, Paris, 1653)

FOURNEAU
COSMIQUE.



« Fourneau cosmique. »

(Gravure extraite d'une réédition tardive, XVII^e siècle, de la *Somme de Geber*.)

L'alchimie moderne : buts, moyens, résultats, expériences

1. Les alchimistes d'aujourd'hui

Nous nous souvenons (il nous semble d'hier) d'un petit fait évocateur de nos vingt ans, si loin déjà, hélas ! Notre oncle maternel, avec lequel nous nous promenions — un soir du printemps 1949 — dans les alentours de Saint-Germain-des-Prés, nous avait dit, à notre étonnement de voir passer un homme, fort sympathique, vêtu (d'une manière très élégante), la grosse canne gourdin à la main à la manière des « demi-solde » de 1815, que c'était quelqu'un qui avait délibérément refusé notre prosaïque XX^e siècle, pour retrouver l'époque où il eût tant aimé vivre : celle où le souvenir de la grandiose épopée napoléonienne était encore si vivace dans tous les esprits. Et, m'avait précisé mon oncle, l'appartement de ce « dernier bonapartiste » de Paris ne comportait ni l'électricité ni le gaz, les livres comme les œuvres d'art étaient tous antérieurs à 1820, etc. Combien l'on comprend une telle attitude ! N'est-il pas significatif que, chez les jeunes gens et jeunes filles d'aujourd'hui (1977-79), fleurissent tant les modes « rétro » ? Et, si la machine à explorer le temps devenait accessible, il est indéniable que la plupart d'entre nous (à commencer par nous-même) choisirions d'aller vers le passé plutôt que vers l'avenir, dont nous vivons déjà les effets sataniques (robotisation croissante des individus, pollutions diverses, etc.). Pourtant, nous faudrait-il ranger la survivance de l'alchimie en pleine moitié du XX^e siècle parmi les évasions

imaginatives, si sympathiques certes mais impuissantes en fait à contrer l'effrayant *règne de la quantité* (pour parler comme René Guénon) que nous voyons s'implanter, triompher de plus en plus ? Pratiquer l'alchimie, avoir un laboratoire (doublé d'un oratoire), serait-ce aussi dénué d'influence extérieure réelle que le comportement (par exemple) de quelques excentriques qui, pour protester contre la prolifération croissante des automobiles, décideraient un beau jour de ne plus circuler désormais que dans des véhicules à chevaux ? Vouloir être alchimiste en plein XX^e siècle, ne serait-ce pas tenter d'agir — avec, en fait, aucune chance de succès dès le départ — comme l'homme qui écrirait aux entreprises de pompes funèbres pour demander le retour aux corbillards hippomobiles ?

Et pourtant l'alchimie traditionnelle subsiste bel et bien !

La survivance actuelle de l'alchimie est, nous l'avons déjà constaté (1), réalité indéniable. Aujourd'hui comme naguère, des hommes se lancent avec courage et patience sur les traces des adeptes d'antan, cherchant eux aussi à réaliser le Grand Œuvre, et pas du tout en ne visant qu'à trouver un refuge imaginaire qui leur permettrait de s'évader de l'emprise tentaculaire du si dur monde actuel. Qu'il s'agisse de célébrités comme Eugène Canseliet ou Armand Barbault, ou bien d'inconnus voulant rester dans l'anonymat, ils « y croient » dur comme fer ; ils ont le ferme espoir d'aboutir dans leurs travaux. Ils « œuvrent » au laboratoire !

2. L'alchimie et les transmutations nucléaires

On remarquera que l'expression d'« alchimie moderne », dont nous usons volontiers par commodité, n'est pas vraiment exacte ; mieux vaudrait dire, d'une manière plus longue mais plus précise : l'alchimie traditionnelle **pratiquée par des hommes de notre temps**.

Les journalistes et les auteurs de vulgarisation scientifique ont trop volontiers usé, surtout durant la période 1935-39 (où l'on commençait de parler au grand public des premières belles réalisations des physiciens nucléaires), du vocable d'« alchimie

1. Voir *supra*, chapitre I, dernier paragraphe.

moderne » pour décrire les transmutations atomiques obtenues par des savants du XX^e siècle. Assurément, il s'agit bien là de **transmutations**, transformant tel ou tel élément chimique en un autre ; mais, par ce moyen, l'obtention d'or à partir du plomb — bel et bien possible certes — serait sans aucun intérêt, car d'un coût bien plus élevé que l'emploi de l'or naturel. Certes, des savants nucléaires — et non des moindres — n'ont pas manqué de s'intéresser à l'étrange « préhistoire » des transmutations qu'était pour eux la théorie alchimique de l'**unité fondamentale de la matière**, rendant par conséquent possible le passage (que Lavoisier et ses successeurs estimaient impossible, absurde) d'un corps chimique à un autre.

Il n'en reste pas moins vrai que la manière dont les alchimistes — les anciens comme ceux d'aujourd'hui — cherchent à réaliser des transmutations est bien différente des procédés utilisés par la physique nucléaire. On peut valablement penser que les alchimistes aient connu (ils le nommaient même *œuvre de mort*) notre désintégration violente de la matière.

Ils se plaisent au contraire à présenter leur grand œuvre non pas comme détruisant les structures intimes du noyau, mais comme effectuant une sorte de travail de mûrissement, d'harmonisation de la matière par-delà le jeu des opposés, d'où une comparaison classique de l'alchimie avec les travaux agricoles. Comme l'agriculteur, l'alchimiste ne peut obtenir le succès qu'en respectant les rythmes, les cycles naturels, en les suivant en toute soumission : « *un temps pour labourer, un temps pour semer, un temps pour récolter* ».

Il n'est donc point du tout nécessaire de supposer les alchimistes capables de réaliser la désintégration du noyau de l'atome pour les estimer aptes à obtenir des résultats tangibles. A ce propos, nous pourrions faire le rapprochement avec les travaux d'un scientifique d'avant-garde : Louis Kervran, qui a pu mettre en évidence — dans l'organisme animal comme dans celui de l'homme — l'existence d'authentiques phénomènes de transmutation (par exemple, celle du potassium en calcium) qui, pour se réaliser chez l'être vivant, ne nécessitent point du tout le dégagement d'une énergie extérieure et destructrice (2). Il s'est

2. Cf., par exemple, son livre *Transmutations biologiques* (Maloine éditeur).

d'ailleurs avéré que — cela rejoindrait tout à fait les perspectives alchimiques sur les phénomènes de la vie — le fonctionnement de l'organisme humain met en jeu des rythmes, des cycles précis qu'on aurait tort d'ignorer. Citons, par exemple, les recherches du professeur Pinel (3) sur l'importance capitale du moment précis où l'on devrait appliquer au malade certains traitements destinés à empêcher le déclin ou la prolifération anarchique des cellules.

Peut-on estimer que les alchimistes aient pu, malgré tout, connaître les phénomènes de radioactivité, tels que les ont étudiés les savants modernes ? Il est remarquable que des pionniers, et non des moindres, de la physique nucléaire se soient intéressés de près à l'alchimie. Citons Frédéric Soddy, qui n'hésitait pas (4) à déclarer que, selon lui, les adeptes du passé avaient bel et bien découvert la radioactivité et que l'alchimie n'était autre que l'héritage du prodigieux savoir technique possédé dans le passé par une civilisation antédiluvienne. Citons aussi Pierre Curie — on ne le dit certes pas dans les ouvrages d'histoire des sciences, mais c'est indéniable — qui non seulement s'intéressait aux travaux des alchimistes mais qui n'avait pas hésité à « œuvrer » lui-même. Voici, à ce propos, ce que déclare l'alchimiste moderne Eugène Canseliet : « *Les conversations que j'entendais dans l'entourage de Fulcanelli ne laissaient aucun doute à cet égard (sur les expériences alchimiques de Pierre Curie). Dans la petite exposition dont j'ai fourni le matériel à la Librairie du Merveilleux, rue Condorcet, en 1975, ont figuré des ustensiles qui avaient appartenu à Pierre Curie, qui passèrent à Fulcanelli et que celui-ci m'a offerts (5).* »

N'omettons pas de citer le très beau livre de Jean-Albert de Broglie : *Le sablier d'or* (6), œuvre d'un éminent physicien ne rougissant pas, lui non plus, de considérer l'alchimie traditionnelle comme un domaine fascinant et non comme une vaste escroquerie ou un leurre multiséculaire.

Mais penchons-nous sur les résultats et les méthodes qui, aujourd'hui encore, caractérisent la recherche alchimique. Que font donc les alchimistes ? Que recherchent-ils encore ?

3. Voyez son livre *Les fondements de la biologie mathématique non statistique* (Maloine éditeur).

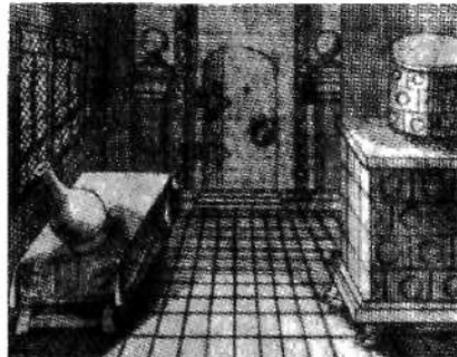
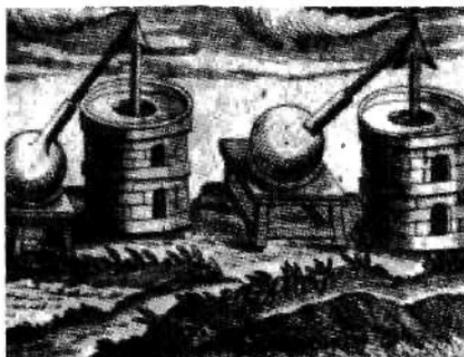
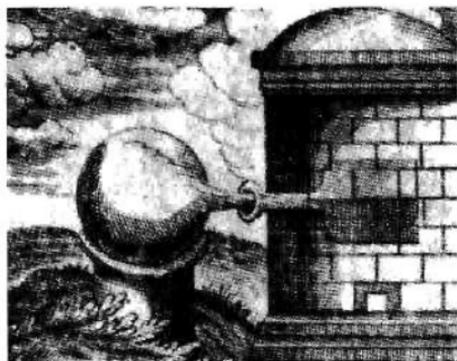
4. Dans son livre *Le radium* (Félix Alcan éditeur).

5. R. Amadou, *Le Feu du Soleil*, p. 63.

6. Flammarion.

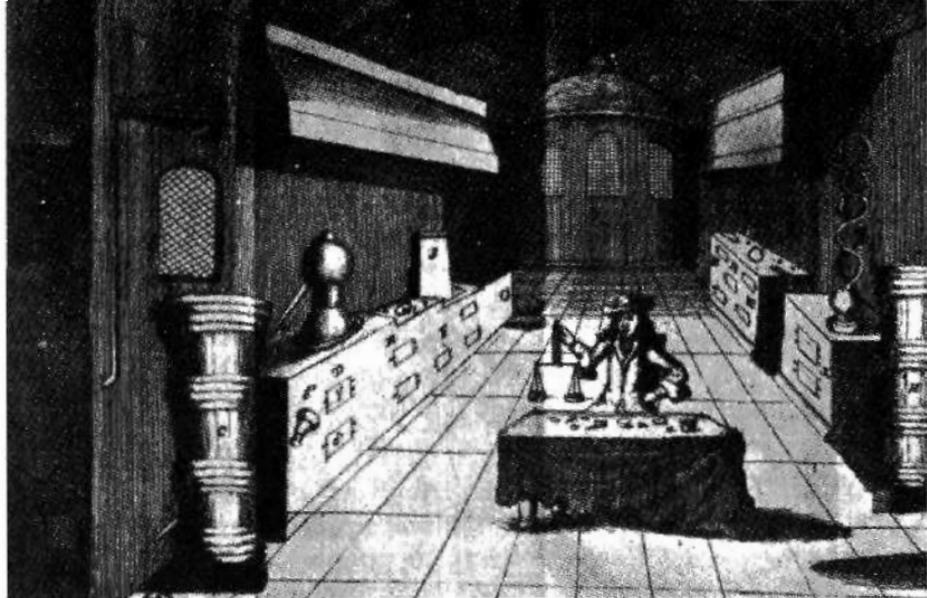
3. Le laboratoire alchimique

Ce qui est frappant, en alchimie, c'est son caractère artisanal, en total contraste, ô combien ! avec les grands centres modernes de physique nucléaire, si vastes et complexes. On penserait volontiers — et la comparaison n'est pas vraiment éloignée en fait, puisque l'homéopathie, par-delà Hahnemann (son fondateur), se rattacherait en fait à Paracelse (le grand médecin alchimiste de la Renaissance) — au contraste entre d'une part le cabinet d'un homéopathe (avec uniquement des livres et des fioles) et, par exemple, le grand service de cardiologie dans un hôpital ultra-moderne.



Laboratoire, fourneaux, instruments.

(Gravures extraites d'un traité anonyme, Allemagne, fin du XVI^e siècle)



« L'officine alchimique » d'Utrecht.
(Gravure hollandaise, vers 1660)



Le laboratoire d'un « souffleur ».



Ustensiles et outils alchimiques.
 (Mylius : *Basilica philosophica*, Francfort, 1627)

L'alchimiste n'emploie que des instruments simples et artisanaux : creusets, cornues, alambics, pinces, soufflets, etc. L'alchimie, art traditionnel par excellence, n'a pratiquement pas évolué à travers les siècles. Il suffit déjà, pour s'en apercevoir d'une manière éclatante, de comparer les documents iconographiques (les dessins, peintures et gravures puis, de nos jours, les photographies) qui montrent un alchimiste dans son laboratoire ; si les vêtements des personnages changent au fil des siècles, suivant les habitudes vestimentaires successives, l'agencement du laboratoire et les appareils utilisés demeurent, eux, exactement les mêmes.

A l'inverse de la physique nucléaire, l'alchimie n'évolue pas ; elle demeure toujours semblable à elle-même par son allure comme par ses buts. Comment d'ailleurs se modifierait-elle puisqu'elle se présente d'emblée à nous comme une connaissance parfaite dès l'origine, totale, divine, transmise par une chaîne ininterrompue de maîtres infailibles ?

4. Les deux voies

On distingue usuellement deux voies : la *voie humide* et la *voie sèche* ; ce qui semblerait être une troisième (la voie « directissime ») ne constitue en fait qu'une variante de la seconde.

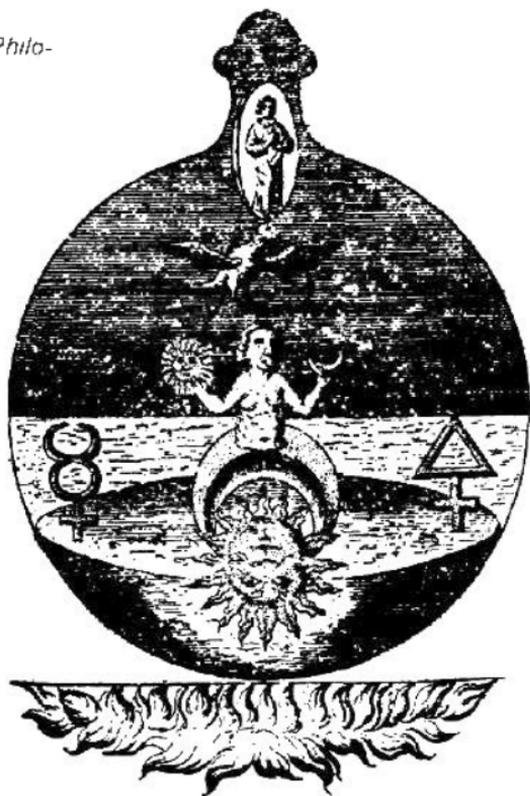
Quelles sont donc ces deux voies ?

a) La voie humide

La plus couramment pratiquée, est assez lente (quarante jours nécessaires pour la réalisation de la seule phase terminale), mais elle n'offre un redoutable danger d'explosion que si l'on commet l'erreur de faire bouillir le mélange. Elle s'accomplit en plaçant la matière première (c'est-à-dire le mélange dont il faut partir pour réaliser le grand œuvre) dans l'**œuf philosophique** (7), récipient ainsi nommé à cause de sa forme. On remarquera cette prédilection de l'alchimie traditionnelle pour un symbolisme qui remonte à la nuit des temps : l'analogie se trouve établie entre la

7. *Philosophique* au sens d'alchimique (les *philosophes* sont les adeptes).

Symboles de la voie humide.
(Barchusen, *Traité de la Pierre Philosophale*, Francfort, 1675)



« L'enfant hermétique » dans le vase scellé (voie humide).
(Barchusen : *Traité de la Pierre philosophale*, Francfort, 1675).

gestation, la naissance de l'embryon d'une part, et d'autre part les métamorphoses successives de la matière première jusqu'à la naissance de la pierre philosophale, volontiers comparée à un petit enfant qui, lorsqu'il sort du sein maternel, doit être nourri et soigné avec tant de précautions (8).

Mais l'œuf philosophique se trouve décrit de deux manières, suivant les auteurs. D'après beaucoup d'alchimistes, il doit être en verre ou (de préférence) en cristal, ce qui permet une observation aisée des couleurs successives qui jalonnent le chemin de la réalisation du grand œuvre.

Pour d'autres au contraire, dont Eugène Canseliet, l'œuf philosophique est en terre ; impossible donc d'observer ce qui se passe à l'intérieur, puisque ce serait du même coup interrompre le succès en cours, la gestation dans les ténèbres. Comment reconnaître donc alors l'apparition, dans l'ordre prévu, des couleurs successives que doit prendre la matière première ? Par le moyen de vibrations sonores caractéristiques, correspondant aux influences planétaires successives (9) s'exerçant sur le mélange et qui y déterminent les nuances correspondantes qui accompagnent, dans le récipient à l'enveloppe opaque (10), l'apparition des couleurs successives de la matière préparée.

Dans l'un et l'autre cas, l'œuf se trouve rigoureusement clos (11) dès le début des travaux, quand on y a placé la matière première convenablement préparée ; on ne brisera l'œuf que tout à la fin de la lente action, lorsque l'alchimiste est vraiment sûr du succès.

b) La voie sèche

La voie sèche se pratique, elle, au creuset, dans lequel l'alchimiste enfourne la matière première pour lui faire subir la cuisson nécessaire. Cette méthode — beaucoup plus rapide que la voie humide, puisque la phase décisive des travaux serait

8. Sur le symbolisme de l'œuf, voir le livre de François Ribadeau Dumas (à paraître ultérieurement aux Editions Dangles).

9. Impossible d'être alchimiste sans pratiquer l'astrologie.

10. Percer un trou serait détruire dans l'œuf (c'est le cas de le dire) l'espoir du succès final des opérations.

11. C'est l'origine de l'expression fermeture *hermétique* (l'épithète venant du sceau d'*Hermès* fait à l'œuf philosophique)



Deux figures symboliques extraites de l'*Atalanta lugiens* de Michel Maier (1618) :

A gauche : l'alchimiste, représenté en chevalier armé, est guidé par la Nature dans son combat contre le Feu.

A droite : le cerf et la licorne, l'une des figurations du combat des deux principes.



Le serpent (symbole du mercure philosophique) se détruisant lui-même par l'eau et le feu.

(Figures extraites du *Traité de la Pierre philosophale* de Barchusen, fin XVII^e siècle.)

susceptible d'atteindre le succès en sept jours — est plus rarement pratiquée, bien que d'éminents alchimistes modernes (dont Fulcanelli et son disciple Canseliet) lui accordent une valeur privilégiée et de plus grandes chances de réussite que par l'autre procédé. Elle est bien plus dangereuse, affirme-t-on volontiers : les dangers d'explosion, déjà bien réels dans la voie humide si l'alchimiste commet l'imprudance de pousser le mélange jusqu'à l'ébullition, se trouvent alors décuplés.

Ce qu'on nomme parfois la **voie directissime**, à la réalisation quasi instantanée mais suprêmement périlleuse, pourrait être considéré comme une variante spéciale de la voie sèche. Il s'agit, par l'utilisation prométhéenne de la foudre, d'obtenir — dans le creuset et aussi sur le corps de l'adepte — une transformation, une mutation, une métamorphose subite ; elle serait même capable de faire disparaître tout d'un coup l'adepte du plan terrestre d'existence, pour lui faire accéder d'emblée à un autre niveau de vie, libéré des limitations d'espace comme de celles de temps.

Mais un problème capital doit être envisagé : de quoi faut-il partir pour tenter de réaliser — par l'une ou l'autre voie — les opérations du grand œuvre ? En un mot : quelle est donc la *matière première* des alchimistes ?

5. La matière première

Les alchimistes ont voulu tenir soigneusement caché le point de départ même de leurs travaux en tenant secret le nom de la substance qui — convenablement préparée — doit être utilisée pour espérer travailler avec succès à l'obtention de la pierre philosophale. Pourtant, des alchimistes modernes se sont montrés, à l'inverse de leurs ancêtres, bien moins discrets sur leur choix de la matière première. D'où faut-il donc partir, selon eux, pour espérer « œuvrer » victorieusement ? Roger Caro (12) semble attirer notre attention, après les alchimistes de la vieille Chine, sur le *cinabre*, ce curieux minéral qui, combinant le soufre

12. Voyez tout spécialement : *Tout le grand œuvre photographié en couleurs* (Saint-Cyr-sur-Mer, 1969).

et le mercure, semblerait donc allier en lui les deux principes hermétiques opposés mais complémentaires. Jacques Sadoul (13) estime que la matière première — fort coûteuse au demeurant, car trouvable seulement en quelques mines — pourrait être le minéral sulfureux rare appelé *stibine*. Mais Eugène Cansélet, lui, n'hésite pas à diriger plutôt notre attention vers la *galène*, ce minéral magnétique cher aux sans-filistes d'avant l'époque des postes à lampe, ou vers la galle du chêne (14). Mais, si la galène expliquait les gravures alchimiques où l'on voit apparaître la matière première comme l'« aimant des sages », il nous deviendrait alors fort difficile de comprendre l'adage paradoxal suivant lequel la matière première d'où il faut partir serait si commune, si familière que (dit-on) les enfants jouent couramment avec elle.

6. Les couleurs de l'Œuvre

Trois couleurs principales sont distinguées, dont l'apparition dans l'ordre prescrit jalonne les étapes décisives d'une pleine réussite des travaux alchimiques. Tout d'abord, le **noir** — l'« Œuvre au noir » —, nuance propre à la phase de putréfaction, dite aussi *tête de corbeau* ou *tête de mort* ; sans cette nécessaire putréfaction de la matière première, le Grand Œuvre ne pourrait aboutir à son terme normal.

Vient ensuite la phase de dissolution, caractérisée par la couleur **blanche** que prend la matière première.

Enfin la couleur **rouge** — celle de l'escarboucle, celle du rubis — marquerait le triomphe de l'adepte, sa glorieuse obtention de la pierre au rouge qui seule permet d'effectuer la transmutation des métaux vils en or.

Mais il y a aussi, au cours du déroulement des opérations du Grand Œuvre, l'apparition de couleurs intermédiaires, ainsi que de deux phases où le mélange prend une série de nuances diaprées : le surgissement des couleurs de l'*arc-en-ciel*, ce

13. Voyez son *Trésor des alchimistes* (Paris, Publications premières, 1971, réédition, J'ai lu, 1972).

14. R. Amadou, *Le Feu du Soleil*, p. 97.

symbole biblique de l'Alliance entre le Ciel et la Terre ; l'apparition des couleurs dites de la *queue du paon*.

7. Le « devenir » de l'alchimie

Parler d'une évolution, d'une transformation progressive de l'alchimie traditionnelle au cours des âges n'aurait en fait aucun sens : on ne peut parler d'alchimie *moderne* qu'en référence à l'époque (la nôtre, et non le passé) où « œuvre » maintenant l'adepte. L'alchimie n'a pas subi, dans ses buts comme dans son déroulement, la moindre modification de nature entre le passé et notre époque. C'est là une différence capitale par rapport aux sciences modernes en général, et à la chimie en particulier.

Comparons les appareils utilisés à diverses périodes par un savant et ceux dont fait usage l'alchimiste : entre l'alchimiste du passé et celui d'aujourd'hui, la différence n'est que vestimentaire, les *appareils* (d'une simplicité artisanale) *sont*, eux, *demeurés les mêmes* — alors que l'appareillage d'un laboratoire scientifique n'a cessé, lui, d'évoluer, de se modifier, de se perfectionner au cours des âges. Vouloir envisager une alchimie « modernisée » n'aurait pas plus de sens que, par exemple, celle d'imaginer un guérisseur — héritier de secrets empiriques transmis de génération en génération — qui prétendrait s'intégrer dans les perspectives de la recherche médicale des grands laboratoires et des vastes ensembles hospitaliers.

Non seulement l'alchimiste actuel se réclame d'une vision traditionnelle de l'univers et de l'homme sans rapport avec le savoir scientifique, mais même les adeptes ayant bénéficié d'une formation spécialisée (ce fut le cas, par exemple, pour Auriger, pseudonyme de Georges Richer, qui était ingénieur chimiste) n'ont pu que reconnaître la différence totale qui marquait leur *quête* par rapport aux objectifs du chimiste moderne.

L'alchimie traditionnelle confrontée à la science moderne

1. Indifférence de l'alchimiste aux impératifs scientifiques

L'alchimiste, ancien ou actuel, ne tient aucun compte des critères scientifiques modernes. Il donne la priorité à l'obtention — même isolée — de phénomènes frappants, étranges, exceptionnels alors que le savant positif veut (« *il n'y a de science que du général* », disait déjà un vieil adage) obtenir des phénomènes que l'on pourrait reproduire ensuite à volonté. Il est pleinement convaincu de l'interaction — impensable pour un savant positif — entre les phénomènes obtenus dans la cornue ou le creuset et les métamorphoses intérieures vécues par le psychisme de l'opérateur, ainsi que du parallélisme entre les faits constatés et l'intervention dans les travaux de facteurs que l'on qualifierait volontiers de « surnaturels » : rôle actif des forces psychiques invisibles, des puissances angéliques.

Quand on lit la description d'expériences alchimiques, ce qui est frappant c'est toujours leur caractère concret, artisanal. On met en présence tel ou tel corps, et il se produit telle ou telle manifestation, toujours visible et palpable, ou tout au moins décelable par des signes concrets, précis (comme c'est le cas pour les vibrations sonores) qui, en l'absence d'une possibilité d'observation directe de la matière première (1), caractérisent

1. Lorsque l'*oxuf philosophique* est en terre.



Purification du mercure. (Figure du *Rosaire des Philosophes* de Stolcius, Allemagne, fin XVI^e siècle).

l'apparition successive de telle ou telle couleur. Cela n'exclut certes pas la possibilité de pesées précises (l'alchimie ne fut-elle pas qualifiée de science *de la balance* ?), avec détermination des quantités exactes à mettre en jeu pour obtenir telle ou telle manifestation ; mais jamais l'alchimiste — ancien ou moderne — ne s'élève au niveau d'abstraction atteint par la connaissance positive. Cela n'exclut d'ailleurs pas l'indéniable contribution apportée par les alchimistes au patrimoine expérimental de la science et des techniques : ce n'est jamais un mince mérite que celui d'accumuler des observations précises.



Purification du mercure (Figure du *Boisier des Rhégnantes* de St. J.)

men
imp
proc
expl

par
des a
de l
l'exp
alch
Bohe
intro
voit
l'ald

préc
dans
l'util
sulfu

2. Dette de la chimie moderne vis-à-vis des alchimistes

Se cantonner dans l'observation concrète des faits directement observables n'exclut nullement l'obtention de résultats importants. N'est-il d'ailleurs pas avéré que, par exemple, des procédés tout artisanaux aient permis la préparation de puissants explosifs ?

Que les alchimistes aient été de bons observateurs se traduit par le nombre non négligeable d'expériences qui, pratiquées par des adeptes, se sont trouvées finalement incorporées dans l'édifice de la chimie moderne. Citons — l'exemple est significatif — l'expérience dite de la **lampe philosophique** (« philosophique » = alchimique) ou de la **lampe sans flamme** : si, dans un verre de Bohême, on chauffe lentement un peu d'alcool et si nous introduisons dans l'atmosphère du verre une spirale de platine, on voit celle-ci rougir, éclairer, en même temps que se forment de l'aldéhyde et de l'acide acétiques.

Mais les alchimistes n'ont pas fait qu'apporter une série précieuse d'observations et d'expériences concrètes incorporées dans la chimie moderne : on leur doit aussi la découverte et l'utilisation de corps importants tels que le chlore, l'acide sulfurique, l'antimoine, etc.

Il faudrait citer aussi les cas, bien plus rares, d'origine alchimique d'une théorie scientifique. C'est ainsi qu'au milieu du siècle dernier, le chimiste allemand Auguste Kekulé de Stradonitz — qui (précision importante) était membre d'une société secrète hermétique — découvrit un jour par un rêve symbolique la clef centrale (l'**anneau du benzène**) de tout l'édifice de la chimie organique, après plus de dix années de recherches vaines : *« J'étais assis à ma table, mais mon travail ne progressait pas, car ma pensée était ailleurs. Je tournais mon fauteuil vers le feu et m'assoupis. Et voici que les atomes se mirent à gambader devant mes yeux. Mon œil mental rendu plus perçant par de nombreuses visions du même genre apercevait de longues rangées d'atomes qui tournoyaient en se tortillant comme des serpents. Et, tout d'un*

coup, un de ces serpents s'empara de sa propre queue (2) et voici que l'étrange image se mit à tourbillonner devant moi comme pour me narguer. Je m'éveillais comme si la foudre était tombée à mes pieds... »

Mais, de même que le mouvement se prouve en marchant, que penser des transmutations métalliques dont se targue l'alchimie ? S'agirait-il de réalités ou bien, au contraire, de leurres, de mystifications, d'illusions ?

3. Le dossier des transmutations métalliques

Ce qui frappe, dans les témoignages anciens ou modernes sur les transmutations, c'est la proportion importante de métal transformée à l'aide de la fameuse **poudre de projection** : plusieurs centaines de grammes, voire plusieurs kilogrammes. Raymond Lulle ne s'exclamait-il pas : « *Je teindraï (transmuterais) la mer tout entière si elle était du mercure ?* »

Il existe de nombreux récits de transmutations métalliques où les faits se trouvent rapportés avec minutie (3).

Diverses collections — publiques ou privées — comportent même des monnaies et médailles, gravées de symboles alchimiques et qui seraient, dit-on, en argent ou en or « philosophal ». Il est quand même curieux qu'à notre connaissance nul expert — même très sceptique vis-à-vis de l'alchimie — n'ait eu l'idée d'examiner attentivement de tels témoignages.

En 1970, nous avons pu admirer, chez un collectionneur parisien, une statuette (d'environ vingt centimètres de hauteur) représentant l'apôtre saint Jacques le Majeur (saint Jacques de Compostelle), patron des alchimistes chrétiens ; l'or massif qui la composait avait été, dit-on, obtenu par transmutation. Ce qui nous avait frappé, c'était le poids anormalement lourd (bien plus que celui de l'or des orfèvres) de cet objet. Signalons aussi la présence sous le socle du symbole mathématique de l'infini (∞ ,

2. C'est le symbole classique, utilisé par les alchimistes d'Alexandrie, de l'*Ouroboros* (le serpent qui se mord la queue), symbole de l'unité de la matière.

3. Voir l'ouvrage de Bernard Husson : *Transmutations métalliques* (Éditions J'ai lu, 1974).



Médaille en or alchimique, frappée à Prague en 1658, pour commémorer une transmutation alchimique opérée par l'adepte Richthausen.

un huit couché). Etait-ce pour signifier que l'adepte peut réaliser à volonté des transmutations, au besoin sur d'énormes quantités de mercure ou de plomb ?

De nos jours, des transmutations alchimiques continuent périodiquement à être signalées et à émerveiller. Il y a par exemple la *projection* qu'aurait réalisée Fulcanelli entre les deux guerres mondiales, dans un local désaffecté de l'usine à gaz de Sarcelles, devant Eugène Canseliet et une petite poignée de disciples choisis.

Ce qui ne manque pas d'éveiller le scepticisme des savants, c'est le fait que — sauf dans le cas des quelques transmutations effectuées en public — les adeptes refusent par principe un contrôle sérieux des résultats. Attitude qui devient un refus catégorique dès lors qu'il s'agit d'un éventuel contrôle des travaux effectués au laboratoire : l'intervention d'un observateur sceptique n'aurait-elle pas pour effet — du moins les alchimistes nous l'affirment-ils — d'empêcher la réussite même du grand œuvre ?

Parmi les transmutations publiques récentes, il en est une qui a fort intrigué le public : celle effectuée devant les caméras de la télévision par un personnage (devenu l'époux de la chanteuse Dalida) qui affirmait n'être autre que le comte de Saint-Germain en personne. Eugène Canseliet, lui, ne cache pas, pour ce qui le concerne, son net scepticisme : « Il (l'opérateur) a un fil d'or : il

faut un amalgame de surface très léger, en plomb. Ce plomb est fusible. Il place le fil dans un petit creuset (et y jette du salpêtre). Un petit coup de chaleur (...), et le salpêtre décape complètement l'or (4). »

En ce qui nous concerne, nous ne nous prononcerons pas pour ou contre des témoignages de ce genre.

On ne devrait pas manquer de mettre ici l'accent sur la si profonde différence de nature — malgré l'existence indéniable d'un substrat théorique commun : l'unité de la matière — entre les transmutations alchimiques et celles réalisées par la physique nucléaire : celle-ci, qui opère par rupture violente du noyau des atomes, obtient des corps généralement instables, et qui se désintègrent d'une manière spontanée ; au surplus, c'est en quantités minimales, infimes même, qu'on obtient ainsi de nouveaux corps à mettre sur la table de Mendeleïev. Fabriquer de l'or par la physique nucléaire s'avère certes possible ; mais, outre que l'on obtiendrait par cette voie du métal radioactif (et donc fort difficilement utilisable), le prix de revient serait prodigieusement élevé. « L'or — remarque Bernard Husson (5) — n'a qu'un isotope stable, de masse atomique 197. Sa fabrication, qu'un physicien contemporain, M. Roger Fouchet, estimait revenir actuellement à **deux milliards de francs anciens le gramme** (c'est nous qui soulignons), ne présente aucun intérêt... »

Les transmutations alchimiques, tout en rejoignant la science moderne par une franche reconnaissance du caractère composé et complexe des corps dits *simples*, permettraient, elles, d'obtenir des résultats bien mieux que rentables : jusqu'à plusieurs milliers de fois la métamorphose en or du poids de métal. C'est ainsi que Nicolas Flamel aurait pu disposer de ressources financières énormes qui lui permirent de doter richement toutes les fondations charitables de la capitale du royaume et de faire reconstruire à ses frais l'église de Saint-Jacques-la-Boucherie (6), point de départ parisien du pèlerinage à Compostelle.

Mais la question se poserait, que les sceptiques ne manqueraient pas d'élever : est-on vraiment sûr de la vérité des

4. R. Amadou, *Le Feu du Soleil*, p. 127.

5. *Transmutations alchimiques*, p. 12-13.

6. Il n'en subsiste que le clocher, l'actuelle tour Saint-Jacques sous laquelle serait caché un trésor alchimique.

yeux, des fantômes apparaître sur la scène, des personnes s'y volatiliser, une femme découpée à la scie circulaire, etc., et pourtant... il y a évidemment un « truc », mais impossible à déceler par le spectateur non averti !

En ce qui concerne l'alchimie, l'existence de supercheries et de manipulations frauduleuses ne fait pas de doute chez toute une série de « faiseurs d'or » habiles et sans scrupules. En 1722, le chimiste Geoffroy le Jeune avait même, dans l'*Histoire de l'Académie royale des sciences*, publié un mémoire amusant mais précis intitulé : *Sur les supercheries de la Pierre philosophale*. Pourtant, il existe une série de témoignages qui, à propos de nombreux cas de transmutations, mettent en cause des hommes dont il serait fort injuste de supposer la duplicité ; il y en eut même — comme l'Écossais Alexandre Sethon, dit le *Cosmopolite* — qui firent preuve d'un courage prodigieux, singulièrement proche de la sainteté. Personnellement, nous estimons donc que le dossier des transmutations alchimiques, difficilement accessible (nous le reconnaissons) au contrôle objectif rétrospectif d'un niveau scientifique, ne prouve nullement — bien au contraire — l'impossibilité de principe d'une fabrication alchimique de l'or.

4. Diverses catégories de transmutations

Les alchimistes s'accordent à distinguer deux étapes dans le grand œuvre : la transmutation en argent, à l'aide de la Pierre au blanc, et la transmutation en or, opérée par la Pierre philosophale au rouge. Il existerait donc, de ce fait, deux poudres de projection : la **poudre blanche**, capable de changer le mercure ou le plomb en argent ; et la **poudre rouge**, seule capable d'opérer la transmutation en or.

Il faudrait aussi tenir compte, en quelques cas, de transmutations pouvant avoir été réalisées en un métal ayant des caractéristiques intermédiaires entre l'or et l'argent.

Outre les véritables transmutations alchimiques, il y aurait lieu aussi de tenir compte des procédés permettant — sur la route du grand œuvre ou à côté de lui — de réaliser des métamorphoses portant sur des quantités très minimes (quelques grammes d'or

seulement pouvant être fabriqués de la sorte de métal). On serait alors dans le domaine non pas de l'alchimie véritable mais de ce qu'on a pu nommer l'**hyperchimie**, l'**archimie** ou encore la **spagyrie**, domaines non négligeables certes, la troisième tout spécialement à cause de ses applications médicales possibles.

« *La spagyrie, c'est la chimie ancienne ; c'est tout simplement la chimie* (7). » Précisons, malgré tout, qu'il faut y voir un domaine quelque peu différent de la chimie positive moderne ; comme l'alchimie à laquelle elle se trouve d'ailleurs toujours liée en fait, la spagyrie est demeurée toujours au stade artisanal des manipulations. Ce qui n'implique pourtant pas, au contraire, son inefficacité. Il faudrait, même, ne pas omettre de signaler son rôle capital dans le domaine médical.

Les applications médicales de la spagyrie nous semblent non négligeables puisque, par exemple, des médecins utilisent couramment, dans les pays de langue germanique, les produits des laboratoires Soluna, mis au point et réalisés par des procédés secrets remontant à l'époque de Paracelse (8).

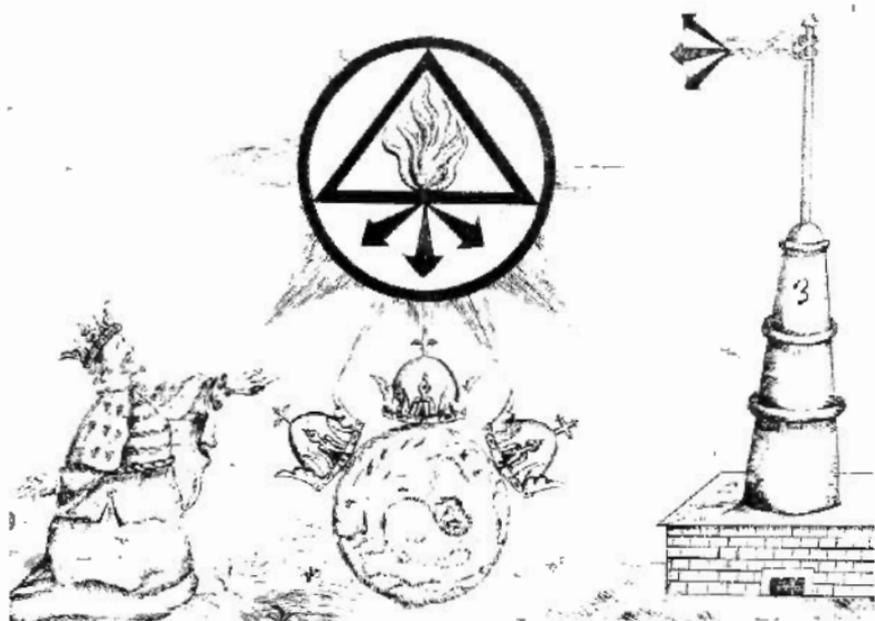
Quant à l'archimie ou à l'hyperchimie, signalons qu'à la Belle Epoque André Jollivet-Castelot (9) avait bel et bien pu obtenir ainsi des quantités, minimales certes mais réelles, d'or artificiel.

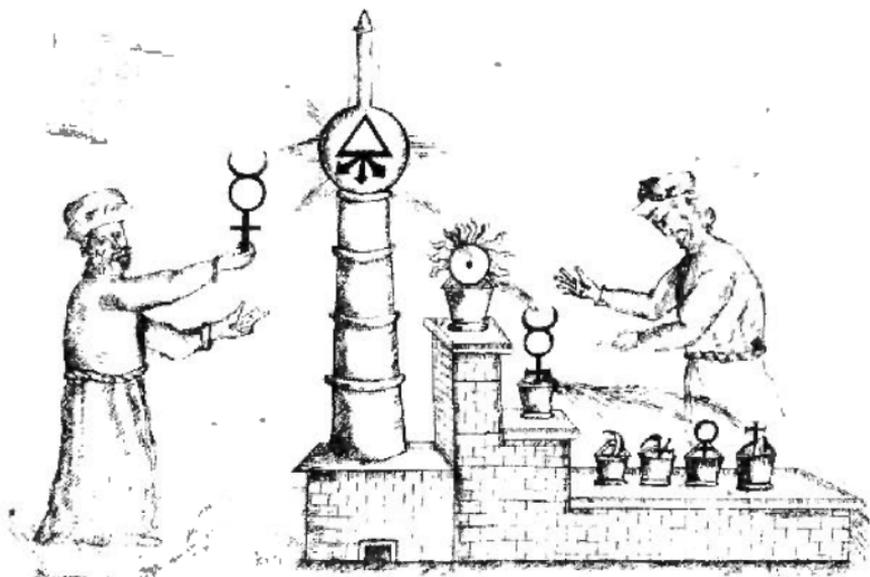
Laissons de côté le problème d'une éventuelle obtention d'or par le moyen de procédés surnaturels ressortissant à la magie. Nous serions alors dans un domaine irrémédiable par nature — comme, par exemple, les extraordinaires apports ou disparitions d'objets invoqués par certains auteurs spirites — à toute confrontation scientifique concevable. Il est vrai que le grand œuvre alchimique constitue, par nature même, un domaine bien éloigné de la rigueur des contrôles souhaités par l'esprit scientifique moderne. On en reviendrait d'ailleurs toujours au caractère artisanal des secrets alchimiques, comparable aux secrets de métier, apanages de divers métiers traditionnels ; il y

7. Définition donnée par Eugène Canseliet (R. Amadou, *Le Feu du Solaire*, p. 17).

8. Voir Alexander von Bernus, *Alchimie et Médecine* (trad. franç. avec préface par le Dr Henri Hunwald) ; nouvelle édition, par Alexis Maleg. Paris (Belfond).

9. Président de la *Société alchimique de France*.





Après une triple rotation de la roue de l'Œuvre et une fermentation et une nutrition réitérées, la Nature de l'Elixir, Fils du Soleil, né de l'Œuf des Philosophes, est fixée par un triple clou. Les Rois de la terre adorent le Parfait Roi Rouge, ou Soufre des Philosophes, Etincelant Seigneur des Trois règnes.

Une fois multiplié en quantité et en qualité, l'Elixir démontre ses vertus en transmutant les planètes terrestres, c'est-à-dire les métaux. La multiplication est réalisée lorsqu'on a réitéré les opérations en se servant comme sujet de la Matière Exaltée (1).

(*Speculum veritatis*, XV^e siècle. Manuscrit de la Bibliothèque apostolique du Vatican.)

1. Légende et illustrations extraites du livre de Stanislas Klossowski de Rola : *Alchimie* (Le Seuil, Paris).

eut d'ailleurs des interférences, au cours du Moyen Age, entre l'alchimie et certaines réalisations techniques à « tours de main » tenus cachés, comme l'art du vitrail. Aujourd'hui encore, les maîtres verriers n'ont pu retrouver le moyen de réaliser des rouges utilisés pour certains vitraux du Moyen Age et pour lesquels il fallait utiliser de l'or. Le grand chimiste Eugène Chevreul s'était, il faut le signaler, fort intéressé aux secrets artisanaux du passé, et en tenait compte pour évaluer l'apport direct des alchimistes. Voyez, à cet égard, trois de ses livres : *De la Loi du contraste simultané des couleurs et de l'assortiment des objets colorés, considérés d'après cette loi, dans ses rapports avec la peinture, les tapisseries, la mosaïque, les vitraux* (10) ; *Recherches chimiques sur la teinture* (11) ; *Recherches chimiques sur les corps gras d'origine animale* (12).

Mais, pour en terminer avec les opérations alchimiques — qui sont demeurées inchangées au cours des âges, l'alchimie « moderne » ne pouvant être qualifiée ainsi que d'un simple point de vue chronologique, les procédés et les méthodes demeurant les mêmes que tout au long du passé — nous allons dresser un court tableau des différences (fondamentales, on le constatera) entre les expériences alchimiques et ce que veut réaliser le savant moderne.

5. Les aspects « hétérodoxes » du grand œuvre alchimique

Même en voulant limiter l'alchimie au grand œuvre minéral, on constaterait d'emblée une incompatibilité totale par rapport aux critères scientifiques usuels.

Verrons-nous, un jour — et les belles recherches dites d'avant-garde comme celles de Louis Kervran ou du professeur Pinel semblent le laisser supposer (13) — l'esprit scientifique finir par intégrer, en une nouvelle synthèse explicative, tout ce qui se situe aujourd'hui encore dans les « marges » ou « frontières » du

10. Paris (Pitois-Levrault), 1839.

11. Paris (Firmin-Didot), 1863.

12. Paris (Imprimerie nationale), 1889.

13. Voir *supra*.

savoir positif ? Nous l'espérons fermement. Pour l'instant, nous sommes encore bien éloignés d'une réalisation de cet espoir.

En quoi les travaux alchimiques semblent-ils donc dépasser les habituels critères scientifiques d'investigation ? De plusieurs manières en fait.

Il y a tout d'abord le lien étroit qui se trouve établi entre la réussite des travaux du grand œuvre et le parcours des étapes successives de l'ascèse intérieure personnelle vécue par l'adepte. Non seulement l'histoire de l'alchimie ne connaît aucun exemple de personnage mauvais ni pervers qui aurait réussi à parvenir jusqu'au stade triomphal de la transmutation des métaux, mais il semble bel et bien que les auteurs classiques s'accordent à estimer que, même si un être indigne s'appropriait la connaissance des secrets de la réussite au laboratoire alchimique, il ne pourrait parvenir à la fortune. On signale certes des cas où certains adeptes, pour avoir imprudemment parlé, se virent voler ou confisquer leur provision de poudre transmutatoire ; mais cette provision une fois épuisée, effectuer de nouvelles *projections* devenait impossible au « découvreur ». Encore celles-ci n'avaient pu être réalisées que sur une échelle fort modeste (quelques grammes) par rapport aux possibilités théoriquement offertes à l'homme ayant découvert par ses travaux le secret de la pierre philosophale : l'être indigne ne pourrait, lui, jamais accéder à ce stade.

Autre différence, et radicale, entre le grand œuvre alchimique et la chimie moderne : l'intervention dans la cornue ou le creuset de forces, de puissances invisibles, surnaturelles. Cela, nul savant positif ne saurait aisément l'admettre !

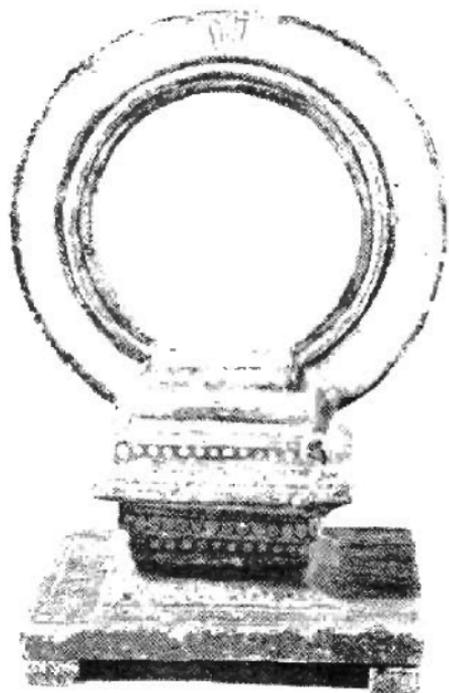
La nature tout artisanale des procédés alchimiques traditionnels est évidemment, nous l'avons déjà vu, de nature à entraîner un scepticisme de principe du savant moderne quant à la possibilité même pour l'alchimie traditionnelle d'obtenir des résultats. Comment diable, s'écrierait-il, prétendre obtenir des transmutations alors qu'on ne dispose pas des moyens — qui nécessitent le dégagement, la mise en jeu d'énergies colossales — de pouvoir manipuler la structure même de la matière ? Il demeure certes vrai que l'emploi de procédés artisanaux n'est pas forcément, en bien des domaines humains (à commencer par la médecine), voué à l'inefficacité : cette répartie nous vient tout de suite sous la plume.

Où l'alchimie se montre si déroutante pour le savant moderne, c'est aussi dans l'analogie constante que l'adepte veut établir entre le déroulement des opérations du grand œuvre et les phases cosmogoniques de l'organisation du chaos primordial par la Lumière divine (les *jours* de la Genèse) avec, aussi, les étapes nécessaires pour aboutir à la naissance d'un nouvel être vivant (la Pierre philosophale se trouve comparée à un nouveau-né, qu'il s'agit de faire vivre après avoir pu le mener à terme).

C'est une totale erreur, vraiment, d'assimiler les travaux poursuivis par l'alchimiste dans son laboratoire à des expériences somme toute semblables aux opérations qu'accomplit le chimiste ou le physicien d'aujourd'hui. Assurément, les perspectives scientifiques ont quelque peu évolué depuis l'époque (pas si lointaine : le si bel édifice de certitude ne sera entamé qu'à la « Belle Epoque ») où le savant, haussant les épaules, rangeait si volontiers l'alchimie parmi les vieux rêves fumeux, absurdes, rendus caducs depuis bien des lustres. Le savant d'aujourd'hui ne considère plus du tout les corps chimiques dits *simples* comme des éléments fixes, irrémédiablement fermés sur eux-mêmes ; en ce sens, il a retrouvé (pourrait-on dire) le vieux postulat théorique des transmutations alchimiques, c'est-à-dire celui de l'unité fondamentale de la matière, qui pose la possibilité théorique de passer d'un corps à l'autre. N'aurait-il d'ailleurs pas été fort étrange de voir la chimie moderne persévérer en l'affirmation (chère à Lavoisier) de l'absolue stabilité, d'une fixité rigide des « espèces » chimiques alors que les biologistes commençaient d'admettre le transformisme ?

On a vu que, d'autre part, les savants modernes admettent des influences subtiles, invisibles dont leurs prédécesseurs immédiats tenaient d'ordinaire fort peu compte.

Il est d'ailleurs des points où la science moderne a bel et bien prouvé l'existence réelle de divers facteurs vibratoires de causes subtiles, dont l'importance semblerait à première vue tout à fait disproportionnée (et de beaucoup) par rapport aux effets causés. On a pu établir scientifiquement, par exemple, qu'il suffisait de découvrir la fréquence vibratoire critique du cristal pour, en émettant la note correspondante, briser un verre ou un vase. Sur un mode plus tragique, il y eut la découverte, à la fin du siècle dernier, de la nécessité de faire rompre le pas à une troupe en



Miroir magique tibétain.

Remarquer, au sommet, le trident, symbole tantrique de la maîtrise sur les trois mondes.

(Bois peint, XVIII^e siècle ; Aji Mookerjee ; photo Jeff Teasdale)

marche lors du passage d'un pont. C'est tout spécialement nécessaire pour la traversée d'un pont suspendu : il y eut — à l'origine de cette décision de faire rompre désormais le pas lors du passage — l'épisode tragique, à Angers, du pont « de chaînes » s'écroulant sous le pas cadencé des hommes qui le traversaient. Comme, à cette époque, la quasi-totalité des conscrits ne savait pas nager, il y eut un grand nombre de noyades.

Les savants ont pu, aussi, découvrir les effets parfois spectaculaires des ultra-sons. Et c'est peut-être à ce niveau que résiderait l'explication de l'efficacité (niée *a priori* par notre « bon sens » trop sceptique) des « cris » paralysants ou meurtriers dont disposeraient les initiés supérieurs des arts martiaux.

Mais revenons à la conduite même des opérations du grand œuvre. Quelles en sont les particularités qui les distinguent d'emblée d'une série de manipulations réalisables à volonté par un expérimentateur qui, sans être lui-même alchimiste, serait tombé par hasard sur un livre suffisamment clair dans sa description méthodique des phases successives du grand œuvre ?

6. Points capitaux dans la réalisation du grand œuvre

a) La chaleur

L'alchimiste utilise un fourneau de dimensions assez vastes appelé **athanor** (14) : celui-ci est généralement en terre réfractaire, et peut revêtir l'allure d'une tour massive plus ou moins stylisée. Mais il faut bien remarquer que — sous peine de tout rater, à cause d'une impossibilité (point essentiel) de régler graduellement la température — l'emploi du charbon est fortement déconseillé. Et, malgré que l'iconographie ait si volontiers popularisé l'image de l'alchimiste attisant son feu de bois à l'aide d'un soufflet, les adeptes semblent avoir plus volontiers fait usage de l'huile pour combustible, à cause d'une possibilité d'augmenter ainsi graduellement la température en faisant varier le nombre des mèches (d'une à plusieurs) qui trempent dans le liquide.

Notons aussi que certains alchimistes — Roger Caro par exemple — préconisent l'obtention de chaleur sans usage d'un fourneau : c'est l'intervention de tel ou tel acide qui, versé dans la cornue au moment déterminé, entraînerait l'élévation de température souhaitée. Ce n'est nullement une conception absurde : tout chimiste sait fort bien qu'il n'est nullement toujours nécessaire d'allumer un feu ou de faire brûler un Bunsen sous le ballon ou la cornue pour obtenir de la chaleur : divers mélanges peuvent fort bien la produire à l'intérieur même du récipient.

De toute manière, la grande erreur — dans la voie humide tout spécialement — est donnée, dans les témoignages des alchimistes, pour être de vouloir brûler les étapes vers le succès en chauffant brutalement le mélange préparé : on risque alors non seulement l'échec mais l'explosion catastrophique. Pour espérer réussir, il faut au contraire procéder graduellement, en élevant peu à peu, fort doucement, la température de la matière première. Les alchimistes font volontiers, à ce propos, l'analogie soit avec la température du sein maternel où se développe et se nourrit l'embryon, soit avec l'élévation de température qui se produit lorsque le fumier de cheval entre en fermentation.

14. Ce mot, comme de nombreux autres, est d'origine arabe.

b) La lumière

Les alchimistes nient que le grand œuvre puisse être réalisé au grand jour, dans une lumière artificielle éclatante : le laboratoire doit être très sombre, éclairé seulement par une douce veilleuse. Un rôle essentiel se trouve prêté à l'intervention de la lumière lunaire, qui est polarisée ; certains textes laisseraient entendre aussi l'intervention — mais au moment décisif seulement — de la captation soudaine d'un rayon du soleil. De toute manière, les alchimistes utilisent pour capter les rayons de la lune ou du soleil des miroirs mobiles : ces derniers figurent sur diverses gravures ; et on en a même retrouvé un certain nombre, exposés dans divers musées et collections.

c) Les rythmes

Le grand œuvre, à l'inverse de ce qui se passe pour les expériences chimiques (lesquelles peuvent se réaliser n'importe quand et n'importe où, à condition d'avoir l'appareillage adéquat), doit suivre étroitement — par analogie directe avec les cycles terrestres — le rythme même des saisons : les travaux doivent toujours commencer à l'équinoxe de printemps. Et, dans leur conduite, le mois de mai sera important, car c'est la seule saison où l'alchimiste pourra recueillir la rosée tombée du ciel.

L'une des planches du *Mutus Liber*, ce fameux « Livre muet » du XVII^e siècle, montre la récolte de la rosée faite sur des draps tendus en plein air. Les alchimistes modernes ne négligent nullement cette récolte de la rosée de mai.

Autre substance qui, selon divers alchimistes, serait fort précieuse elle aussi : le *nostoc*, dit familièrement *crachat de la lune*, cette algue bleue que l'on trouve parfois répandue tout d'un coup sur le sol, sous forme de masses gélatineuses.

d) Les sons

Sur diverses peintures et gravures alchimiques, on trouve représentés des instruments de musique (soit des instruments à cordes ou un orgue portatif, soit parfois une trompette). C'est parce que les vibrations sonores jouent un rôle capital au cours des opérations : il s'agit, en produisant telle ou telle vibration, de

susciter au sein de la matière première le phénomène, la transformation souhaités. En se transformant, en évoluant au cours des phases du grand œuvre, le mélange préparé émet divers sons, qui se succéderont dans un ordre déterminé, que l'alchimiste devra soigneusement connaître.

e) Les couleurs

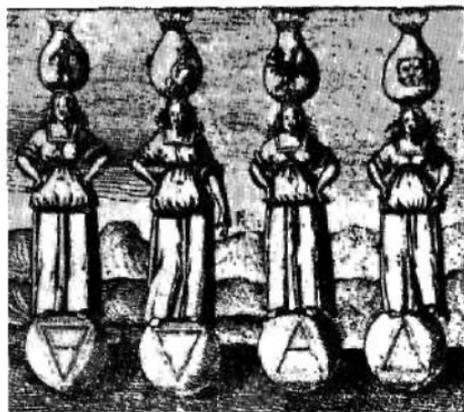
Dans le domaine visuel, il y a les couleurs successives que doit prendre la matière première du grand œuvre (15). A une phase décisive des opérations, le succès se marquerait par l'apparition d'une cristallisation en forme d'étoile.

Rappelons aussi le principe traditionnel suivant lequel l'alchimiste obtient — dans la cornue ou dans le creuset — une sorte de modèle réduit animé de notre cosmos, avec répétition successive de tout ce qui s'est déroulé à l'origine même du présent cycle terrestre, lors des « jours » de la *Genèse*.

f) Le microcosme astronomique

Il y aura, qui plus est, reproduction en petit des phénomènes observables sur la voûte étoilée : les mouvements des planètes, du soleil et de la lune. Eugène Canseliet nous racontait ainsi la manière dont, au moment même où se déroulait une éclipse de lune, les étapes du phénomène se reproduisaient. Toujours cette différence de nature qui existe entre l'alchimie traditionnelle (qu'elle soit ou non pratiquée par des hommes d'aujourd'hui) et la chimie moderne : même s'il peut s'élever, sur le plan théorique, à une vision d'ensemble, à une synthèse générale (ce qui aura justement permis aux adeptes de devancer, et de plusieurs siècles, des fondements théoriques niés par les fondateurs de la chimie scientifique mais qui, par la suite, devaient se trouver acceptés par les savants de la « Belle Epoque » puis du XX^e siècle) lui permettant, par-delà les phénomènes particuliers, de s'élever à une vue d'ensemble de lois qui régissent les trois règnes de la nature, l'alchimiste n'a jamais pu — et il ne le pourra jamais, ou alors il lui faudrait cesser d'être un « philosophe » (au sens hermétique du terme) pour tenter de devenir un savant positif — passer du concret à l'abstrait. C'est ce qui a d'ailleurs fait la

15. Voir *supra*.



Les quatre éléments.

(Gravure extraite du *Viatorum Spagyricum* de Jamsthaler, Francfort, vers 1670.)

paradoxalement supérieure historique des anciens alchimistes sur les premiers vrais chimistes, au sens positif du terme. Du point de vue de la rigueur scientifique, un Lavoisier, à l'extrême fin du XVIII^e siècle — d'un point de vue scientifique — était déjà à cent mille coudées au-dessus (sans même parler des « artistes » de son époque) de l'univers expérimental des adeptes ; et pourtant, ceux-ci, irrémédiablement incapables de passer au stade où les faits observés passeraient du niveau expérimental concret (l'observation sensible banale) au niveau d'abstraction nécessaire pour que les expériences puissent s'intégrer dans la connaissance scientifique, soutenaient des positions théoriques (unité fondamentale de la matière, possibilité donc de passer d'un corps chimique en un autre : nature composée des soi-disant « corps simples ») qui, pressenties par Berthelot à la fin du siècle dernier, devaient s'avérer par la suite essentielles pour les chimistes et les physiciens après la découverte de la radioactivité.

Il ne serait certes pas inexact d'affirmer que Lavoisier, qui accomplit certes un bien scientifique immense tant par ses expériences que par sa formulation quantitative rigoureuse qui devait permettre d'établir enfin la théorie atomique de la constitution de la matière, joua aussi — paradoxalement — un rôle rétrograde, en faisant admettre aux savants, trois générations durant, le dogme néfaste de l'impossibilité théorique de la transformation possible d'un corps dit *simple* en un autre. Revanche tardive des vieux alchimistes aisément traités de

charlatans ou de rêveurs ! Il faut d'ailleurs remarquer — cela, encore une fois, ne minimise nullement la valeur scientifique de ses découvertes — que Lavoisier avait eu aussi le malheur, à propos de la communication envoyée à l'Académie des Sciences par un brave ecclésiastique ayant assisté à la chute d'une aéroliithe, de conclure que le témoignage, en dépit de la bonne foi de l'observateur, ne valait même pas d'essayer un rudiment d'enquête scientifique puisque, de toute évidence, « *des pierres ne peuvent pas tomber du ciel* »... Le soi-disant bon sens élémentaire n'est nullement infailible, loin de là, en matière scientifique ! Il suffirait de songer, par exemple, à l'objection majeure faite au Moyen Age à la théorie des antipodes : un homme placé la tête en bas (par rapport à notre hémisphère) ne serait-il pas — disait-on — dans une condition physiologique fort difficilement compatible avec le maintien de la vie en des conditions normales ? Cela semble l'évidence même ! Et pourtant, la théorie correcte de la pesanteur — laquelle attire vers le centre de la terre tous les êtres placés sur la surface de notre planète — a montré que les antipodes étaient en fait un faux problème, et que les anciennes objections dites de « bon sens » étaient absurdes (pour les Australiens et les Argentins, c'est nous autres Européens qui semblerions avoir « la tête en bas » ; réaction tout aussi absurde que chez les savants médiévaux, puisque c'est par rapport au centre de la terre que les pieds des hommes — pour reprendre l'image classique — se dirigent, attirés par le centre de la gravité terrestre).

g) Le magnétisme terrestre

Outre la captation des rayonnements lunaire et solaire, l'alchimie utilise aussi — cela se trouverait attesté par les gravures où l'on voit figuré l'**aimant des sages** — le magnétisme terrestre. C'est pourquoi la réalisation du grand œuvre serait, par rapport aux pays tempérés (y compris ceux du monde méditerranéen), plus facile au fur et à mesure que l'on se rapproche — que ce soit dans l'hémisphère nord ou dans l'hémisphère sud — des régions polaires, et qu'elle deviendrait en revanche bien plus difficile au fur et à mesure que l'on se rapproche de l'équateur. C'est d'ailleurs pourquoi il serait impossible de citer un seul cas d'alchimiste ayant pu « œuvrer » avec succès au laboratoire dans les régions tropicales et équatoriales. Ceci est d'autant plus



« L'eau fécondante. »

(Gravure du *Traité de la Pierre philosophale* de Barchusen, Francfort, 1675.)

paradoxal en apparence que les forgerons africains, par exemple, détenaient — d'époque immémoriale — des secrets pratiques, des tours de main les rendant aptes à une maîtrise tout à fait remarquable du travail des métaux.

La science a pu expliquer le phénomène des aurores boréales ou australes — facilement observables aux latitudes voisines du cercle polaire, mais très rares sous nos latitudes tempérées — par des phénomènes tenant au magnétisme terrestre. Et nous signalerons volontiers — sans tenter de prendre parti pour ou contre — l'explication donnée par Eugène Canseliet de l'aurore boréale qui, subitement, illumina le ciel parisien en 1938 : « *Quand mon œuf (philosophique), par suite (...) d'une erreur de ma part, s'est ouvert libérant cette force emprisonnée, cela déclencha presque immédiatement une aurore boréale, l'aurore boréale de 38 (16).* »

7. Le « dissolvant universel »

Quel pourrait bien être le si mystérieux **alkahest** (mot arabe ; un de plus parmi les multiples traces linguistiques du rôle capital des musulmans dans la transmission de l'alchimie au haut Moyen Age chrétien) ou **dissolvant universel**, cet agent capable de dissoudre tous les corps sur lesquels on le fait réagir ? On aurait certes beau jeu de faire remarquer (et l'on n'y manqua pas) que, si le qualificatif se trouvait pris dans son sens absolu, nul récipient — en n'importe quelle substance — ne pourrait contenir ladite substance, puisqu'elle possède par nature la propriété de dissoudre tout corps, quel qu'il soit ! Il suffit néanmoins, pour éviter cette absurdité apparente, d'interpréter l'expression en un sens plus relatif : après tout, ne sait-on pas — et depuis fort longtemps — fabriquer des récipients susceptibles de contenir, sans être eux-mêmes attaqués ou dissous, des acides très puissants ?

Mais revenons à notre interrogation : que serait donc le fameux *dissolvant universel* ? On pourrait évidemment penser à une forme particulièrement concentrée de tel ou tel acide ; mais une interprétation — paradoxale d'aspect — ferait plutôt de ce *dissolvant universel* une forme concentrée de l'eau. On remarquera que même l'eau ordinaire constitue déjà (l'étude de l'érosion est révélatrice, même au niveau des petites observations familières) une force singulièrement puissante dans la nature, apte à venir à bout — le temps aidant — des obstacles les plus solides.

Edgar Poe, qui connaissait fort bien la tradition alchimique (17), décrit une eau étrange, dotée de propriétés paradoxales : « *Je ne sais vraiment, dit-il, comment m'y prendre pour donner une idée nette de la nature de ce liquide, et je ne puis le faire sans employer beaucoup de mots. Bien que cette eau coulât avec rapidité sur toutes les pentes, comme aurait fait toute eau ordinaire, cependant elle n'avait jamais, excepté dans le cas de chute et de cascade, l'apparence habituelle de la limpidité. Néanmoins je dois dire qu'elle était aussi limpide qu'aucune eau calcaire existante, et la différence n'existait que dans l'apparence.*

17. Songer (le fait est révélateur) aux couleurs symboliques des salles successives décrites dans le conte *Le masque de la mort rouge*.

A première vue, et particulièrement dans les cas où la déclivité était peu sensible, elle ressemblait un peu, quant à la consistance, à une épaisse dissolution de gomme arabique dans l'eau commune (...) Elle n'était pas incolore, elle n'était pas non plus d'une couleur uniforme quelconque et tout en coulant elle offrait à l'œil toutes les variétés possibles de la pourpre, comme des chatoiements et des reflets de soie changeante (...) En puisant de cette eau plein un bassin quelconque, et en la laissant se rasseoir et prendre son niveau, nous remarquons que toute la masse de liquide était faite d'un certain nombre de veines distinctes, chacune d'une couleur particulière ; que ces veines ne se mêlaient pas et que leur cohésion était parfaite relativement aux molécules dont elles étaient formées, et imparfaite relativement aux veines voisines (18). »

Les alchimistes connaissaient fort bien le procédé que voici : distiller de l'eau, faire de même avec le liquide obtenu, puis continuer ainsi un grand nombre de fois. L'eau se trouvant ainsi patiemment portée à un état de concentration extrême, ne serait-ce pas normal de penser que l'on puisse de la sorte, par des moyens tout artisanaux, obtenir finalement de l'eau lourde, ou tout au moins un liquide ayant déjà des propriétés (la corrosion par exemple) singulièrement voisines de celle-ci ?

8. Résultats « étranges » lors du grand œuvre

Même en laissant de côté le problème de la réalité des transmutations métalliques, les résultats de l'alchimie opérative mettent en jeu l'obtention de certains résultats « étranges », qui semblaient naguère encore invraisemblables mais qui n'ont rien d'absurde quand on les confronte aux perspectives scientifiques actuelles.

Il y a, par exemple, l'obtention de métaux dotés de propriétés différentes de l'état courant de ceux-ci. Peu avant la Seconde Guerre mondiale, les savants refusèrent — car l'idée même leur semblait si absurde — d'examiner des échantillons de « fer

18. *Aventures d'Arthur Gordon Pym*, chapitre XVIII (traduction Charles Baudelaire).

alchimique », qui leur étaient présentés par un alchimiste ; ce fer avait notamment la propriété d'être devenu radioactif. Mais ne devait-on pas découvrir par la suite — avec les redoutables conséquences militaires que l'on sait — l'existence d'isotopes radioactifs de corps normalement inertes ? Pourquoi donc ne pas admettre que les adeptes aient pu, il y a bien des siècles, par des procédés artisanaux (ce qui s'avère sans doute bien moins invraisemblable qu'il ne le paraît) devancer cette découverte des physiciens nucléaires ?

Autre phénomène apparemment inexplicable, car il contredit le principe chimique de la conservation de la masse : accroissement absolu de la masse d'un corps.

Mais, à ce propos, Bernard Husson écrit (19) :

« Cet accroissement s'explique simplement, pensons-nous, par l'absorption d'oxygène dans l'argent fondu, bien connue par le phénomène de séchage au cours du refroidissement consécutif à la coupellation. »

Quoi qu'il en soit, divers témoignages font état d'une augmentation inexplicable de masse dans le métal soumis à l'agent transmutatoire.

On peut lire, dans un écrit anonyme intitulé *Rares expériences sur l'esprit minéral pour la préparation et la transmutation des corps métalliques*, par Monsieur D. (20) : *« J'ai vu un boulet d'or de la grosseur d'une balle de mousquet qui pesait bien seize livres. On me dit qu'en continuant à le mêler avec l'esprit de cette matière, elle le rendait beaucoup plus pesant, sans augmenter de quantité (c'est-à-dire de volume), et puis qu'en le trempant dans de l'huile de Saturne il redeviendrait aussi léger que devant sans diminuer de volume (21). »*

Les phénomènes paradoxaux constatés à l'occasion du grand œuvre alchimique pourraient se classer en deux catégories. D'une part, les faits qui semblaient bien « étranges » certes aux adeptes des siècles passés, mais qui se sont trouvés fort bien expliqués depuis d'une manière positive, par la chimie moderne. Par exemple, les arborescences cristallines nées en traitant les cendres de divers corps calcinés.

19. *Transmutations alchimiques* (Paris, J'ai lu), 1974, p. 50.

20. Tome premier seul paru, Paris, 1668.

21. Chap. IV, § 17.

Mais, d'autre part, les phénomènes qui, aujourd'hui encore semblent dépasser le niveau des faits scientifiquement explicables. Il y a le problème des *palingénésies*, qui ne pourrait sans doute pas se réduire au phénomène (très facilement vérifiable) bien connu de l'apparition soudaine de structures cristallines d'allure végétale : les alchimistes se vantaient en effet de pouvoir obtenir, à partir des cendres d'une plante par eux incinérée, une véritable résurrection — « habillant » le spectre du végétal calciné — du végétal en cause. Au XVII^e siècle, le jésuite Athanase Kircher affirmait — en toute bonne foi — avoir constaté la réalité dudit phénomène.

Mais il est d'autres phénomènes étranges, qui eux aussi dépassent les possibilités de la science moderne ou, même, qui mettent en jeu une franche violation des lois du réel. C'est ainsi que le comte de Saint-Germain (22) ne se vantait pas seulement de pouvoir enlever les impuretés d'un diamant ou d'une autre gemme et de fabriquer à son gré des pierres précieuses (exploit qui se trouvera effectivement réalisé, au four électrique, par la science moderne) : il affirmait être capable de faire grandir et croître des diamants ou d'autres pierres rares.

On doit à Robert Boyle — physicien anglais, ami de Newton, durant les années 1660-70 — la constatation d'un processus inverse de celui tant souhaité par les alchimistes : un « anti-élixir » lui permit en effet de faire rétrograder de l'or au stade du plomb. Du point de vue de la science nucléaire moderne, il se serait agi là d'une véritable contre-épreuve, tout à fait explicable, au niveau théorique, par le principe de l'unité fondamentale de la matière qui implique la possibilité de passer — en mode ascendant comme dans le processus inverse — d'un corps dit « simple » à un autre.

Quant à la réussite même du grand œuvre : l'atteinte triomphale de la transmutation métallique, ne constitue-t-elle pas un phénomène qui dépasse le niveau scientifique ? D'une part, l'abondance même des témoignages, bien qu'ils émanent de témoins dont la bonne volonté ne fait aucun doute, n'est pas de nature à entraîner l'adhésion rétrospective sans faille du savant moderne. Après tout, ne dispose-t-on pas aussi d'un nombre bien

22. Nous parlons du personnage historique, familier de la cour de Louis XV et de la Pompadour

plus considérable encore de témoignages d'hommes et de femmes qui ont vu le Diable, qui en donnent la description précise et minutieuse, et sans que ces faits surnaturels puissent évidemment rentrer un jour dans le domaine scientifique ?

D'autre part, les résultats dont se targuent les alchimistes dépassent — et de beaucoup — ce que la science nucléaire moderne a pu réaliser ou ce qu'elle affirme possible. Les alchimistes ne prétendent-ils pas avoir pu opérer des transmutations sur une échelle prodigieuse, jusqu'à des milliers de fois la quantité de métal initialement traité par la *poudre de projection* ? L'adepte serait ainsi capable de transformer en or d'énormes quantités de plomb ou de mercure, jusqu'à l'infini. C'est d'ailleurs ainsi que s'expliquerait la subite et insolente fortune de Nicolas Flamel, ce plus célèbre des alchimistes parisiens de la fin du Moyen Age. Le fait pose d'ailleurs un mystère, même si Flamel gagnait plus que convenablement sa vie par son métier (très lucratif alors, quand 80 % des sujets du royaume de France étaient illétrés, même parmi les gens aisés) d'écrivain public et par ses activités annexes de copiste et d'enlumineur de manuscrits. Mais doter toutes les œuvres charitables de Paris, procurer de quoi reconstruire de fond en comble l'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie, cela dépassait de beaucoup les ressources normales de l'écrivain. D'où vint donc tout d'un coup l'argent répandu à foison ? Du vivant même de Flamel, des mauvaises langues affirmèrent que la si subite fortune du personnage tenait à la cause sordide que voici : lors de l'expulsion (une fois de plus !) des Juifs du royaume de France, Nicolas Flamel se serait fait signer des documents lui permettant — en l'absence des bannis — de recouvrer leurs créances ; et, cela fait, l'alchimiste n'aurait reversé qu'une part fort minime, se réservant pour lui-même la part du lion. Mais cette accusation est loin d'être prouvée. D'une part les annales du judaïsme français n'auraient sûrement pas manqué d'enregistrer le souvenir d'une telle vilénie, et, de l'autre, pourquoi diable les Juifs de la capitale se seraient-ils adressés à un écrivain public (même prospère) plutôt qu'à un banquier ? Rien ne nous empêche donc en fait, d'attribuer à l'alchimie l'origine de la subite grosse fortune de Flamel.

9. Les alchimistes : de bons observateurs

Il ne faudrait pas se lasser de le rappeler : les alchimistes, tout au long des siècles, ont été de bons, de patients observateurs ; ce qui les distingue d'emblée des chimistes ou des physiciens modernes, c'est justement l'impossibilité (valable aussi pour les adeptes d'aujourd'hui) d'avoir pu s'élever au niveau d'abstraction et de généralisation propres à la science contemporaine. Parler le langage de l'alchimie opérative, c'est toujours décrire, avec précision, des phénomènes concrets, observables. Jamais les alchimistes, et c'est sans doute ce qui les distingue si radicalement de la science positive, n'ont pu dépasser ce stade concret, artisanal de leurs travaux.

Les alchimistes ? De bons observateurs. On devrait toujours répéter cette formule lapidaire. L'étude attentive des textes alchimiques nous prouverait en effet toujours que les adeptes — compte tenu certes des précautions de langage qui s'imposent à eux (à commencer par le choix de la matière première) — décrivent toujours avec précision et minutie les phénomènes qu'il leur est donné d'observer. Ce fait se vérifierait même à l'occasion d'une étude serrée de nombreux textes écrits par des alchimistes, anciens ou modernes.

Voici — exemple significatif — l'un des passages où, dans son roman symbolique *L'autre côté* (23), Alfred Kubin (fidèle ami de Gustav Meyrink, l'auteur du *Golem*) décrivait une des phases du grand œuvre : « *Quelque chose éclata quelque part. J'entendis tomber des grumeaux. Des masses molles et invertébrées, d'expression féminine, prirent naissance. Une force intense les poussait à prendre forme ; des points lumineux clignotèrent, des milliers de sons harmonieux traversèrent les espaces. Puis ceux-ci s'écoulèrent l'un dans l'autre, pour former un magma visqueux, compact, aqueux, étincelant. Là où à l'instant encore mugissait une mer, une croûte glaciaire s'était congelée qui en éclatant projetait de tous côtés des figures géométriques.* »

Il serait bien facile de multiplier les passages de ce genre, attestant à merveille la minutie des observations faites par des alchimistes.

23. Édition française chez Marabout (collection « Fantastique »), 1971, p. 242-43.

Mais que penser encore ?

Les descriptions concrètes des phénomènes observés sont toujours — compte tenu certes d'une soigneuse sauvegarde des quelques points (24) tenus secrets pour la pratique hermétique — d'une exactitude remarquable pour ce qui concerne les réactions et métamorphoses qui se succèdent dans le creuset ou dans la cornue. Il y a, par exemple, le passage qui, normalement, doit toujours s'effectuer de la phase de putréfaction, caractérisée (comme son nom même l'indique) par une affreuse odeur fétide, à celle de dissolution, « signée » au contraire par une senteur fort plaisante. C'est toujours signalé, non seulement par les traités anciens mais dans les écrits d'auteurs ayant « œuvré » à l'époque moderne. Donnons un autre passage de cet extraordinaire livre à clefs qu'est le roman symbolique *L'autre côté* d'Alfred Kubin (25) :

« ... ils avaient dressé de grands chaudrons devant leurs maisons. Nuit et jour, on les voyait s'affairer autour. Apparemment on y faisait cuire quelque chose. Le vent apportait des vapeurs piquantes, nauséabondes, qui faisaient tousser. Bientôt la puanteur se transforma en un agréable parfum (26). »

10. L'alchimie et les ondes

Selon Eugène Canseliet, les adeptes savaient fort bien à quoi s'attendre pour ce qui concerne l'efficacité — sur le plan terrestre — des ondes vibratoires de diverses catégories qu'ils dénommaient « *eaux célestes et supérieures* » (27).

N'est-ce pas cette intervention qui permettrait d'expliquer l'apparent paradoxe des effets engendrés sur la matière par telle ou telle formule vibratoire, à condition de la bien prononcer ?

On commence seulement à se pencher dans les milieux scientifiques sur les effets probables d'un dérèglement — par

24. Mais toujours décisifs, ce qui empêche au départ toute possibilité qu'aurait un simple curieux de trouver les clefs du grand œuvre dans un livre ou manuscrit venu par hasard en sa possession.

25. Il fut le premier illustrateur du *Golem*.

26. *L'autre côté*, édition française Marabout, p. 233.

27. *Alchimie* (Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1964), p. 15.

certaines ondes — du champ magnétique de la cellule : « *Le biochimiste Albert Szent Gyorgyi affirme (...) que (le cancer) se déclencherait lors du dérèglement du champ magnétique de la cellule humaine (28).* »

Les alchimistes seraient sans doute capables, qui sait ? de trouver — au contraire — le moyen d'utiliser d'une manière favorable une maîtrise totale de la production de l'utilisation des ondes électromagnétiques ?

Pour ouvrir une parenthèse, il est certes facile de hausser les épaules devant une possibilité de combattre le cancer en s'attaquant à une cause première qui se situerait au niveau d'un dérèglement progressif de l'équilibre magnétique de la cellule. Est-ce pourtant un espoir scientifiquement absurde ? Si un tel substrat théorique se voyait admis à l'examen positif, ce serait une confirmation éclatante d'hypothèses singulièrement voisines du savoir caché des alchimistes traditionnels.

Mais ces espérances de la médecine hétérodoxe ne nous ramèneraient-elles pas à ce grand rêve des alchimistes, plus fascinant encore, il faut l'avouer, que la transmutation des métaux : une victoire totale non seulement sur les maladies (même celles réputées incurables) mais sur la vieillesse et sur la mort elle-même ?

11. Inventions prodigieuses faites par des alchimistes

On s'émerveille volontiers, rétrospectivement, de la manière si stupéfiante dont un Léonard de Vinci devançait si bien — et de plusieurs siècles volontiers — les possibilités techniques connues de son temps. D'où une légitime tentation de le considérer — double idée insolite chère à notre grand ami Jacques Bergier — soit comme un homme qui serait venu du futur par le moyen d'un procédé secret (une machine ? une opération magique ?) de déplacement vers le passé (29), soit comme une âme qui, après

28. Séverin Batfroi, *Alchimiques métamorphoses du Mercure Universel* (Éditions Guy Tredaniel, Paris, 1973), p. 210

29. Cf. Jacques Bergier, *Les maîtres secrets du temps* (Paris, J'ai lu, 1974).

avoir corporellement existé loin dans l'avenir, aurait été ensuite « réincarnée » bien en arrière dans le flux temporel, sous la Renaissance italienne.

Les inventions extraordinaires si généreusement prêtées aux alchimistes — en dehors de leur éventuelle découverte de la transmutation métallique et de l'élixir de longue vie — mériteraient elles aussi une étude spéciale.

Il y a le problème, par exemple, des lampes perpétuelles, invention prêtée aux Anciens. Mais l'écho en est passé à une période plus récente. On prête ainsi à Raimondo de Sangro, prince de San Severo (1710-1771), l'invention d'une telle lampe inextinguible qu'on pouvait, qui plus est, allumer à distance (30).

La connaissance du secret de ces lampes perpétuelles est prêtée aux Rose-Croix, plus exactement aux êtres parvenus — dans ladite tradition rosicrucienne — aux degrés ultimes de l'illumination libératrice. Raymond Bernard, ancien Grand Maître de l'Ordre rosicrucien AMORC pour les pays de langue française et présent Légat suprême de cet Ordre traditionnel pour l'Europe, relate en avoir vu une forme moderne à Istanbul, dans un temple souterrain secret : « ... *c'est de cette lampe que vient le jour. Elle n'éblouit pas (...). La lumière est donnée par disons une sorte de désintégration de l'atome dans le vide mais à l'échelon infinitésimal. Imaginez une explosion atomique « normale » et supposez qu'au moment où se produit la clarté aussi fulgurante que celle du soleil, on parvienne à « perpétuer » ce qui se produit à ce moment-là sous le vide (31).* » Il est vrai qu'il ne s'agit pas là d'une lampe vraiment perpétuelle comme celles qui auraient (dit-on) été retrouvées dans certains tombeaux antiques, de nombreux siècles après leur mise en place : « ... *cette lampe, précise Raymond Bernard, n'est pas éternelle. Ce qualificatif lui a été donné parce qu'elle dure plusieurs années consécutives sans aucune interruption, mais comme tout, elle a une fin (32).* »

Toutes sortes d'autres faits étranges seraient à citer ici ; par exemple, cette rencontre fortuite, dans la rue, d'un Anglais du

30. *Un personnage de légende Raimondo de Sangro* (in Jacques Bergier et Georges H. Gallet. *Le Livre du mystère*, Paris, Albin Michel, 1975, p. 221 et suiv.).

31. *Rencontres avec l'insolite* (Villeneuve-Saint-Georges, Éditions rosicruciennes, 1970), p. 64.

32. *Ibid.*

XVII^e siècle (33) avec un inconnu (il ne pourra jamais le retrouver, ni connaître son identité) qui portait une bague dont le chaton incandescent pouvait servir à volonté de briquet et apparemment, d'une manière indéfinie. On inclinera — au risque de nous hasarder en plein dans le domaine de la « science-fiction rétrospective » — à penser à l'utilisation d'une parcelle de substance radioactive.

On est plus étonné encore lorsque Roger Bacon, ce célèbre moine alchimiste du XIII^e siècle (le passage en question se trouve dans ses œuvres manuscrites bien connues des médiévistes) déclare, textuellement, connaître le moyen de faire voguer sur l'océan des navires qui, sans rames ni voiles et avec un équipage très réduit, utiliseraient, pour se propulser l'énergie contenue dans une très minime quantité de matière ; lesquels vaisseaux pourraient, de surplus, naviguer soit à la surface des eaux, soit dans les profondeurs marines. On ne peut évidemment s'empêcher ici de penser aux grands sous-marins à propulsion nucléaire.

Il est vrai que l'histoire des sciences et des techniques, pour peu qu'on veuille la scruter d'une manière poussée, se trouverait fort riche en bizarres « pressentiments » des découvertes modernes. Il suffit de songer à Héron, ce savant grec d'Alexandrie qui, à l'époque des Ptolémées, avait déjà conçu et vérifié (sur des modèles réduits mûs par la vapeur) le principe de la propulsion à réaction ; également, au pythagoricien Archytas, de Tarente, qui fit voler une colombe de bois, qu'il pouvait — qui plus est — commander à distance.

Devant les préfigurations si étonnantes parfois — chez les alchimistes comme chez d'autres hommes du passé — de découvertes modernes (et sans même parler du pressentiment de réussites techniques encore impossibles dans l'état actuel de nos connaissances), deux explications se présentent à l'esprit, lesquelles pourraient fort bien se compléter l'une l'autre, car ne s'appliquant pas toujours aux mêmes réalisations pratiques.

Certaines découvertes ou inventions semblent avoir été le fait de personnages intellectuellement très en avance sur les techniques de leur temps mais dont les réussites étaient vouées à l'insuccès, l'époque n'étant pas mûre pour les accepter, moins

33. John Evelyn, qui en parle dans son *Journal*.

encore pour se hasarder à leur utilisation. C'est d'ailleurs vérifié même pour des personnages fort connus de l'histoire des techniques. Héron d'Alexandrie avait bel et bien dressé les plans d'un navire gigantesque mû par la vapeur, mais il ne songea même pas à le soumettre à son souverain (l'un des Ptolémées). Non seulement les galériens (recrutés parmi les prisonniers de guerre comme parmi les détenus de droit commun et dans la masse des esclaves) ne coûtaient pratiquement qu'un revenu dérisoire, mais l'abandon brusque de l'immense main-d'œuvre servile n'aurait pas manqué, à l'époque, de susciter des conséquences monstrueuses. Il est plus que probable que jugée devenue inutile, la chiourme n'aurait guère eu alors de chances d'être « reclassée » (comme on dit aujourd'hui) mais qu'elle aurait risqué l'élimination en masse des « bouches estimées inutiles »...

Au XVII^e siècle, l'alchimiste Salomon de Caus (au tout début) puis Denis Papin (au second tiers de la période) non seulement connaîtront les propriétés motrices de la vapeur mais sauront les appliquer à la fabrication fort habile de machines, de véhicules, de bateaux. Le résultat pratique sera nul, ces découvertes venant bien trop tôt pour être acceptées par les masses comme par les élites.

Ne pensons d'ailleurs pas que le même phénomène soit impossible au XX^e siècle. Il est courant encore que de petits inventeurs artisanaux n'arrivent même pas à faire examiner leurs découvertes — pour une raison bien simple (celle-là même qui fait que les savants officiels refuseront sans doute toujours d'examiner les travaux des alchimistes, même si ceux-ci — ce qui est déjà impossible par nature — le leur permettaient) : l'impossibilité de présenter leurs expériences sous une forme quantitative, mathématisée ; celle de sortir d'une description concrète des phénomènes observés. Cela ne signifie certes pas que leurs inventions soient toujours absurdes et dénuées d'utilisation pratique. Après tout (le parallèle nous vient à l'esprit), les sorciers indiens d'Amazonie n'utilisaient-ils pas le curare bien avant notre XX^e siècle, et alors qu'ils eussent été certes bien incapables de connaître la formule développée (très complexe) de ce corps qu'ils savaient préparer d'une manière purement empirique ?...

L'autre hypothèse, plus fantastique, est celle-ci : à une époque lointaine, des civilisations très évoluées auraient non

seulement atteint mais dépassé les réalisations techniques dont nous autres, hommes de la fin du XX^e siècle, sommes si fiers. Et, au fil des millénaires et des siècles, des groupes de sages privilégiés auraient eu transmission de ce trésor, soigneusement gardé secret jusqu'au moment où les circonstances historiques rendraient possible leur mise au jour, graduellement et prudemment mesurée.

Nous touchons ici un domaine fascinant certes (34) mais qui dépasse par nature les critères positifs de vérification.

Rappelons encore le cas de Roger Bacon. L'étendue de ses connaissances apparaît plus prodigieuse encore lorsque nous songeons à la partie décryptée à ce jour, bien mince par rapport à l'ensemble, de son œuvre inédite connue (d'après le nom du collectionneur qui le détenait) de « manuscrit Voynich » (35). « ... Roger Bacon savait que la nébuleuse d'Andromède était une galaxie tout comme la nôtre. *J'ai vu dans un miroir concave* (déclarait le moine alchimiste qui disposait donc d'un télescope ?) *une étoile en forme d'escargot* (36). *Elle s'est trouvée entre l'ombilic de Pégase, le bustier d'Andromède et la tête de Cassiopée* (37). (...) Bacon connaissait la structure de la cellule et la formation d'un embryon à partir du sperme et d'un ovule (38). »

Le cas du moine alchimiste Roger Bacon, qui passa en prison une si grande partie de son existence, semble nous ramener à cette tenace image d'Épinal : l'Église catholique agissant tout au long du Moyen Âge pour couper furieusement les ailes aux esprits trop hardis, pour étouffer dans l'œuf leurs divulgations scientifiques jugées aptes à trop faire réfléchir les intellectuels et les masses, à favoriser le libre examen. Si Roger Bacon fut certes persécuté par ses supérieurs ecclésiastiques, on devrait remarquer, en toute équité, que la plupart des alchimistes du Moyen Âge (y compris ceux qui étaient des clercs) ne furent en fait nullement persécutés pour leurs travaux et leurs manuscrits. Les procès inquisitoriaux

34. Voir, en particulier, les livres d'auteurs tels qu'Andrew Thomas ou Robert Charroux (Robert Laffont).

35. Jacques Bergier, *Les livres maudits* (Paris. Editions J'ai lu. 1971, chapitre VI).

36. Belle image pour décrire la forme spirale des nébuleuses.

37. Cette localisation d'Andromède sur la sphère céleste est exacte.

38. J. Bergier, op. cit., p. 103-104.

constituent une réalité historique certes mais, outre que certains d'entre eux faisaient intervenir (à une époque où l'Eglise n'était pas, rappelons-le, séparée des Etats chrétiens) des motivations politiques visibles ou camouflées, l'historien devrait éviter la tentation d'accepter toujours telle quelle l'image — tant popularisée par les auteurs romantiques — des savants et inventeurs « brûlés par l'inquisition » en masse au Moyen Age. On serait même rétrospectivement étonné de l'extrême liberté d'opinions qui régnait au sein des universités du Moyen Age. Cette époque fut bien loin, en réalité, d'être l'époque obscurantiste et stupidement fanatique que l'on continue trop volontiers à y voir sans plus réfléchir.

Il est curieux de noter qu'une tradition populaire, niant le décès de Roger Bacon en prison, prétend que celui-ci non seulement se serait évadé mais que grâce à son élixir de longue vie (qu'il aurait de surcroît fait absorber à son chien), il aurait atteint le même privilège corporel que le comte de Saint-Germain : traverser victorieusement les siècles.

Mais ne serait-il pas souhaitable à ce stade de notre enquête de rappeler le bilan d'ensemble des objectifs traditionnels de l'alchimie ?

12. Bilan des secrets du Grand Œuvre alchimique

S'élevant contre l'idée courante qui considère l'alchimie comme une sorte de « préhistoire » de la chimie moderne, Paul Walden écrit :

« Du point de vue d'un scientifique d'aujourd'hui, cette persévérance millénaire dans une idée démontrée stérile et expérimentalement inutilisable (l'auteur s'en prend au rêve de transmutation des métaux « vils » en or) apparaît comme absurde. D'un autre côté, on doit apprécier cette persévérance, si on la considère comme un exutoire de l'imagination ou comme un reliquat spirituel des anciennes croyances à un âge d'or, réminiscence des temps paradisiaques. A ce point de vue, la place de l'Alchimie est dans la poésie et non dans la Chimie. Ces rêves nostalgiques de l'Homme ont trouvé leur expression dans l'Eden de la Bible, dans la Coupe d'Hermès chez les Grecs, dans les

contes orientaux des « Mille et Une Nuits », dans la pierre philosophale, dans la légende du Graal, dans les nombreuses histoires utopiques et dans les contes de fées allemands. Si différent que soit l'arrangement de ces contes, ils transportent l'Homme loin du besoin, de la misère, de la maladie et de la mort, dans les sphères du Bonheur parfait, où on trouve tous les biens de la terre, une longue vie, une jeunesse et une bonne santé perpétuelle (39). »

Ce jugement d'un chimiste contemporain est assurément des plus sommaires. Aux yeux de l'historien des sciences, le bilan positif de l'alchimie est loin d'être négligeable : découverte empirique d'un certain nombre de corps chimiques importants, et, surtout, formulation — sous une forme « pré-scientifique », il est vrai — de cette théorie de l'unité de la matière qui est le véritable pivot de la physique et de la chimie modernes...

Mais ce jugement a le grand mérite de reconnaître que l'alchimie intéresse bien plus au fond l'historien des religions, le psychanalyste et le mythologue, que l'historien des sciences (40).

Le but du présent article est précisément de développer ce point de vue en répondant à la question : « Qu'est-ce que l'alchimie ? »

Pour le grand public, et même pour beaucoup d'historiens et de scientifiques, la réponse est aisée : les alchimistes cherchaient par le moyen d'un agent mystérieux, la **pierre philosophale**, à transmuter le plomb en or. Et on ne peut nier, en effet, que la transmutation des métaux ne soit l'un des pouvoirs attribués à la mystérieuse « pierre des philosophes ».

Il existe un certain nombre de récits de transmutation extrêmement détaillés, mais dont il est impossible de vérifier, rétrospectivement, le bien-fondé (41). On possède même quelques monnaies ou médailles qui seraient en **or philosophal**, et dont il

39. *Histoire de la Chimie*. Trad. par E. Darmon (Paris, 1953, L'amarre éditeur), pp. 26-27.

40. Voir les ouvrages, désormais classiques, de : Mircea Eliade, *Forgerons et Alchimistes*, Paris 1956 (Flammarion éd.). C.G. Jung, *Psychologie und Alchimie*, 2^e édition, Zurich 1952 ; trad. anglaise (New York et Londres, 1953) : H. Silberer, *Problems of mysticism and its symbolism* (New York, 1917).

41. Louis Figuier : *L'Alchimie et les Alchimistes* (Paris 1856, Hachette éditeurs), 3^e partie : « Histoire des principales transmutations métalliques. »

est, à la vérité, fort étonnant que personne n'ait jamais songé à vérifier sérieusement l'origine alléguée (42).

Pour en finir tout de suite avec le problème de la réalité historique des transmutations alchimiques, nous pensons que la meilleure attitude doit se tenir à l'écart et de l'acceptation crédule de tous les récits (dont beaucoup sont, il faut l'avouer, peu convaincants, car fondés sur le témoignage d'un seul personnage), et du scepticisme total des savants, qui affirment que les adeptes d'autrefois ne pouvaient, ne possédant aucun appareil du genre *cyclotron*, réaliser des transmutations véritables. Car, est-on vraiment bien certain qu'il n'existe pas des *réactions chimiques* pouvant déclencher des transmutations nucléaires ?...

En dépit des nombreux cas supposés de « transmutations », on ne peut qu'être frappé de la condamnation incessante portée par les véritables alchimistes contre les « souffleurs », préoccupés uniquement et en des buts évidents de cupidité personnelle, de « fabriquer de l'or ». Par ailleurs, la lecture, même superficielle, des traités d'alchimie **laisse pressentir qu'il y a « autre chose »**, et que les auteurs ont voulu faire allusion à des domaines fort différents de la simple transmutation métallique ; on pressent d'emblée que les recherches alchimiques sont l'application de toute une **Philosophie**.

Écoutons donc ce que nous dit l'alchimiste français Louis Grassot dans *l'Apologie du Grand Œuvre*, qui termine son ouvrage : *La Lumière tirée du Chaos* (1784).

« Le Grand Œuvre des Sages tient le premier rang entre les belles choses ; la Nature, sans l'Art, ne le peut achever, et l'Art sans la Nature ne le peut entreprendre. C'est un chef-d'œuvre qui borne la puissance des deux. Ses effets sont si miraculeux, que la santé qu'il procure et conserve aux vivants, la perfection qu'il donne à tous les composés de la Nature, et les grandes richesses qu'il produit d'une façon toute chimique ne sont pas ses plus hautes merveilles. Si le Grand Architecte de l'Univers l'a fait le plus parfait agent de la Nature, l'on peut dire sans crainte qu'il a reçu le même pouvoir du Ciel pour la morale. S'il purifie le corps, il éclaire les esprits ; s'il porte les mixtes au plus haut point de leur

42. H.C. Bolton : *Alchemy and Numismatics* (Boston 1887) ; P. Martin-Rey : *Anciennes monnaies hermétiques faites d'or et d'argent philosophal* (Revue Numismatique, t. XII. Paris 1867. pp. 255-274).

*perfection, il peut élever nos entendements jusqu'aux plus hautes connaissances. Il est le sauveur du grand Monde, puisqu'il purge toutes choses des taches originelles, et répare par sa vertu le désordre de leur tempérament. Il subsiste dans un parfait ternaire de trois principes purs, réellement distincts, et qui ne font pourtant qu'une même nature. C'est originairement l'Esprit Universel du Monde, corporifié dans une Terre vierge, étant la première production ou le premier mélange des éléments au premier point de sa naissance. Il est travaillé dans sa première préparation, il verse son sang, il meurt, il rend son esprit, il est enseveli dans son vaisseau ; il monte au Ciel, tout quintessencié, pour examiner les sains et les malades, détruisant l'impureté centrale des uns, et exaltant les principes des autres ; de sorte que ce n'est pas sans sujet qu'il est appelé par les Sages le **sauveur du grand Monde** et **la figure de Celui de nos âmes**. L'on peut justement dire que, s'il produit des merveilles dans la Nature, introduisant aux corps une très grande pureté, il fait aussi des miracles dans la morale, éclairant nos esprits des plus hautes lumières (43). »*

Ce passage (et on en pourrait citer beaucoup d'analogues, de bien plus obscurs aussi) laisse pressentir d'emblée qu'il y a, non pas un, mais *des* secrets du Grand Œuvre. Allant plus loin, n'y aurait-il pas lieu de distinguer, dans l'édifice imposant qu'est l'alchimie, des « étages » hiérarchiques, *comme autant d'échelons successifs du Grand Œuvre* ?

Tout s'éclaire singulièrement, dans l'immense et composite littérature alchimique européenne, du XV^e siècle à nos jours, si le chercheur a soin de faire la distinction entre ces diverses « étapes » successives de l'Œuvre, depuis celle qu'auraient atteinte, en principe, tous les vrais alchimistes (qu'il devient dès lors impossible de taxer d'imposture), jusqu'aux rêves les plus démesurés de *régénération universelle*.

Longévité et immortalité

1. La jeunesse éternelle

Depuis toujours, l'esprit de l'homme est hanté par le mythe éternel et multiforme de la « Fontaine de Jouvence » ; on retrouve partout et toujours, chez les peuples les plus divers, ces traditions, contes et légendes qui tournent autour du thème de l'**immortalité physique**, de la **jeunesse éternelle** ; ce privilège aurait été perdu par l'homme lors d'une « Chute » et seuls certains êtres privilégiés ont pu, dit-on, le reconquérir.

Il n'est pas sans intérêt, nous a-t-il semblé, de donner un aperçu d'ensemble des moyens traditionnels mis en œuvre pour reconquérir l'immortalité. Nous laisserons de côté les techniques médicales modernes permettant de retarder à plus ou moins longue échéance l'apparition des premiers signes de vieillissement, et de prolonger dans une certaine mesure la durée de la vie humaine (greffes de Voronoff, sérum de Bogomoletz, etc.). Les techniques « occultes » sont incomparablement plus ambitieuses que les premières : il s'agit non seulement de *prolonger* l'existence (et ce, d'une manière quasi indéfinie, ce qu'aucun médecin n'a l'ambition de réaliser), mais de *ramener* le corps soit à la prime jeunesse, soit, ce qui se rencontre plus fréquemment dans ces légendes, à la pleine maturité physique ; il est d'ailleurs à noter que le médecin moderne considère — à tort ou à raison — cet idéal comme une rêverie utopique.

Il faut remarquer que, comme les autres récits « traditionnels » (au sens guénonien de cet adjectif), beaucoup de légendes relatant d'étranges cas d'*immortalité physique* ne sont pas toujours à interpréter littéralement : leur signification ésotérique est même fort différente de l'interprétation vulgaire (1). C'est ainsi que Cagliostro n'hésitait pas à déclarer, bien qu'ayant pleinement conscience d'être durant sa vie présente le nommé *Joseph Balsamo* (natif de Palerme) : « *Je ne suis d'aucune époque ni d'aucun lieu, mon être spirituel vit son éternelle existence, et, si je plonge dans ma pensée en remontant le cours des âges, si j'étends mon esprit vers un mode d'existence éloigné de celui que vous percevez, je deviens celui que je désire. Participant consciemment à l'être absolu, je règle mon action selon le milieu qui m'entoure. Mon nom est celui de ma fonction et je le choisis, ainsi que ma fonction, parce que je suis libre... je suis celui qui est... quant au lieu, à l'heure où mon corps matériel, il y a quelque quarante ans, se forma sur cette terre, quant à la famille que j'ai choisie pour cela, je veux l'ignorer... Je ne suis pas né de la chair, ni de la volonté de l'homme, je suis né de l'esprit. Mon nom, celui qui est à moi et de moi, celui que j'ai choisi pour paraître au milieu de vous, voilà celui que je réclame. Celui dont on m'appela à ma naissance, celui qu'on m'a donné dans ma jeunesse, ceux sous lesquels, en d'autres temps et lieux je fus connus, je les ai laissés, comme j'aurais laissé des vêtements démodés et désormais inutiles... Me voici : je suis noble et voyageur* (2). »

Des textes de ce genre abondent dans la littérature dite rosicrucienne (3). Certaines de ces légendes d'« immortalité » symbolisent aussi, semble-t-il, la chaîne sempiternelle des naissances et re-naissances successives de l'être humain, dont l'« initié » prend conscience (4).

1. René Guénon. *Le roi du monde*, 3^e édit., Paris (Chacornac, 1950), passim. Cf. tout particulièrement le chap. VII : « Luz ou le séjour d'immortalité. » Voyez aussi, du même auteur : *Aperçus sur l'initiation*, Paris (Chacornac), 1946, chap. XXXVII et XXXIX et chap. XLII.

2. *Mémoire pour le Comte de Cagliostro, accusé, contre le Procureur général* reproduit par Marc Haven. *Le Maître Inconnu : Cagliostro* (Paris Dorbon) s.d. p. 282-284.

3. Cf. Serge Hutin, *Histoire des Rose-Croix*, Paris (Courrier du Livre, 3^e édit., 1977, chap. VII).

4. Un écrivain américain, Mrs Zenna Henderson a écrit un curieux conte allégorique : *La Promenade de Tante Morte* (trad. française dans l'excellente

Paul Chacornac le fait néanmoins remarquer : « *Les traditions de tous les peuples mentionnent l'existence de personnages ayant atteint un état spirituel très élevé et dont on dit qu'ils ont vécu plusieurs siècles et même qu'ils ne doivent pas mourir avant la fin du cycle actuel* (5). »

Et il distingue trois modalités de cet *adeptat* supérieur :

« ... la persistance d'une individualité dans la même enveloppe corporelle, au-delà des limites de l'existence humaine normale ; la persistance d'un agrégat d'éléments psychiques dans plusieurs formes corporelles successives et même..., simultanées ; la persistance d'une individualité dans le monde subtil sans passer par la mort corporelle, la forme corporelle étant en quelque sorte « transmuée », résorbée dans son principe subtil (6). »

Une place importante est occupée, dans le folklore chrétien, par des traditions d'un tout autre genre : celles qui font résulter la jeunesse éternelle d'un pacte diabolique. La légende du *Docteur Faust* est bien connue du public et de tous les grands écrivains (7).

Il est à remarquer, à ce propos, que l'immortalité physique n'est pas toujours, aussi extraordinaire que cela paraît à première vue, considérée comme un « privilège » : voyez le *Juif errant*, astreint à marcher sans trêve jusqu'au jugement dernier (8) ; voyez le « *Hollandais volant* » qui sera sauvé par l'amour d'une femme (9)... Ce vieux thème est toujours vivace dans la

revue *Fiction* que dirige Maurice Renaut. n° 37, décembre 1956, p. 91-98). Le commentaire écrit à propos de ce récit étrange : « *On peut y voir une image cyclique et métaphysique de la vie : les vies successives comparables à des rêves et la mort (la vraie vie) à un réveil où l'on entrevoit la réalité, avant de retomber dans le sommeil. c'est-à-dire de renaître.* »

5. *Le Comte de Saint-Germain*, Paris (Chacornac), 1947, pp. 301-302.

6. *Ibid.*, p. 306.

7. L'ouvrage érudit le plus célèbre publié sur le développement de la légende faustienne est celui de Geneviève Bianquis, *Faust à travers quatre siècles* (Droz, 1935). Cf. l'excellent petit livre de Jean-Pierre Bayard, *Histoire des légendes* (collection « Que sais-je ? », n° 670), 2^e partie, chap. I.

En adversaire rusé, le Malin ne répond pas toujours au vœu de l'homme qui lui vend son âme (cf. le conte de Bernard Manier, *La Beauté du diable*, publié dans le n° 22, sept. 1955, pp. 59-70, de la revue *Fiction*).

8. J.-P. Bayard, *Histoire des légendes*, pp. 95-99.

9. On sait que la légende du « *Hollandais volant* » a fait l'objet d'une remarquable adaptation cinématographique : mais ce très beau film en couleurs, avec Ava Gardner et James Mason, a été « escamoté » par les critiques français. Le cas de *Pandora* n'est malheureusement pas unique : les tabous « rationalis-

littérature fantastique contemporaine (10). Il est à noter que certains auteurs qui se rattachaient à la chaîne des connaissances hermétiques n'ont pas manqué de nier l'existence de l'élixir de longue vie et d'autres prodiges de l'adepte. C'est ainsi que l'on peut lire ces lignes, dans la *Magie naturelle* de Giambattista della Porta :

« Je ne promets ni montagnes d'or, ni la pierre philosophale... ni encore cette liqueur d'or qui rend celui qui en boit immortel... Tout cela n'est que **rêverie** ; car le monde étant muable et sujet aux changements, tout ce qu'il produit doit être détruit. »

Mais le scepticisme aura beau faire, il aura beau rappeler les dures réalités biologiques, l'imagination n'en cessera sans doute jamais pour autant de caresser le si beau rêve d'une jeunesse humaine perpétuellement renouvelée, celui d'une existence physique qui durerait toujours...

Mais comment serait-il donc possible d'envisager l'action du mystérieux élixir de longue vie ? La plupart du temps, il se trouve décrit sous forme d'un liquide (le fameux **or potable** des adeptes) qui doit être absorbé à la manière d'un médicament usuel. Prodigieusement actif, il devrait être pris par doses infinitésimales ou sous forme de petites gouttes diluées dans le vin ou l'eau. En absorber trop causerait la mort de l'imprudent. Parfois, on décrit l'élixir — plus rarement — comme un fluide onctueux incorporé à l'épiderme par friction et massage ; passant d'une partie du corps à une autre, on les régénérerait tour à tour (comme dans le conte de Balzac *L'élixir de longue vie*).

Cagliostro, dans son *Catéchisme de la Maçonnerie égyptienne* (découvert et publié par Marc Haven ; réédition en 1947 par les Cahiers Astrologiques), donnait la méthode à suivre par

tes » sont particulièrement actifs dans les milieux cinématographiques : quand un metteur en scène entreprend un film à thème « fantastique », il se heurte à de nombreuses difficultés ; des critiques patentés ont décidé, une fois pour toutes, que le public n'aime pas les œuvres de ce genre !

10. Cf. Frank Gruber. *Sortilèges à Las Vegas* (Fiction, n° 36, nov. 1956, pp. 3-25). Un autre auteur américain, Cleve Cartmill, a écrit une nouvelle : *Beauté qui plus ne passe* (inédite en France) relatant l'histoire d'une vedette pour qui — est-ce possible ? — la jeunesse éternelle devient une malédiction diabolique (cf. *Fiction*, n° 35, oct. 1956, pp. 70-74).

Un thème curieux de la littérature fantastique est celui des hommes oubliés par le temps, obligés de demeurer sempiternellement dans la même situation temporelle, voir le conte de Marcel Brion, *La rue perdue* (Fiction, n° 33, août 1956, pp. 36-46).

laquelle l'alchimiste serait capable de vivre une complète régénération corporelle tous les cinquante ans. L'adepte, accompagné d'un ami sûr, se retire en un lieu écarté, de préférence dans un site montagneux. La cure comporte, nécessitant un jeûne total, l'absorption de gouttes d'élixir et aussi de comprimés. Des phénomènes impressionnants se produisent : chute des ongles et des cheveux, convulsions, mais qui préludent à une spectaculaire régénération corporelle. La durée totale de cette cure de rajeunissement couvrirait quarante jours.

De nos jours, on a beaucoup parlé de la préparation réalisée par Armand Barbault, lequel a relaté ses expériences dans un livre célèbre : *L'or du millième matin*. Que faudrait-il en penser ?

Armand Barbault n'affirmait pas — précision importante — avoir réussi à fabriquer l'*or potable*, mais il s'estimait parvenu dans ses travaux à un stade intermédiaire déjà non négligeable, car il obtenait la guérison de maladies très graves, y compris dans le domaine des maux reconnus incurables à un état avancé par les thérapeutiques ayant officiellement fait leurs preuves. Il est même fort regrettable, estimons-nous, que des commissions de médecins assermentés n'aient pas procédé à l'examen impartial des résultats obtenus par l'*or du millième matin* de Barbault ou — autre médication hermétique — par les produits Soluna, fabriqués suivant les principes (mis au point par Alexander von Bernus d'après les principes de Paracelse, son grand inspirateur) de la médecine hermétique. C'est d'autant plus regrettable que le simple examen de la formule chimique de ces préparations — qui, homologuées en Allemagne et en Suisse, peuvent donc être librement vendues dans les pharmacies de ces pays — atteste leur parfaite innocuité, leur mode d'action sur l'organisme malade se situant en fait dans le domaine des doses homéopathiques. Nous estimons, quant à nous, que — sans pour cela condamner le recours (nécessaire en de nombreux cas) à l'arsenal de la médecine moderne — c'est vraiment trop facile de se moquer des thérapeutiques fondées (comme c'est le cas pour la médecine hermétique) sur de vieilles observations bien antérieures à l'avènement de la technique moderne. L'étude impartiale des siècles passés serait même de nature à nous obliger parfois à rabattre de notre orgueil (même apparemment fondé) d'hommes « modernes » qui savent mettre en jeu toutes les ressources de la technique. La pharmacopée des siècles passés ne connaissait

certes ni les analyses, ni les piqûres, ni les médicaments chimiques aujourd'hui produits en de vastes usines, ni même les suppositoires ; est-ce à dire que la vieille pharmacopée de drogues végétales, de tisanes, de baumes et d'emplâtres se révélait tout à fait inutile ou même nuisible ? Au contraire, tout se passe comme si la médecine d'aujourd'hui se trouvait peu à peu amenée à reconnaître la valeur irremplaçable de toute une série de vieux remèdes. Certains d'entre eux se trouvaient d'ailleurs repris tels quels depuis fort longtemps déjà par la pratique médicale courante : la digitaline serait irremplaçable dans l'arsenal thérapeutique.

Il arrive parfois même que la vieille médecine se révèle à notre curiosité comme ayant été singulièrement différente de notre image habituelle d'un charlatanisme et d'une routine éhontés et codifiés. C'est ainsi que, visitant à Angers l'ancien Hôtel-Dieu (11), nous eûmes la surprise de constater la présence, dans l'apothicairerie richement dotée par le testament d'un donateur aisé qui souhaitait mettre les misérables à même de bénéficier des ressources thérapeutiques alors réservées (et plus encore dans le passé que de nos jours) aux privilégiés de la fortune, d'une préparation (on a conservé le vase en argent qui servait à sa confection), le **theriacum** (la « thériaque »), réalisée avec de l'opium et cinquante plantes différentes, et qui permettait de réussir des opérations chirurgicales complexes sous anesthésie totale. Ne rions donc pas trop vite de la pittoresque « cuisine de sorcières » utilisée par les médecins d'antan.

2. L'embaumement

Mais revenons plus directement à la recherche alchimique d'une victoire totale sur le vieillissement et sur la mort. Depuis bien des siècles, l'homme est parvenu à une maîtrise remarquable dans les pratiques d'embaumement, destinées à permettre la conservation du cadavre, bien longtemps après la mort du défunt. Un embaumement réussi ne pouvait-il pas être considéré comme

11 Où se trouve exposée la magnifique série de tapisseries modernes de Lurçat. « Le Chant du monde ».

un symbole concret, palpable d'une finale victoire sur la mort, d'une atteinte humaine à l'immortalité corporelle ? C'est sans doute la raison pour laquelle la myrrhe, l'une des plantes utilisées dans les rites égyptiens d'embaumement, était devenue, pour les hommes de l'Antiquité, le symbole de l'immortalité.

Aussi parfaites qu'elles fussent, les méthodes d'embaumement utilisées, en Egypte et dans d'autres pays, ne purent jamais — pas plus que les méthodes modernes n'y prétendent — donner l'illusion d'une vie maintenue pleine et vivace. D'où le rêve, qui revient périodiquement, d'une momification qui serait vraiment parfaite, car elle reproduirait — dans les organes comme sur les chairs visibles — l'apparence même de la vie du sujet. A la limite, ne deviendrait-il pas possible (rêverait-on) de procéder au réveil du sujet, à l'époque de la découverte du corps, de nombreux siècles après ? C'est un thème fantastique et de science-fiction ayant inspiré divers auteurs, parmi lesquels (pour ne citer qu'un Français) Yves Dartois, dans son roman *La Romaine de Cimiez*.

Si de telles « résurrections » de momies « parfaites » n'ont jamais été signalées en dehors desdits romans, il semble pourtant établi que, dans l'Antiquité, certains maîtres en embaumement soient parvenus à une maîtrise si totale de leur art que, même des siècles après, les corps par eux préparés gardaient toutes leurs apparences d'êtres vivants. Les Chinois de l'Antiquité seraient parvenus, dit-on, à des réalisations de ce genre. Mais ils n'étaient pas les seuls : en pleine Renaissance italienne, on découvrit à Rome (rappelons-le) le corps de la fille bien-aimée de Cicéron, Tullia, morte toute jeune ; son corps ne donnait pas seulement l'aspect d'un être vivant plongé dans le sommeil (non celui d'une momie, qui n'est rien de plus qu'un cadavre « perfectionné », pourrions-nous dire) mais, à ses côtés, une lampe brûlait encore. S'agissait-il de l'une de ces lampes perpétuelles, ce secret attribué aux anciens Rose + Croix ? Il est regrettable — pour d'éventuelles investigations scientifiques du cas — que les autorités vaticanes, craignant la naissance d'un culte populaire rendu à la jeune fille sauvée de la décomposition, aient ordonné d'ensevelir le corps de Tullia en une nouvelle sépulture, ignorée.

Chose étrange, un cas analogue — la découverte d'une jeune femme qui semblait dormir, et au côté de laquelle brûlait encore (depuis quand ?) une lampe à huile — s'est produit en France. Il

est regrettable (le fait se passait au cimetière de Brive-la-Gaillarde, peu d'années après la Première Guerre mondiale) que, là aussi, les autorités — elles étaient, cette fois, policières et non pas religieuses — aient semblablement ordonné de réensevelir le corps en un nouvel emplacement tenu soigneusement secret. Le commissaire de police de Brive-la-Gaillarde craignait-il donc les vampires (12) ?...

Nous voici amenés à parler des vampires, domaine qui recoupe le problème de l'immortalité alchimique.

3. Le vampirisme

Les vampires ? Un thème magique ancestral qui, paradoxalement, a pu reprendre vie du fait de son utilisation imaginative systématique : littéraire tout d'abord, le cinéma et la télévision viendront ensuite par la grâce des maîtres anglo-saxons de l'épouvante.

Relisons ce chef-d'œuvre qu'est *Dracula*, de l'auteur irlandais Bram Stoker, qui vécut à la Belle Époque. Quel en est le thème central, tout à fait en accord avec les superstitions populaires de l'Europe centrale et orientale (13) ? Le comte Dracula, c'est l'homme qui, refusant le terne sort commun des individus de notre espèce, usa de la très vieille magie la plus noire et la plus ancestrale aux effets surnaturels : celle du sang (du sang source de la vie) pour doter *post mortem* son cadavre d'une possibilité indéfinie de perdurer, sans jamais connaître la décomposition ni la putréfaction. Privilège qui ne peut se poursuivre, faire boule de neige (façon de parler) que si le vampirisme s'étend de plus en plus parmi les hommes pour prolonger sa survie : cadavre vivant, le vampire se trouvait obligé de sucer le sang de nombreuses victimes, choisies jeunes et débordantes de vie. Et celles-ci, à leur tour, ne pourront perpétuer leur lamentable survie corporelle qu'en mordant d'autres jeunes victimes innocentes. Une telle survie cadavérique ne se situerait

12. Cf. Robert Ambelain, *Les Vampires* (Robert Laffont, 1973).

13. Rappelons que c'est après un séjour assez prolongé sur place (plus exactement en Transylvanie) que Bram Stoker avait pu écrire son *Dracula*.

en fait qu'à un stade bien dérisoire de l'espoir mythique d'une survie corporelle au-delà de la mort : dans les récits classiques de vampires (à commencer par *Dracula* de Bram Stoker), ne voit-on pas les « morts vivants » accueillir avec sérénité (et qui plus est, même, avec une joie passive mais réelle) le moment final d'acceptation où, le cœur transpercé d'un épieu, leur corps physique se résoudra enfin (et d'une manière presque instantanée) en poussière ?

A l'opposé des cas allégués de vampirisme, il existe toute une série de traditions hagiographiques faisant état, elles, de corps d'êtres parvenus à la sainteté et dont le cadavre n'a pas connu la putréfaction ; ils demeurent donc toujours ici-bas avec l'apparence d'une enveloppe physique qui, simplement « endormie », semble attendre avec sérénité l'heure de la résurrection finale glorieuse. D'où ces cas de saints ou saintes dont le sang, tant vénéré depuis des siècles, continuerait — si du moins nous croyons aux miracles en question — d'avoir toutes les apparences du sang d'un homme vivant (celui du miracle périodique de saint Janvier, à Naples, est significatif et exemplaire), du sang coagulé d'un martyr qui, à des dates toujours fixes, redeviendrait alors liquide, avec toutes les caractéristiques du sang de l'homme toujours bien en vie.

Se fondant sur l'étude méthodique des phénomènes de ce genre, si volontiers invoqués par l'hagiographie de l'Eglise, et faisant de significatifs parallèles avec la tradition alchimique, le docteur Hubert Larcher avait publié en 1955 (14) un ouvrage intitulé : *Le sang peut-il vaincre la mort ?* Il est pour le moins étrange que ce livre — bloqué dès le départ dans sa diffusion possible par de mystérieuses consignes feutrées (dont le ou les responsables ne furent jamais découverts) — n'ait eu pratiquement aucune notoriété.

*
* *

14. Chez Gallimard, collection « Aux frontières de la science ».

4. La réussite finale du grand œuvre

Si nous relisons l'Évangile, ne devrions-nous pas admettre que saint Jean ait ignoré le sort inéluctable des hommes ordinaires (la transition), et qu'il demeurera en corps physique — toujours d'aspect juvénile — jusqu'à la fin du présent cycle terrestre ?

Rappelons cette réponse faite par Jésus : — *Seigneur, mais celui-ci (Jean) que deviendra-t-il ? — Ainsi, si je veux qu'il reste jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ?*

Il est certes indéniable que, chez les musulmans comme chez les chrétiens, de nombreux croyants se trouvent vite prêts à considérer comme sacrilège le fait d'espérer indéfiniment perpétuer l'enveloppe corporelle qu'une âme (entre tant d'autres enveloppes) avait endossée. Des craintes superstitieuses ne manqueraient pas aussi, en bien des cas, de se mêler chez les fidèles (d'une manière plus ou moins insidieuse) aux scrupules d'ordre théologique.

Mais revenons à la recherche alchimique d'un renouvellement actif de la jeunesse, d'une victoire totale sur la mort, qui rendrait l'homme capable de vivre des années, des siècles entiers — voire davantage encore — sans jamais connaître l'inéluctable déclin physique.

Vaincre la vieillesse et triompher de la mort elle-même, cette inéluctable fin dernière de tout être terrestre qui a vécu, qui vit ou qui vivra sur notre planète ?

Aujourd'hui encore, des alchimistes n'hésitent pas à croire qu'en plein XX^e siècle comme naguère, les adeptes prédestinés à la réussite du Grand Œuvre aient pu bel et bien vaincre le vieillissement et même la transition.

Voici la fantastique histoire (il n'y aurait certes nulle possibilité scientifique d'en vérifier l'exactitude) que nous raconta, un matin estival de 1973, un alchimiste provençal (nous le prénommerons Henri) auquel nous venions justement de parler de *l'élixir de longue vie*. Cet homme, résidant en l'actuel département du Vaucluse, était âgé d'environ soixante-dix ans en 1972. Il nous raconta qu'alors qu'il n'avait que quinze ans, il aimait volontiers sortir avec un cousin déjà entré dans ce qu'on nomme aujourd'hui le troisième âge et qui avait fait des expériences alchimiques. Or, bien des années plus tard, alors que

le jeune cousin avait lui-même dépassé la soixantaine, notre ami Henri eut la surprise, alors qu'il s'amusait à bouquiner chez un libraire d'Aix-en-Provence, de se trouver tout d'un coup face à face avec le parent âgé dont il avait suivi le convoi funèbre peu avant la Première Guerre mondiale. Mais, différence prodigieuse : alors que l'adolescent était devenu un homme ayant franchi le seuil de la soixantaine, les apparences physiques se trouvaient inversées — le vieil adepte avait alors l'allure d'un homme d'environ trente-cinq années d'âge ! Et notre ami Henri précisait fort bien ce qui le frappait en ce personnage étrange admiré durant l'adolescence : le « nouveau jeune homme », non seulement s'était fait reconnaître de son cousin, mais il lui avait — pour mieux lui prouver l'authenticité d'une si prodigieuse révélation — donné une série très précise de petites allusions à des faits qu'*eux seuls* connaissaient dans leurs détails, et sans avoir eu la moindre possibilité d'une rencontre préalable qui leur eût permis de se mettre d'accord pour apporter leur témoignage « occulte » faux mais appuyé sur les témoignages *précis* de X ou de Y.

Comment opérerait donc ce fameux *élixir de longue vie*, pour régénérer le corps de l'adepte qui en fait usage sur lui-même ?

On conçoit que la régénération alchimique du corps humain que l'*élixir de longue vie* permettrait de mettre en branle ait fasciné l'imagination des siècles durant, et qu'elle éveille aujourd'hui encore la plus fabuleuse des magies. Vaincre la maladie, le vieillissement et même cette plus grande adversaire de l'homme — la toute dernière, l'inéluctable : la mort —, échapper au déclin et au trépas pour vivre toujours. Mais il s'agit, pour l'adepte, d'obtenir bien davantage encore que la victoire complète sur maladie, vieillesse et mort. On retrouverait dans cette conquête alchimique de l'immortalité physique le grand, le fantastique espoir magique de recouvrer le corps divin, glorieux que l'homme possédait avant la chute originelle : dissoudre la matière grossière, détruire les éléments non sanctifiés, débarrasser à jamais l'être humain de toutes les imperfections qui sont venues corrompre sa nature primitive glorieuse et resplendissante ; et permettre à l'homme d'atteindre et de connaître une régénération intégrale, de lui rendre sa nature *divine* perdue.

Dans certains textes et gravures, on nous donne le rajeunissement et l'immortalité procurés non par l'absorption d'un liquide ou de gouttes, mais par une sorte d'immersion directe du corps de l'alchimiste dans le Feu divin qui, ici-bas, anime toutes choses. On rejoint en fait ici tout un florilège de contes et de légendes fascinants, tant orientaux qu'occidentaux, sur le Feu divin, le Principe igné générateur de la Vie (15).

Bien qu'il soit toujours fort hasardeux et périlleux de vouloir à tout prix comparer ces deux domaines aux buts totalement différents que sont l'alchimie traditionnelle d'une part et la technique positive moderne (issue de la science) d'autre part, nous signalerons quand même l'hypothèse curieuse de notre ami Jacques Bergier. Suivant ce co-auteur du *Matin des magiciens*, les alchimistes auraient accompli un double exploit. Etre capables, tout d'abord, avec leurs moyens demeurés tout artisanaux, de faire surgir l'énergie si puissante qu'engendre la radioactivité de certains éléments chimiques. Pouvoir, ensuite, s'y plonger corporellement et ressortir rajeunis de cette plongée dans le Feu, alors que la radioactivité présente pour celui qui l'utilise de si terribles dangers. Autre hypothèse proposée par Jacques Bergier : alors que l'organisme humain normal peut évacuer (plus ou moins rapidement) l'eau absorbée en excès par le corps, il n'en serait pas de même pour l'eau lourde qui, elle, s'ancrerait dans l'organisme en quantités infinitésimales certes mais *redoutables* puisque c'est ce phénomène qui finirait par avoir pour conséquence de susciter, aux divers niveaux de l'organisme, les processus biologiques du vieillissement.

Il serait quelque peu hors de notre sujet précis d'esquisser ici le parallèle entre le grand espoir des alchimistes et les méthodes modernes de lutte contre les effets de la sénescence et la mort elle-même (16). On ne devrait pourtant pas manquer de constater que, même à la fin du XX^e siècle, l'homme continue à caresser de plus belle le rêve fabuleux d'une victoire totale sur la grande adversaire de la vie. Non seulement l'immortalité physique continue, et plus que jamais, à être l'un des thèmes favoris de la science-fiction, mais il existe aussi un nombre croissant de personnes, se voulant

15. Carl-Marun Edsman, *Ignis divinus Lund* (Gleerup, 1949).

16. Voir notre ouvrage *L'immortalité magique* (Verriers - Marabout collection « Univers secrets », 1971).

positives, non moins persuadées que vaincre la vieillesse et la mort leur serait bel et bien possible, à plus ou moins longue échéance. Il n'y a pas que les espoirs de ceux — dotés des nécessaires possibilités financières, car le procédé est fort coûteux — qui comptent sur l'hibernation artificielle : en conservant intact le cadavre (refroidi à une température extrêmement basse et plongé dans un liquide cryogénique), on pourrait — du moins les partisans de cette méthode l'affirment — réchauffer et réveiller le corps hiberné à l'époque où auraient été découverts (car on table sur le progrès indéfini de la médecine et de la chirurgie) les moyens de soigner victorieusement une maladie ou des blessures incurables dans l'état des méthodes thérapeutiques au moment du décès du sujet. Il existe aujourd'hui aussi les espoirs de ceux qui pensent que le vieillissement et la mort devraient normalement finir par être vaincus. C'est ainsi que s'est même créée en 1976 une *Association pour l'élimination de la mort* présidée par un pasteur californien (17), Stuart Otto. Celui-ci n'hésite pas à proclamer : « *Lorsqu'on écrira l'histoire de notre siècle, l'exploit qui dépassera de la tête et des épaules tous les autres sera la victoire sur la mort.* » Mais n'est-il pas vrai que, d'après la tradition chrétienne, l'homme ne connut la mort que par l'effet de la chute adamique, et que Jésus aurait donné l'exemple de la Résurrection divine promise aux élus ? Le révérend Stuart Otto fait ainsi remarquer que, puisque le Christ s'incarna en un corps humain et parce qu'il témoigna que la victoire sur la mort était possible, ce triomphe sur le plan physique doit donc nous être accessible mais (ajoute-t-il), à condition « *de vouloir continuer à vivre en pensant à la façon de Jésus-Christ et non à la façon de nous autres hommes périssables* ».

N'est-ce pas retrouver la vision alchimique du triomphe de l'adepte sur les conséquences corporelles de la chute adamique ?

L'immortalité physique conquise par le vampire représenterait, elle, une forme inversée, noire et satanique de l'immortalité alchimique ; ce serait la perpétuation d'un cadavre — qui se différencierait par la conservation de la souplesse des chairs — aux dépens de la vie de jeunes victimes. Si l'utilisation du thème, d'abord par la littérature (18) puis par le cinéma d'épouvante, est

17. De la dénomination « Eglise de la Trinité ».

18. Sous le romantisme puis à l'époque victorienne.

certaines contemporaines, elle s'est appuyée sur des traditions, sur des superstitions — savantes ou populaires — répandues en diverses régions du globe, parmi lesquelles l'Europe centrale et orientale occupaient une place privilégiée. C'est après un long séjour en Transylvanie que l'auteur irlandais Bram Stoker écrivit ce classique de l'histoire de vampires : *Dracula*. La pérennité imaginative de la fascination par les histoires de vampires s'explique fort bien : le mythe ne touche-t-il pas aux puissances obscures de la mort, du sang (source et siège de la vie) et aussi — étroitement mêlé aux deux premières composantes imaginatives — de l'érotisme noir (19) ?

L'immortalité n'est pas seulement donnée pour la réussite glorieuse obtenue par tel ou tel adepte isolé : ce but aurait été aussi — suivant la tradition — atteint conjointement par des couples « œuvrant » de concert. Le couple alchimique ? On pense tout de suite au cas le plus célèbre, le plus familier, celui de Nicolas Flamel, le plus célèbre des adeptes de la fin du Moyen Âge, et de sa fidèle épouse, Dame Pernelle.

On ferait aisément ici le parallèle avec une grande tradition magique secrète orientale : le tantrisme, où existe la distinction entre la voie dite **de droite** (celle de l'ascèse solitaire) et celle dite **de gauche** (vécue en couple). On ferait donc aisément l'analogie avec, dans l'alchimie occidentale, la réussite du grand œuvre vécue — les deux cas existent — soit par un ascète solitaire, soit par un couple. Dans l'un et l'autre cas, il y aurait utilisation, maîtrise et transposition de l'énergie sexuelle, « retournée » pour laisser apparaître la force magique libératrice.

5. Les deux formes de l'immortalité alchimique

A vrai dire, deux formes de l'immortalité alchimique seraient en fait à distinguer.

La première, celle où l'adepte, ayant vaincu le vieillissement et la mort, deviendrait capable de traverser victorieusement les

19. Ce n'est nullement fortuit si, dans les diverses versions et adaptations de *Dracula*, le vampire s'attaque si volontiers, comme victimes privilégiées, à de jeunes femmes sans défense.

siècles en conservant — ou en retrouvant — son plein épanouissement corporel. Il n'y a pas que les traditions relatives (elles ont conservé toute leur fascination sur l'âme populaire comme sur des êtres cultivés) à ce fameux comte de Saint-Germain qui, à la cour de Louis XV et de la marquise de Pompadour, racontait des souvenirs remontant à François I^{er}, comme le commun des mortels d'âge mûr raconte ses souvenirs de collégien ou d'étudiant.

L'autre forme d'immortalité alchimique consisterait, elle, en une libération totale par rapport aux impératifs sensibles du monde matériel, en le passage de l'adepte dans une sphère d'existence libérée des limites spatiales et temporelles.

Il est vrai qu'il s'avérerait volontiers difficile de poser une limite vraiment tranchée entre les deux formes de l'immortalité alchimique. L'adepte se trouve présenté comme un être, tout à la fois libéré des impératifs courants d'espace et de temps mais capable aussi de se manifester en chair et en os à l'époque qu'il choisit. C'est ainsi qu'Eugène Canseliet affirme avoir eu la faveur, et alors qu'il avait quitté son maître (l'énigmatique Fulcanelli) peu avant la Seconde Guerre mondiale sous l'aspect d'un beau vieillard (fort bien conservé, certes, mais vieillard néanmoins), de le retrouver donc par la suite sous l'aspect d'un homme ayant le physique de quelqu'un n'ayant pas dépassé la quarantaine en pleine forme.

Eugène Canseliet a même révélé la date de naissance de son maître Fulcanelli : 1839 (20). Dans les années précédant la Seconde Guerre mondiale, celui-ci aurait donc été bien proche d'être centenaire.

Or Canseliet n'affirme-t-il pas avoir eu l'occasion en 1952 (faisons le simple calcul des années écoulées !), d'avoir revu, en un mystérieux château d'Espagne, son maître sous l'aspect — d'où, au premier abord, un bien compréhensible désarroi du disciple — d'un homme ayant à peine atteint la quarantaine ? Mais cédon la parole à Eugène Canseliet :

« Quand il (Fulcanelli) m'a vu, il a repris le tutoiement dont il usait avec moi : Mais alors, tu me reconnais ? Un enfant que vous

20. Robert Amadou, *Le Feu du Soleil, Entretiens sur l'alchimie avec Eugène Canseliet*, Paris (Pauvert), 1978, p. 67.

avez connu, c'est difficile de le reconnaître quand il a vingt-cinq ans. Ici le cas était à l'opposé (21). »

Mais, Canseliet nous le révèle :

« *L'alchimiste qui réussit entre dans le présent éternel et, du même coup, il a la connaissance du passé et de l'avenir. Il sait tout* (22). »

Nous pourrions procéder maintenant à une étude d'ensemble des diverses « techniques » d'immortalité et de rajeunissement. Celles-ci se répartissent tout naturellement en trois groupes : l'alchimie, les procédés magiques, les moyens « scientifiques » (pseudo-scientifiques, diront certains). Il va sans dire que nous donnons ces « méthodes » à titre de simple curiosité historique et littéraire ; le lecteur ne doit pas escompter de « révélations » pratiques sensationnelles !

6. L'élixir de longue vie

Selon la tradition, certains des plus célèbres alchimistes auraient réussi à obtenir le mystérieux « élixir de longue vie », dispensateur d'une quasi-immortalité physique : les noms de Nicolas Flamel (23), du comte de Saint-Germain (24), de

21. Ibid., p. 123.

22. Ibid., p. 94.

23. Léo Larguier. *Le faiseur d'or Nicolas Flamel*, Paris (Editions Nationales). 1936. Epilogue.

24. Le livre cité *supra*, de Paul Chacornac, est un ouvrage absolument remarquable. Il fait la pleine lumière sur le plus étrange des aventuriers. Il est pour le moins curieux que l'extraordinaire figure de Saint-Germain « l'homme qui a vaincu la mort », n'ait pas inspiré plus de romanciers : outre le livre célèbre de Claude Farrère, *La maison des hommes vivants*, nous ne voyons guère que les deux romans (se complétant l'un l'autre) de Robert Chauvelot, *Amata, fille de Tahiti*, et *Trois fakirs veillent* (Editions Baudinière, 1934). Le Comte joue un rôle épisodique dans quelques autres romans (*Éternellement*, de Marcelle Vioux, l'un des plus beaux livres inspirés par la doctrine des vies successives) et dans divers contes (cf. *La Peur de M. de Fierce*, dans le recueil *Funées d'opium* de Claude Farrère). Henri Richard, dans son livre *Les demi-dieux immortels* (Paris, Les Livres Nouveaux, 1944) attribue assez curieusement l'immortalité de Saint-Germain à un appareil produisant des vibrations « intégrantes » qui prolongent la vitalité.

Cagliostro (25), sont bien connus. Ces légendes continuent à bénéficier, dans le grand public, d'un immense et fort compréhensible prestige : de Bulwer Lytton (26) à Jean-Louis Bouquet (27), en passant par Balzac (28), nombre d'écrivains ont pris pour thème l'*élixir de longue vie*... Il est curieux de noter que la légende n'a pas épargné le « père du rationalisme moderne » : une tradition prétend que Descartes réussit à fabriquer l'élixir de longue vie, que son enterrement fut simulé, et qu'il vit, depuis lors, la vie d'un ermite en Laponie (29) ! Inutile de préciser que ce n'est qu'une légende, et que Descartes est bien mort en 1650.

Si les traditions relatives à l'« élixir de longue vie » sont extrêmement anciennes dans le taoïsme chinois (30), elles n'apparaissent pas avant les XIV^e-XV^e siècles dans les textes alchimiques d'Occident (31).

25. Outre l'ouvrage du Dr Marc Haven, voir : Constantin Photiadès, *Les vies du comte de Cagliostro* (Paris, Grasset, 1932). Outre le célèbre *Joueur d'échecs* de Henri Dupuy-Mazuel (cf. étude de J.J. Bridenne : *Le joueur d'échecs et sa littérature* (*Fiction*, n° 16, mars 1955, pp. 113 à 115), on peut citer, parmi les œuvres romanesques dans lesquelles apparaît Cagliostro : *La Comtesse de Cagliostro*, de Maurice Leblanc, et *L'énigme du mort-vivant, ou le mystère de la Nativité julienne*, de Raoul de Warren (Paris, Bordas, 1947).

D'autres alchimistes auraient découvert l'élixir d'immortalité : Roger Bacon (héros de la nouvelle de Mack Reynolds : *Compagnon immortel*, *Fiction*, n° 12, novembre 1954, pp. 72-78), le *Philalèthe*, etc.

26. Trois romans de Lord Lytton sont centrés autour de l'élixir de longue vie : *The hunters and the haunted* ; *A strange story* ; *Zanoni*.

27. Dans la nouvelle *Laurine ou la clef d'argent* (*Fiction*, n° 23, octobre 1955, pp. 16-27).

28. Balzac a mis en scène, dans l'un de ses romans, un mystérieux personnage, le « Centenaire » Maxime de Beringheld, détenteur du secret d'immortalité, et qui n'est autre que le comte de Saint-Germain. Cf. Aussi la petite nouvelle *L'élixir de longue vie*.

29. Cf. Le chapitre sur Descartes de l'*Histoire des Rose-Croix* de F. Wittermans (Paris, Adyar, 1925).

30. Cf. F. Sherwood Taylor, *The alchemists ?* Londres (W. Heinemann, 1951), chap. VI. Voir aussi T.L. David et Lu-Ch'lang Wu, *An ancient chinese alchemical classic : Ko Hung on the Yellow and the White* (*Proceedings of the American Academy of Arts and Sciences*, vol. 70, n° 6, décembre 1935).

31. Il est à noter qu'il y a parallélisme chronologique, à cet égard, entre l'Europe et l'Inde : « ... il existe ainsi une école çivaïte d'alchimistes, dont Mādha esquisse les thèses, au XIV^e siècle : le mercure appelé « prince des sucs » et « celui-qui-confère-le-passage-dans-l'autre-monde », garantit à l'apprenti yogin une longue vie et lui permet de se purifier surnaturellement de façon à obtenir un « corps céleste » qui sera le support de l'état auquel il aspire, celui de *Délivré vivant* » (Louis Renou, *L'hindouisme*, collection « Que sais-je ? », n° 475, p. 81).

Ce fait n'implique nullement une origine récente de ces conceptions immortalistes : au contraire, l'historien des religions peut constater que l'alchimie européenne a pour ainsi dire « pris la relève », en leur donnant une formulation systématique, des vieux mythes de rajeunissement et d'immortalité physique dans lesquels le principe igné — le Feu cosmique dérobé aux dieux par les Titans — jouait le rôle déterminant (32). Or, la clef de cet art *thaumaturgique* qu'est l'alchimie, n'est-ce pas le parallélisme établi entre les « opérations » subtiles par lesquelles l'adepte illumine son âme emprisonnée dans le corps et les opérations extérieures par lesquelles il libère le Feu divin, la Lumière, le *Logos* emprisonné dans l'« écorce » ténébreuse ?

L'âme humaine est de la même nature que le « Feu » cosmique, que le principe igné, le *Spiritus Vitae* qui anime la matière et qui, si on peut l'isoler et le matérialiser, procure la jeunesse, l'immortalité. Ce « Feu de vie » nous le retrouvons dans l'un des chefs-d'œuvre du roman « occulte » contemporain : *She* (« Elle ») de Henry Rider Haggard (33).

Si nous essayons — tâche aventureuse, nous le savons ! — d'interpréter selon les théories biologiques modernes le rêve des alchimistes, nous pouvons dire que l'adepte n'est pas autre chose qu'un « Surhomme », un « mutant » doué de pouvoirs d'exception (34). A ce propos, un physicien nucléaire contemporain, Jacques Bergier, ne craint pas d'écrire : « Selon eux (les alchimistes), la manipulation appropriée du feu et de certaines substances permet de transmuter les éléments et, ce qui est plus important encore, de transformer l'expérimentateur lui-même. Celui-ci, sous l'influence des forces émises par le creuset (nous dirions aujourd'hui des radiations émises par des noyaux subissant des transformations) entre dans un autre état. Sa vie est prolongée indéfiniment, son intelligence et ses perceptions développées à un point extraordinaire (35). »

32. Carl-Martin Edsman, *Ignis divinus. Le Feu comme moyen de rajeunissement et d'immortalité*. Lund, 1949.

33. Ce roman a une suite : *Ayesha*, qui a été, comme le premier, traduit en français aux Editions Marabout (Verviers).

34. Dans un roman américain de « science-fiction », *The house that stood still*, de A.E. Van Vogt, il est question d'hommes parvenus à l'immortalité à la suite d'une « mutation » biologique.

35. *Mystère et poésie au XVI^e siècle* (« Bibliothèque Mondiale », vol. n° 87 ; *Anthologie des poètes du XVI^e siècle*), pp. 166-167.

Si certains alchimistes ont réussi à obtenir l'« élixir de longue vie », il faut admettre, par-là même, qu'ils ont accompli un exploit scientifique vraiment extraordinaire : susciter, à l'aide des radiations atomiques, des « mutations » biologiques hautement favorables au corps de l'adepte.

Bien que non impossible *a priori*, un tel résultat est hautement improbable : il est à noter, d'ailleurs, que l'« élixir de longue vie » est une sorte de « super-Grand Œuvre », qui ne peut être réalisé qu'à la suite de manipulations de nature extrêmement mystérieuse, effectuées sur la Pierre philosophale elle-même.

Quant aux témoignages, historiques ou récents, concernant le comte de Saint-Germain ou d'autres « Immortels », ils sont, c'est le moins qu'on puisse dire, extrêmement peu convaincants (36).

En possédant la pierre philosophale, on disposerait *ipso facto*, selon les adeptes, d'une « médecine universelle » capable de guérir un grand nombre de maladies et d'infirmités. Allant plus loin, certains pensaient qu'il serait possible d'obtenir l'*élixir de longue vie*, capable d'assurer la conservation indéfinie du corps de l'adepte. Il s'agissait non pas de prolonger simplement la vieillesse, mais de réaliser le vieux rêve du docteur Faust : la jeunesse éternelle.

Le fameux comte de Saint-Germain (37) serait l'un des « grands initiés » parvenus à cet état de quasi-immortalité physique : âgé, assurait-on, de plusieurs siècles, il avait l'apparence d'un homme n'ayant pas dépassé la quarantaine... C'est du moins ce que la tradition affirme, car son décès est attesté par des documents paraissant dignes de foi (38). D'autres adeptes seraient

36. Périodiquement, des témoins affirment avoir vu le comte de Saint-Germain, mais rien ne permet de confirmer ces déclarations (Paul Chacornac, « occultiste » convaincu pourtant, n'hésite pas à conclure que l'« Immortel » est mort, et bien mort...).

37. Paul Chacornac, *Le Comte de Saint-Germain* (Paris 1947, Chacornac éditeur).

38. Chacornac, extrêmement favorable pourtant à l'ésotérisme, est *formel* sur ce point. Evidemment, beaucoup de gens affirment avoir « vu » l'énigmatique Comte ! Voir la 3^e partie « Il était une fois... » du livre de P. Chacornac. Le dernier « témoignage » est celui d'un aviateur américain qui aurait été soigné, durant la seconde guerre mondiale, par Saint-Germain en personne, dans une lamaserie tibétaine...

au nombre de ces privilégiés : Nicolas Flamel (39), un mystérieux « signor Gualdi », qui était à Venise vers la fin du grand siècle (40), Cagliostro (41).

Aucun renseignement précis n'est donné sur les opérations permettant de préparer le merveilleux « élixir de longue vie » et les exemples invoqués à l'appui par de nombreux occultistes ne sont pas des plus convaincants aux yeux de l'historien : beaucoup de témoignages sont même, disons-le, fort suspects, car ils sont indirects (du type : « *Untel m'a affirmé qu'un de ses amis a vu Nicolas Flamel...* »). Cependant, rien ne s'oppose, *en principe*, à ce que certains hommes aient découvert un moyen de vivre plusieurs siècles en conservant leur jeunesse. Mais, on s'en doute, il paraît impossible de les déceler dans la masse !

On aurait tort, cependant, de juger absurdes les légendes du genre « Saint-Germain l'immortel » ; même si les faits invoqués ne sont pas exacts, littéralement parlant, ils n'en ont pas moins une *signification* précise dans l'ésotérisme traditionnel (42).

Les traditions relatives à la jeunesse éternelle, à la longévité, à l'immortalité physique, se retrouvent à toutes les époques et dans tous les pays. Rappelons pour mémoire la fameuse « Fontaine de Jouvence » dont parle la mythologie grecque ; citons aussi la doctrine taoïste des « immortels » (43), la légende de Frédéric Barberousse (qui illustre le lien curieux établi, dans certains mythes, entre le sommeil et la longévité)... Ce vieux rêve n'a pas cessé et ne cessera vraisemblablement jamais, de hanter l'imagination des hommes.

Particulièrement caractéristiques aux yeux de l'historien des religions, sont les cas où il n'est pas question d'une immortalité

39. Cf. Léo Larguier : *Nicolas Flamel, le Faiseur d'Or* (Paris 1936, Éditions Nationales), Epilogue.

40. Voir Sédin : *Histoire et doctrines des Rose-Croix* (Paris 1932, Legrand éditeur, pp. 85-86).

41. Les partisans de la survie de Joseph Balsamo ne manquent pas de s'appuyer sur ce fait troublant : lorsque les troupes françaises demandèrent à voir l'emplacement de la tombe du grand thaumaturge, personne, dans la forteresse italienne de San Leo, ne put le leur indiquer.

42. Cf. Chacornac : *Le comte de Saint-Germain, 5^e partie* : « La légende du comte de Saint-Germain à la lumière des doctrines traditionnelles ». Voir aussi René Guénon : *Aperçus sur l'Initiation* (Paris, 1946, Chacornac éditeur), chapitre XLII, « Transmutation et transformation ».

43. Cf. les ouvrages de Maspero sur le taoïsme.

acquise à la suite de l'absorption d'un « élixir », mais d'une immortalité procurée par l'immersion dans le *principe igné*, source de toute vie. Un historien suédois des religions, le professeur Carl-Martin Edsman, a publié sur ce sujet un livre passionnant : *Ignis Divinus, — le Feu comme moyen de rajeunissement et d'immortalité* (44). Dans cette perspective, il y aurait lieu de mentionner l'extraordinaire roman ésotérique de sir Henry Rider Haggard, « *She* » (« Elle ») et sa suite : « *Ayesha* » (45).

« Contemplez la Fontaine et le Cœur de la Vie, tel qu'il bat dans le sein de ce grand Monde. Contemplez la substance de laquelle toutes choses tirent leur énergie, le resplendissant Esprit de ce globe, sans lequel nous ne pouvons vivre, mais devons devenir froids et morts comme la lune morte. Approchez-vous, baignez-vous dans ces flammes vivantes, et infusez dans votre pauvre corps leur vertu dans toute sa force virginale, non telle qu'elle luit faiblement dans votre poitrine, filtrée à travers les écrans d'un millier de vies intermédiaires, mais telle qu'elle est, ici, dans la Fontaine, dans la source même de l'Existence Terrestre (46). »

Ces paroles de « *She* », d'« *Ayesha* », cette femme extraordinaire qui a découvert le secret de la divine « Fontaine de Jouvence », du Feu cosmique, sont des plus révélatrices, car elles énoncent clairement le principe fondamental des Opérations alchimiques : *l'identité foncière de l'âme individuelle et de l'« Anima Mundi » dont elle est émanée, toutes deux emprisonnées dans une « écorce » ténébreuse : la matière.*

Pour revenir sur la recherche d'un « élixir de longue vie », il convient de remarquer que ce but a été recherché à maintes reprises à l'aide de moyens n'entrant pas dans le cadre de l'alchimie traditionnelle, et ressortissant à la magie ou à la sorcellerie.

Il existerait — nous le verrons — des « horloges magiques », marchant à l'envers, et incorporant dans les pièces de leur

44. Lund, 1949

45. Il est également question de l'« Esprit de Vie », dans un roman anglais de date plus récente : « *The Place of the Lion* », de Charles Williams. Il y a aussi le roman d'Edgar Rice Burroughs : *Tarzan et le secret de la jeunesse*.

46. Cf. « *She* », chapitre XXV : « The Spirit of Life. » (La traduction de nous-même.)

mécanisme des fragments de la chair de leurs détenteurs, auxquels elles feraient « remonter le temps » et revivre leur jeunesse physique (47). Par ailleurs, certains hommes n'auraient pas hésité, pour se procurer le sang nécessaire à la préparation d'un élixir d'immortalité et de jeunesse, à commettre les crimes rituels les plus répugnants. Nous ne citerons que le monstrueux Gilles de Rays, qui fit immoler dans ce but plusieurs centaines d'enfants.

Revenons à l'alchimie. Chez les alchimistes rosicruciens, dont Robert Fludd est le plus illustre (48), la recherche de l'immortalité atteint un niveau vertigineux. Il ne s'agit plus d'atteindre la longévité, la jeunesse physique, mais de parvenir, *dès cette vie*, à l'immortalité des *Bienheureux*. Le Rose-Croix parfait, l'adepte parvenu à la « réalisation » suprême, peut monter directement au Ciel, comme Enoch et Elie, sans passer par la mort. Il se constitue un « corps glorieux », *semblable à celui d'Adam avant la Chute* : il « corporifie » son esprit et « spiritua-lise » son corps.

Des conceptions analogues existent dans le taoïsme chinois, avec sa doctrine des « Immortels » et son rite de « libération du Cadavre », résumé de cette manière par René Alleau :

« On enterrait normalement l'Adepte, mais on savait qu'il s'agissait là d'un simulacre, d'une épée ou d'une canne, magiquement semblable à l'image charnelle. Mais le vrai corps était parti vivre chez les immortels... »

Avec les Frères de la Rose-Croix, l'alchimie devient, on peut bien le dire, une véritable religion ; on est singulièrement éloigné de l'image populaire des « faiseurs d'or » !

L'étude de l'alchimie révèle donc, on a pu facilement s'en rendre compte, des domaines insoupçonnés de recherches. Pour comprendre l'Art d'Hermès, l'histoire des religions et de la mystique est, en définitive, d'un bien plus grand secours au chercheur que l'histoire de la chimie proprement dite, si paradoxale que cette affirmation puisse paraître, à première vue, au grand public.

47. Jacques Yonnet ; *Enchantements sur Paris* (Paris 1954, Denoël éditeur), pp. 9-16.

48. Cf. Serge Hutin ; *Robert Fludd le rosicrucien* (Paris 1953, Gérard Nizet, éditeur).

Nous avons pu constater, et à maintes reprises déjà, combien l'alchimie traditionnelle dépasse singulièrement le domaine d'une recherche purement « technique » des transmutations métalliques. Ne serait-ce pas parce qu'elle se rattacherait en fait à tout un édifice spécial de traditions magiques, perpétuées au fil des âges ?

Mais cette fascination imaginative se trouve bien plus excitée encore lorsque nous songeons à la découverte hermétique de l'*élixir de longue vie*. Devenir immensément riche ? Perspective fort plaisante certes, mais qui se heurte pourtant aux limitations inexorables d'une vie d'homme ; après tout, comme dit un adage populaire américain, « *un linceul n'a pas de poches* »... Mais supposons qu'un homme ait trouvé l'effective possibilité de vaincre le vieillissement et la mort elle-même. Ne disposerait-il pas alors de la plus merveilleuse des possibilités ? « *Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait* »...

En fait, plusieurs stades seraient à distinguer dans la conquête par les alchimistes du fameux *élixir de longue vie*.

Tout d'abord, la préparation de l'*or potable*, capable de guérir toutes les maladies et de rajeunir les cellules de l'organisme.

Il existerait aussi une préparation dont l'effet est de causer durant un laps de temps plus ou moins étendu, un influx soudain de vitalité irradiant dans tout l'organisme le jeu des processus mentaux. Tel serait le *Soma* dont Raymond Bernard nous relate les effets psychophysiologiques vécus par lui lors d'une réunion nocturne des Rose-Croix dans leur sanctuaire secret à Lisbonne, de la manière que voici : « ..., soudain, un extraordinaire état de bien-être physique, une paix intérieure inexprimable (...), ma lucidité est portée au plus haut point possible pour un être humain (...).

« *Les différents niveaux de l'être paraissent être réunis en un tout harmonieux et conscient (...). Tout mon être avec ses multiples véhicules se trouve simplement à un niveau d'unité et de perception infiniment plus vaste (49)...* »

Mais ce ne serait évidemment pas encore le véritable *élixir de longue vie*, celui dont l'absorption donnerait à l'adepte le

49. *Les maisons secrètes de la Rose-Croix* (Villeneuve Saint-Georges, Editions rosicruciennes, 1970), pp. 116-117.

pouvoir de vaincre la vieillesse et la mort physique. On retrouverait ces belles légendes, si fascinantes il faut bien l'avouer, d'alchimistes qui, comme Nicolas Flamel, le comte de Saint-Germain et d'autres adeptes moins connus (orientaux ou occidentaux) auraient découvert le vrai secret de l'immortalité physique, leur permettant de se jouer de l'inéluctable sort commun des mortels (50).

Il y aurait même un stade ultime, qui se situerait encore au-delà d'une prolongation indéfinie de l'existence corporelle : celui où l'adepte qui s'affranchit des impitoyables limitations terrestres d'espace et de temps, passerait sur un autre plan de manifestation, où il se rirait désormais des contingences (inexorables pour le commun des mortels) où nous autres mortels sommes enfermés. De cette conquête démiurgique, Eugène Canseliet ne doute pas plus que ses devanciers (illustres ou moins connus) d'autrefois et de naguère. Laissons-lui la parole :

« Il (Fulcanelli) n'est plus là. Il est sur la terre, mais c'est le Paradis terrestre (51) » — « ... pour eux (pour les adeptes), le temps ne compte pas (52) » — « Il (Saint-Germain) est dans le présent éternel, et il sait tout (53). »

L'alchimiste victorieux réaliserait le rêve imaginé (retrouvé, plus exactement) par les auteurs de science-fiction : imaginer que l'homme puisse jouer non seulement de l'étendue mais de la durée ; « ... dans le manoir, n'hésite pas à nous déclarer Canseliet, où j'ai revu Fulcanelli, il y avait des contemporains de Philippe II (...). On ne m'avait pas défendu de regarder par les fenêtres, je voyais cet escalier avec des plans successifs, très beaux, et des enfants qui jouaient. » — « Tous les personnages avaient conservé leurs habitudes. J'en ai vu qui marchaient sur une allée de sable et j'entendais le sable crisser. »

Nous sommes en plein merveilleux ! Et pourtant, n'existe-t-il pas, toujours tapie en chacun de nous (même chez les sceptiques endurcis), l'impulsion à croire, qui sait, qu'une si

50. On retrouverait divers mythes classiques, comme celui de la *fontaine de jouvence*.

51. R. Amadou, *Le Feu du Soleil*, p. 121.

52. *Ibid.*, p. 125.

53. *Ibid.*, p. 128.

extraordinaire victoire magique sur le temps et sur la mort serait bel et bien possible ? Après tout, pourquoi pas ?...

Il est vrai que l'adepte, du fait de pouvoir vaincre le vieillissement et la mort et, qui plus est, passer au-delà des limitations courantes d'espace et de temps, se jouerait non seulement de la fin physique inexorable qui guette chacun de nous (nous sommes tous, en fait, des morts en sursis...) mais aussi des bornes instaurées à chaque fin d'un cycle de civilisation, à moins de vouloir s'affranchir définitivement de ce plan-ci.

C'est un rêve que tous les hommes ont tenu jusqu'ici pour inaccessible : la victoire sur la mort, sur la sénescence. Risquerait-il de devenir réalité en ces temps où débute, pratiquement, le XXI^e siècle ? Marcel Pouget le croit. Il a publié, en 1971, un ouvrage, *L'immortalité physique* (Ed. Publications Premières) où il affirme sa foi en l'apparition d'un être humain qui jamais ne mourrait.

Comment accepter une telle idée ? La « périssabilité » irrémédiable de l'individu humain n'est-elle pas la seule chose sur laquelle s'accordent pleinement sciences et religions ?

C'est ce qu'objectent, en tout premier lieu, les esprits dits « raisonnables ». Ils ajoutent qu'un tel prodige ne serait nullement souhaitable : la planète Terre n'est-elle pas déjà surpeuplée ? Et puis, un processus d'évolution ne doit-il pas continuer à intervenir avec la succession des générations ?

Enfin, le personnage « immortel » ne succomberait-il pas, très vite, à un ennui désespérant ?

Certes, répond Marcel Pouget, les habitudes étant ce qu'elles sont, l'homme n'a pas, à proprement parler, le désir de cette existence physique sans fin. Mais c'est seulement parce que sa raison lui a commandé de refouler une fois pour toutes de telles pensées : en réalité, *ce désir est le plus puissant qu'il porte en lui-même*, mais il n'en a guère conscience. D'ailleurs, quantité de recherches ont été effectuées par certains hommes dans ce sens, en en appelant, par exemple, à l'alchimie et à la magie.

Ce qui revient à dire que la notion d'impossibilité est surtout le fruit amer des déceptions enregistrées au cours des expériences effectuées dans le passé. Il suffirait donc qu'un seul individu réussisse le quasi-miracle — qu'il se mette, par exemple, à rajeunir régulièrement au fil des ans comme s'il « vivait à l'envers » —

pour que la mentalité change du tout au tout : l'espoir trop longtemps refoulé aurait tôt fait de renaître.

Cela viendra peut-être, nous l'avons dit. Mais ce qu'il faut comprendre, c'est que ce résultat d'être physiquement immortel ne pourra être obtenu qu'en se tournant de plus en plus et de mieux en mieux vers son monde intérieur, ce que M. Pouget appelle son *microcosme*.

L'auteur explique, en outre, comment pénétrer dans ce « monde intérieur », par quelles pratiques régulières on peut y parvenir. Le parcours ne peut s'effectuer que de façon très progressive. Il s'agit d'améliorer, d'abord, le centre cérébral à partir duquel se commande l'action. On peut procéder ensuite — sans recours à une contrainte mais seulement en entretenant une ambiance favorable — à l'éducation des créatures microscopiques qui commandent toute notre vie biologique : ce que la science nomme les *neurones*, sans discerner, pour autant, leurs transcendantes possibilités.

On peut faire acquérir à ces neurones, ou développer en eux les qualités ou vertus qui permettront de magnifier la vie physique, soutien de la vie spirituelle.

A la base de cette amélioration des créatures microscopiques supérieures, il y a, avant tout, la vertu de l'exemple : l'expérimentateur doit se montrer sans défaut dans sa vie quotidienne, face aux événements et difficultés du monde extérieur. Et, tout spécialement dans sa vie sociale, il doit refuser toute violence, toute tromperie, toute forme d'intolérance ou d'égoïsme ; il doit faire de la patience la vertu cardinale par excellence.

Les yogis orthodoxes et, plus particulièrement, les maîtres à penser de l'Inde, connaissent bien cette influence de l'exemple et son efficacité au niveau biologique, de même qu'ils connaissent l'intérêt majeur du microcosme. Mais ils ne cherchent pas cette immortalité physique que Shri Aurobindo, qui fut l'un des plus grands d'entre eux, fut le premier à déclarer possible.

Aussi n'est-ce pas d'eux que Marcel Pouget détient son secret, bien qu'il ait beaucoup étudié cette philosophie et ses pratiques. Mais quel est-il, ce secret ? Notre auteur a remarqué que, chez toute créature dotée d'un minimum de conscience, la vitalité résulte toujours du jeu d'une opposition. Cette opposition se manifeste à un certain nombre de niveaux corporels. C'est, en

particulier, celle de la pensée et des sens tournés, pour partie, vers l'extérieur, et, pour une autre part, vers l'intérieur.

Or, de ces principes opposés, l'homme dans sa vie normale tourné vers la vie du monde intérieur ou microcosme, continue de s'affaiblir sans cesse et affaiblit progressivement, en même temps que lui, l'importance de l'opposition d'où la créature tire sa vitalité. Ainsi s'explique la sénescence.

Si, maintenant, au moyen de pratiques ou d'exercices appropriés, l'homme remonte périodiquement ou quotidiennement le mécanisme qui le fait vivre (en fortifiant, donc, l'opposition), alors peut jouer le processus inverse de celui de la sénescence grâce à ce remontage comparable à celui d'une horloge, mais également le temps adverse. Ainsi, peu à peu, insensiblement, peut-on se rapprocher d'une nouvelle jeunesse, mais une jeunesse qui, cette fois, sera consciente d'elle-même et pourra se maintenir sans limite de durée.

La discipline préconisée présente, assurément, une certaine analogie avec le traitement homéopathique ou avec la sérothérapie. On combat le mal par le mal, en l'occurrence la marche à la mort « totale » par celle de la mort « partielle », volontairement provoquée, donc révoquée ; c'est ce que certains techniciens du yoga nomment, justement, *préagonie*. Son immobilisme, qu'on peut apparenter à la mort, a pour effet de dynamiser vigoureusement les forces adverses, celles de la vie. Ainsi en est-il, par exemple, du ralentissement, puis de la suspension volontaire, du cours de la pensée, de la maîtrise de la naturelle avidité respiratoire, de la mise hors circuit ou de la maîtrise, lors de l'acte sexuel, de tout le mécanisme de reproduction.

Notons encore qu'à travers le silence de la pensée peuvent s'acquérir des connaissances qui, pour subjectives qu'elles soient aux yeux de l'homme de science, n'en paraissent pas moins capables d'apporter des enseignements précieux sur la condition humaine et le possible devenir de l'humanité.

Au cours de sa montée longue et progressive vers le sommet à atteindre, l'expérimentateur développe de plus en plus sa sensibilité, particulièrement dans le domaine tactile. Cet accroissement lui permet de percevoir des sensations dites « subtiles » qui lui apportent un soutien à la fois vital et physique des plus puissants.

Cette perception apporte la première révélation sensorielle de l'illimité qui n'était, jusque-là, qu'une notion purement intellectuelle et, par suite, peu enthousiasmante. D'autre part, une tactibilité musculaire fortement accrue permet de ressentir un bien-être à chaque instant renouvelé qui s'impose à la conscience. Celle-ci, dès lors, apprécie à sa juste valeur l'importance exceptionnelle du corps physique trop souvent méprisé parce qu'incompris.

Enfin, il semblerait (mais il n'y a qu'un seul exemple connu) que l'expérimentateur déjà avancé n'ait plus à subir la maladie. Dans certains cas, il aurait même la possibilité de soulager ou même de guérir ses semblables en usant de son magnétisme personnel.

La question demeure posée de savoir si n'importe quel humain suffisamment évolué peut, par un effort persévérant et bien conduit, atteindre cet état qui concrétise sans doute la prochaine mutation évolutive offerte à la créature supérieure. L'auteur de *l'Immortalité Physique* croit, pour sa part, que cette atteinte est à la portée de beaucoup d'entre les civilisés.

Une telle expérience ne mériterait-elle pas, dès lors, d'être tentée par tous ceux qui en ont la possibilité ? C'est, en tout cas, le souhait que formule Marcel Pouget. Il n'a publié son savant ouvrage que dans l'espérance de voir apparaître d'aussi merveilleux résultats.

En alchimie spirituelle, la recherche de l'*élixir de longue vie* trouverait sa contrepartie dans l'aspiration libératrice à conquérir, par-delà les luttes et les asservissements du plan sensible, l'état de *Paix Profonde*, marque intérieure du véritable Rose-Croix. Et nous citerons cette parole de l'abbé Trithème :

« Il vivra dans le bonheur celui qui sera paisible comme l'enfant. »

L'**élixir de longue vie**, doté du si merveilleux pouvoir vital de vaincre l'inéluctable vieillissement du corps physique et de triompher de la mort elle-même, se trouverait volontiers considéré comme symbolique, car trop merveilleux, hélas ! pour correspondre à la réalité biologique. Il n'en demeure pas moins établi, tant en Orient que dans les traditions hermétiques occidentales, qu'il s'agit là de l'un des objectifs pratiques majeurs de l'alchimie traditionnelle.

Outre les légendes fantastiques — toujours vivaces — et qui tendent sans cesse à reparaitre (y compris même aujourd'hui par le biais des *mass media*) sur le comte de Saint-Germain, il existe une foule de témoignages analogues allégués en faveur d'une conquête effective du fameux élixir de longue vie par une minorité d'adeptes. Il est malheureusement bien rare de pouvoir disposer d'éléments précis qui permettraient de construire un dossier : il s'agit généralement de récits où, malheureusement, le remède miraculeux ne nous est pas révélé. Quant à des preuves effectives de l'« immortalité » du comte de Saint-Germain ou d'autres, on en découvrirait fort malaisément, c'est le moins qu'on puisse dire.

La transmutation du plomb en or ? Un objectif, un espoir qui fascine l'imagination, malgré l'existence de tant d'autres méthodes, de tant d'autres moyens aptes à procurer aux hommes la fortune. C'est un peu — mais décuplée — comme l'auréole magique qui s'attache autour de la découverte d'un énorme trésor caché. S'enrichir par un travail acharné ou par des investissements financiers judicieux au fil des ans, c'est bien prosaïque. Réussir le tiercé « miracle » (quand les *outsiders* triomphent malgré la sage opinion des turfistes chevronnés), gagner le gros lot à la loterie nationale ou trouver tous les chiffres du loto, cela excite déjà beaucoup, au contraire, notre imagination. Mais réussir par ses propres efforts à fabriquer le métal précieux, ne serait-ce pourtant pas plus fantastique encore, plus fascinant, plus excitant ?

7. L'horloge magique

Parmi les procédés de nature magique mis en œuvre par certains hommes pour se procurer la longévité et la jeunesse physiques, le plus curieux est celui de l'« horloge magique », qui marche à l'envers et incorpore dans son mécanisme une petite portion de la chair de son détenteur, auquel elle permettrait, dit-on, de parcourir à rebours la tranche d'existence déjà accomplie. Mais il y a un inconvénient : l'individu sera obligé de revivre sa jeunesse, puis son enfance, et ce, jusqu'à la date de sa venue au monde : il serait possible de pallier cet inconvénient à l'aide d'un

ingénieux perfectionnement imaginé par l'horloger Oswald Biber : « *Les aiguilles tournent alternativement vers la gauche et vers la droite... Je vieillis et rajeunis d'un jour sur deux.* » C'est, assurément, bien commode ! Le lecteur intéressé par les légendes (toujours vivaces dans certains vieux quartiers de Paris) concernant ces mythiques « horloges » se reportera au chapitre correspondant du livre passionnant de Jacques Yonnet (54).

8. D'autres vampirismes

Il existe d'autres méthodes « magiques » de rajeunissement, méthodes particulièrement sinistres et dont le principe de base est le *vampirisme*.

Claude Farrère, dans son roman *La Maison des Hommes vivants* (55), fait résider en ceci le secret d'immortalité découvert par le comte de Saint-Germain : en captant, à l'aide du magnétisme, le « fluide vital » d'êtres jeunes, l'« Immortel » peut renouveler continuellement sa propre existence (56).

Autre type de vampirisme : le vampirisme d'ordre *sexuel*. On sait que la sexualité est considérée, par toutes les magies, comme une extraordinaire source possible d'énergie « fluide » et métaphysique : cette croyance se retrouve, par exemple, dans les rites tantriques de l'Inde et dans le « Sabbat » des sorciers européens. Dans cette perspective, l'union des sexes peut être conçue comme le moyen par excellence qui permet de « capter » cette énergie : d'où la croyance selon laquelle certaines femmes seraient capables de s'approprier, par ce biais, la « force vitale » d'un partenaire jeune. Antinéa, l'héroïne de *l'Atlantide* de Pierre Benoit, est un « vampire » de ce genre : elle conserve sa jeunesse aux dépens de la vie même de ses amants successifs.

54. *Enchantements sur Paris* (Editions Denoël, 1954), pp. 13-16.

Le thème de l'horloge détenteur du secret d'immortalité apparaît dans un conte fantastique de Robert Gauchez : *Les cinq visites* (*Fiction*, n° 7, juin 1954, pp. 30-51).

55. Flammarion, éditeur.

56. Cette idée est loin d'être absurde : contrairement à ce qu'affirment d'une manière péremptoire tant d'auteurs actuels, nous pensons que le magnétisme ne se réduit pas à la simple « suggestion » ; et on n'a fait qu'entrevoir une partie de ses applications...

Certains hommes n'ont pas hésité devant les crimes les plus monstrueux : dans l'espoir d'obtenir le merveilleux « élixir de longue vie », Gilles de Rays n'hésita pas devant le meurtre de plusieurs centaines d'enfants (57).

Signalons, pour terminer, qu'Alexandra David-Neel révèle l'existence, chez les sorciers *Bons* du Thibet, d'une technique particulièrement macabre d'obtention de l'« élixir de longévité » (58).

9. Du mythe à la réalité

À l'époque contemporaine, le mythe de l'« élixir de longue vie » revêt volontiers une allure *scientifique*, tout en maintenant toujours sa liaison avec les anciens mythes.

C'est le cas, par exemple, des récits de « science-fiction » fondés sur le thème de l'*hibernation artificielle* (59). Avant même que les médecins ne conçoivent la possibilité des méthodes de ce genre, il existait la croyance populaire selon laquelle, dans certains cas, la congélation brusque permettrait au corps humain de suspendre totalement ses fonctions durant un nombre plus ou moins grand d'années, l'individu se réveillant, après ce laps de temps, avec un corps absolument intact et n'ayant subi aucune modification (cf. *L'homme à l'oreille cassée*, roman — injustement oublié — d'Edmond About).

Une autre « technique », beaucoup plus ambitieuse, n'hésite pas à utiliser les théories contemporaines sur l'espace et le temps. René Barjavel — qui fut un moment, rappelons-le, un disciple du « mage » Gurdjieff — en énonce ainsi le principe dans son « roman extraordinaire » *Le Voyageur imprudent* (60) : « *Imagi-*

57. Il est hors de doute que Gilles a voulu acquérir à tout prix la jeunesse éternelle ; mais il s'est ensuite, en grande partie, détourné de ce but pour ne plus songer, dominé entièrement par ses instincts sadiques, qu'à jouir des souffrances de ses victimes...

58. *Magie d'amour et magie noire*, Paris (Plon), 1932, chap. V et VI.

59. Cf. *Disparue en mer*, nouvelle publiée à la suite (pp. 235-267) de *L'énigme du mort-vivant*, de Raoul de Warren (Paris, Bordas, 1947).

60. Paris (Editions Denoel), 1944.

nez... cette âme condamnée à la chute. Elle s'engage dans ce que nous appelons la vie, pour elle une sorte de couloir, de tunnel vertical, dont les murs matériels lui cachent jusqu'au souvenir du merveilleux séjour. Elle ne peut ni remonter, ni se déplacer à droite ou à gauche. Elle est inexorablement attirée vers la mort, vers le bas, vers l'autre extrémité du tunnel, qui débouche Dieu sait où, dans quelque effroyable enfer, ou dans le paradis retrouvé. Cette âme c'est vous, c'est moi, pendant notre vie terrestre, nous qui tombons en chute libre dans le temps, comme cailloux échappés à la main de Dieu (...). Si je parviens, reprit Essailon, à changer la densité de cette âme, de ce caillou, il me sera possible soit d'accélérer sa chute, soit de l'arrêter. Je pourrai même le soustraire à la pesanteur qui l'attire vers l'avenir, et le faire remonter vers le passé (61). » Cette merveilleuse invention rendra possible les ambitions les plus démesurées : « Arrivé à quarante ans, vous décidez de recommencer votre vie. Vous retournez à votre adolescence. Vous vous lancez avec un corps tout neuf dans une nouvelle existence. Vous évitez les malheurs qui vous ont frappé dans votre premier temps, vous saisissez les bonheurs qui vous ont évité. Vous recommencez cent fois, mille fois. Vous possédez toutes les sciences du monde, parlez toutes les langues, vous avez aimé toutes les femmes, tuteuré tous vos contemporains.

Vous avez tout vu, tout entendu, tout connu. Vous êtes Dieu (62)... »

Assurément, une telle perspective, qui « einsteinise », si j'ose m'exprimer ainsi, les mythiques « horloges à remonter le temps » du sieur Biber, fait hurler les savants « rationalistes », qui crient au « délire », à la mentalité « prélogique » (63)... Et pourtant, qu'y a-t-il d'absurde à penser que, dans un avenir plus ou moins éloigné, les théories d'Einstein et les géométries non-euclidiennes puissent être employées à contruire la *time machine* imaginée par H. G. Wells ? De toute manière, le thème des *Voyages dans le temps* est, qu'on le veuille ou non, tout à fait classique, désormais,

61. pp. 25-26.

62. *Ibid.*, p. 31.

63. A titre de curiosité, signalons que l'une des théories les plus aventureuses sur les « soucoupes volantes » affirme que ces dernières sont des machines à explorer le temps, pilotées par nos propres descendants.

dans la littérature fantastique ou d'anticipation (64). Et nous terminerons en posant la question : pourra-t-on jamais interdire à l'esprit humain de rêver, d'imaginer, de « délirer » ?

Rares sont sans nul doute les personnes — même parmi celles non précisément portées à se complaire dans l'unique lecture des récits fantastiques et de science-fiction — qui ne se laisseraient pas prendre à la passionnante lecture d'un récit (roman ou nouvelle) fondé sur une totale victoire de l'homme sur le vieillissement et sur la mort. Ce thème accrocheur a suscité en littérature d'authentiques chefs-d'œuvre, certains devenus fort célèbres (par exemple *Zanoni* de Bulwer Lytton) mais d'autres injustement méconnus. Citons dans cette seconde catégorie *l'Elixir de vie*, œuvre écrite en 1919 par la romancière russe Krijanovskaïa et qui, bien que traduite en français, à très faible tirage, en 1921, n'eut aucun succès dans notre pays. C'est pourtant un livre fascinant au possible, et qui révélait une réelle connaissance des vraies traditions alchimiques chez son auteur.

Comment pourrait-on rester insensible à la scène fantastique bien stylisée dans le dessin de couverture — qui nous introduit dans la salle mystérieuse où s'opère la résurrection physique des adeptes par le Feu régénérateur ?

10. Transcender les limites humaines

S'il est un vieux rêve humain qui, depuis toujours, fascine et captive l'imagination, aussi bien celle des esprits simples et émerveillés que celle des gens instruits, c'est bien celui-ci : échapper non seulement à la maladie, mais au vieillissement corporel, réussir à dépasser les limites communes d'une vie humaine. Celle-ci se présente en fait bien courte, même si, et c'est si fréquemment le cas, une mort brutale ou la maladie n'y mettent pas une fin prématurée. Bien pis, il est de fait que, comme

64. Voyez dans le « fantastique » proprement dit, les chefs-d'œuvre d'un H.P. Lovecraft, d'un Jean Ray... et, dans la S.F. le chef-d'œuvre, déjà cité de Barjavel... Souvent, c'est au Diable qu'est attribué le bouleversement produit dans le continuum spatio-temporel (cf. Pierre Aubert, *Une musique dans la nuit* dans *Fiction*, n° 29, avril 1956, pp. 39-43 ; et le roman de Virgil Markham, *Le Diable mène la danse*, publié chez Gallimard).

le déclarait un humoriste, vieillir, avec les misères que cela implique, demeure le seul moyen qu'on ait trouvé pour vivre longtemps. Or, l'âge très avancé n'est pas du tout, sur le plan physiologique, une condition très enviable. Même lorsque la maladie ou des infirmités ne viennent pas la rendre fort pénible, c'est une période marquée par une décrépitude physique, par le triste déclin des possibilités positives de la vie. C'est pourquoi il ne s'avère pas exact, sur le plan du vécu, de considérer que pour un homme appelé à vivre disons 80 ans, la quarantaine marquerait pour lui une division arithmétique égale entre ce qui seraient les deux moitiés du film de sa vie. En fait, cet individu se trouvera avoir été « roulé » (pour employer le langage familier) des deux côtés du rouleau : dans la première moitié de sa vie, par le temps si long (c'est l'une des caractéristiques psychologiques de l'espèce humaine) pris, dans la petite enfance, pour acquérir les attitudes, les mécanismes, les habitudes indispensables à la survie ; dans la seconde moitié, par le risque de voir ses possibilités constructives considérablement réduites dans la dernière période, qui s'étendra disons de 65 à 80 ans.

Ce n'est donc pas à la simple *longévité* que se bornent les rêves, les espoirs humains les plus fous ; à la limite, c'est une victoire physique complète sur la mort, c'est l'*immortalité* corporelle donc qui se trouvent rêvées, souhaitées. Quand il a bu l'élixir de rajeunissement donné par Méphisto en échange de son âme, le vieux docteur Faust, qui retrouve, ivre de joie, son corps de vingt ans, chante, dans l'opéra de Gounod qui est l'adaptation populaire la plus connue en France du *Premier Faust* de Goethe : « *A moi les plaisirs, les jeunes maîtresses !* »

Mais, même en laissant de côté la perspective à coup sûr si tentante de prolonger, de vivre, de retrouver la possibilité des plaisirs physiques vécus dans la jeunesse, nul ne pourrait nier que nombreuses sont les existences humaines (si ce n'est toutes), se terminant bien avant d'avoir pu donner toute leur mesure en matière des réalisations positives, constructives (y compris les très grandes) qui leur restaient à accomplir. Le lot de la quasi-totalité d'entre nous pourrait se comparer, pour user d'une image ferroviaire, à celui d'un voyageur qui, obligé de descendre prématurément du train Paris-Moscou bien avant le terminus, enragera ou vivra la plus navrante tristesse en se découvrant incapable par force majeure de traiter les affaires si importantes qu'il avait à résoudre dans la capitale russe. Et sans même parler

des si douloureuses séparations d'avec les êtres chers qui, hélas ! sont la conséquence d'une mort prématurée.

Nous pourrions citer quelques autres romans fantastiques ou de science-fiction, tous inspirés par le thème fascinant de la victoire sur la vieillesse et la mort. De René Barjavel, citons aussi *Le grand secret* (Presses de la Cité, 1973).

Mais on pourrait, parmi les chefs-d'œuvre basés eux aussi sur le thème de l'immortalité corporelle, citer un roman français injustement méconnu : *L'Aventure commence ce soir*, de Robert Collard (Editions Colbert, 1943), adapté lui aussi au cinéma en 1964 sous le titre *Un soir par hasard*. Citons aussi le livre, fort célèbre celui-là (il a inspiré deux films, l'un tourné durant l'entre-deux-guerres, l'autre récent) : *Horizons perdus*, de James Hilton. Il y est question d'une mystérieuse lamaserie, Shangri-la, située dans une région écartée de l'Asie centrale. Le vieillissement des êtres s'y fait à un rythme incomparablement plus lent qu'ailleurs dans le monde : le héros quittera donc Shangri-la en compagnie d'une toute jeune femme. Mais celle-ci, une fois le couple parvenu dans une région normale, vieillira de toute une longue vie en quelques mois.

Des immortalités légendaires ont été prêtées à divers personnages et pas seulement au si fameux comte de Saint-Germain. Certaines même concernent (nous l'avons vu) des hommes auxquels on ne s'attendrait sans doute pas. C'est ainsi que Daniel Huet, évêque d'Avranches, fait état (il l'avait appris par Chanut, ambassadeur de France en Suède) d'une rumeur étrange qui courut à Stockholm quelques mois après la mort du philosophe René Descartes, en 1650. Le bruit courut alors en effet dans la capitale suédoise que les funérailles avaient été simulées, qu'un cadavre quelconque (si facile à trouver dans un amphithéâtre d'anatomie) aurait été substitué à la dépouille de l'auteur du *Discours de la Méthode*. Celui-ci se serait retiré sous un nom d'emprunt, en Laponie, pour y vivre désormais en ermite. Effectivement, on sait (l'histoire demeure fantastique évidemment) que Descartes s'était fort intéressé au problème d'une prolongation de la vie, et qu'il avait même déclaré un jour qu'il croyait bel et bien possible la fabrication d'un élixir qui le ferait vivre cinq siècles.

Nous ne pouvons, en ce court exposé, que donner un panorama très général du problème du rajeunissement et

de l'immortalité. Nous nous permettons de renvoyer à notre petit ouvrage (publié chez Marabout, dans la collection « Univers secrets ») : *L'Immortalité magique dans les traditions et face à la science*.

On remarquera que si l'époque actuelle a volontiers tenté de formuler le problème de l'immortalité corporelle sur des bases scientifiques ou pseudo-scientifiques, les perspectives traditionnelles y voyaient volontiers, selon les cas, quelque chose de divin ou au contraire de diabolique.

De divin ? N'oublions pas que la chute originelle aurait, d'après la tradition biblique, fait perdre l'immortalité au premier homme. Aussi, que la résurrection du Christ fait partie des dogmes centraux du christianisme, qu'un autre dogme a trait à une future résurrection de la chair, et pas seulement donc à une immortalité qui serait purement spirituelle. Rappelons le verset de l'*Apocalypse* (II, 7) : « *Je donnerai au vainqueur à manger de l'Arbre de vie qui est dans le paradis de la Dèité.* »

Etudiant les cas d'étrange conservation après la mort du corps de certains saints personnages, le docteur Hubert Larcher a écrit un livre étrange et passionnant : *Le sang peut-il vaincre la mort ?* (Gallimard).

A l'opposé (songer au mythe du docteur Faust), la victoire sur la vieillesse et la mort peut apparaître, l'autre face des légendes, comme diabolique. A la conservation miraculeuse du corps de saints et bienheureux s'opposera même, en contre-point sinistre, l'immortalité corporelle *post mortem* acquise par les vampires (la légende n'existe pas seulement en Europe centrale, précisons-le), aux dépens du sang de jeunes victimes pleines de vie.

L'idée de prolonger la jeunesse du corps, d'allonger considérablement la période active de l'existence humaine courante demeure un très vieil espoir de la médecine. Les médecins alchimistes s'y attaquaient ferme.

Donnons un passage du *Rosier des philosophes* d'Arnauld de Villeneuve : « *La pierre philosophale guérit toutes les maladies, enlève le poison du cœur, humecte la trachée artère, libère les bronches, guérit les ulcères. Elle guérit en un jour une maladie qui durerait un mois, en douze jours une maladie d'un an, une plus longue en un mois. Elle rend aux vieillards la jeunesse. C'est une fontaine de jouvence.* »

Et le moine Roger Bacon, autre célèbre alchimiste du Moyen Age, écrivait au chapitre VIII de sa *Lettre sur les secrets de la nature* : « *Le point le plus élevé auquel l'art (il s'agit de l'alchimie) puisse parvenir au moyen de toute la puissance de la nature, c'est la prolongation de la vie humaine pour une longue durée.* »

Voici le curieux récit (qui ne manque pas d'humour), retrouvé par Bernard Husson (et cité dans l'ouvrage de Jacques Sadoul : *Le trésor des alchimistes*, Paris, Edition spéciale, 1971, p. 40-42), dans les papiers de famille de Saint-Clair Turgot (ancêtre du célèbre ministre de Louis XVI). Le médecin de celui-ci relatait ceci, qui se passait au début du XVI^e siècle : un conseiller d'Etat avait une liaison avec une dame qu'il recevait tous les après-midi à son hôtel particulier et ce depuis bientôt dix ans. Celle-ci, soucieuse de sa respectabilité, se faisait accompagner par un vieil écuyer, maître Arnaud, qui l'attendait chez l'apothicaire voisin, avec lequel il avait fini par se lier d'amitié. Celui-ci, depuis plus de vingt ans, cherchait à réaliser la Pierre philosophale ; or, un jour que Arnaud entrait dans son officine, il se précipita vers lui en criant : « *Ça y est, j'ai trouvé, j'ai trouvé ! — Tu as trouvé quoi ? — Mais... la Pierre, Arnaud, l'élixir ! — Ce matin j'ai transmuté en or une douzaine de vieilles cuillères en étain ; quant à la liqueur de vie, la voici* (il brandit une fiole contenant un liquide incolore). *Buvons-en tout de suite, vieil ami, à nos âges on ne prend jamais assez de ces sortes de choses.* »

Ce disant, il remplit une cuillère de son élixir, l'avalait et invita maître Arnaud à en faire de même. Celui-ci, méfiant, mit seulement quelques gouttes du liquide sur sa langue ; il fut alors tiré d'embarras par l'arrivée d'un de ses laquais qui venait l'avertir que leur maîtresse quittait déjà le conseiller et qu'il fallait venir. Arnaud rendit l'élixir à l'apothicaire et s'esquiva aussi vite que ses vieilles jambes le lui permettaient.

Pendant le trajet de retour il fut brusquement pris de sueurs froides, bientôt suivies d'une forte fièvre. La dame, inquiète pour la vie de son fidèle écuyer, envoya un de ses laquais quérir l'apothicaire qu'elle savait être lié avec Arnaud. Il revint seul : l'apothicaire venait de mourir brusquement ! L'écuyer se remit assez rapidement, non sans avoir perdu ses cheveux, ses ongles et même ses dents. Saint-Clair Turgot, mis au courant de ces faits singuliers, vint l'interroger personnellement. A la suite de cet entretien, il acheta tout le fond de l'apothicaire à ses héritiers, mais ni lui ni Arnaud ne purent retrouver l'élixir philosophal, car

la boutique recelait des centaines de fioles identiques et ne portant aucune inscription.

Bien des années plus tard, le conseiller raconta ces événements à son nouveau médecin personnel qui, après la mort de Saint-Clair Turgot, en fit une relation détaillée. Il précisa, en outre, que les cheveux, les ongles et les dents de Arnaud avaient repoussé et qu'au moment où il rédigeait son mémoire, l'écuyer était toujours très vert malgré ses cent vingt-trois ans.

11. La biologie et la science

Que pensent les médecins actuels ? Ils admettent que, de nos jours, un nombre croissant d'êtres humains (laissons évidemment de côté le problème de la pollution, sans même parler des hécatombes guerrières possibles hélas) peuvent espérer compter sur une prolongation non négligeable de leur période active de la vie. Non seulement on guérit ou soulage des cas qui, naguère encore, auraient entraîné la mort du patient ou, pire, l'effondrement organique précoce (il reste encore beaucoup à faire, hélas, pour le cancer et d'autres terribles maladies), mais il existe tout un ensemble de traitements spéciaux destinés à retarder l'apparition du vieillissement. Citons : les greffes d'organes (la méthode Voronoff, qui eut son heure de célébrité avant la Seconde Guerre mondiale ; celle de Niehans, etc.), les cures gériatriques de la doctoresse roumaine Aslan, le sérum du docteur soviétique Alexandre Bogomoletz, et celui de René Quinton, à base d'eau de mer (65), etc. Mentionnons pour mémoire (ce ne sont que des palliatifs extérieurs certes, mais qui peuvent n'être pas à dédaigner) la chirurgie esthétique, les massages, les traitements des instituts spécialisés, etc.

Il y a aussi le fait indéniable (et c'est assurément l'une des bien rares attitudes positives de l'homme d'aujourd'hui par rapport aux générations antérieures) qu'est le refus chez un sujet d'accepter l'installation psychologique dans l'état de « vieillard », de « retraité » ; il peut réaliser d'apparentes merveilles. Il s'avère incontestable qu'indépendamment certes des processus patholo-

65. On sait que celle-ci a une composition chimique voisine de celle du sang.

giques, la si néfaste attitude psychologique qui consiste (pour user de la verte expression employée par le regretté professeur Besançon) à « dételier » dans tous les domaines humains d'activité crée des vieillards précoces, qui deviennent peu à peu des « petits vieux » alors qu'ils pourraient fort longtemps encore demeurer des êtres toujours actifs, en plein épanouissement, en plein dynamisme. Pour prendre un exemple précis et frappant, l'homme qui se met en tête que ses possibilités viriles vont décliner à la cinquantaine risque une impuissance précoce.

Mais pourrait-on espérer aller plus loin qu'un allongement notable de la période active de vie ? En un mot, vaincre cette apparente fatalité biologique qu'est la mort ? De celle-ci, le Dr Harvey Spencer Lewis écrivait dans son *Manuel Rosicrucien* (Villeneuve-Saint-Georges, 1958, p. 19) : « Cette transition (...) entraîne aussi la transformation des processus constructifs qui ont maintenu unis à un certain degré les éléments matériels composant le corps, ce qui permet à une nouvelle condition de s'établir, dans laquelle ces éléments commencent à se séparer et à retrouver la forme première de matière vivante. »

Scientifiquement, une victoire sur la décrépitude et la mort devrait-elle être considérée comme absurde ?

Chacun sait que, sans trêve, notre organisme connaît un renouvellement incessant de ses innombrables cellules ; au fur et à mesure que certaines déclinent et meurent, elles se trouvent remplacées par de nouvelles. « On change de peau tous les sept ans », dit le proverbe.

Qu'est-ce donc que la vieillesse ? C'est l'apparition d'un bilan cellulaire négatif lorsque cesse l'équilibre dynamique entre cellules usées et cellules neuves, quand débute une phase où les destructions deviennent plus importantes que les régénérations organiques. Le secret de la jeunesse éternelle consisterait donc à trouver les moyens d'empêcher dans le corps cette apparition du processus négatif ou, lorsque celui-ci est déjà en action, de faire intervenir, dans l'organisme usé, des régénérations cellulaires massives. Cette perspective semble ne rien offrir a priori d'absurde ou de fantastique. Et d'autant plus qu'il existe bel et bien un capital biologique qui passe à travers les générations successives ; c'est ce qu'on appelle le *germen*. Il est même tout à fait significatif que, dans les légendes alchimiques d'immortalité, l'adepte se trouve présenté comme sans descendance (sauf s'il avait eu des enfants avant la réussite du Grand Œuvre) : ne

pourrait-on pas y voir l'effet d'un transfert biologique sur l'organisme individuel du capital génétique de l'espèce, supra-individuel et théoriquement immortel ? Cela nous remémorerait cette remarque de Henri Bergson dans *l'Evolution créatrice* (p. 14) : « *Pour que l'individualité fut parfaite, il faudrait qu'aucune partie détachée de l'organisme ne put vivre séparément. Mais la reproduction deviendrait alors inutile.* »

Nous signalerons pourtant, pour aller dans le sens contraire à la possibilité de jouir d'une jeunesse biologique éternelle, cette remarque que nous faisait un ami médecin : à l'inverse de celles des autres organes, les cellules cérébrales ne se renouvellent pas, le capital demeurant donc le même jusqu'à la mort. Or, ces cellules nerveuses n'étant nullement aptes (mais là, des objections pourraient sans doute être faites), suivant ce médecin, à avoir leur existence indéfiniment prolongée, on aboutirait à la possibilité d'obtenir effectivement dans le futur des surhommes biologiques mais... qui seraient gâteux. Nous ne pensons pourtant pas que ce pessimisme soit convaincant. On voit, au contraire, des savants envisager comme vraiment possible une atteinte de l'immortalité biologique. On voit, par exemple, toutes sortes d'espoirs se nouer autour de l'hibernation artificielle. Pour faire une parenthèse, signalons qu'il existe une société funéraire qui réalise la conservation des cadavres par le procédé connu sous le nom de cryogénisation (du nom du corps chimique utilisé pour congeler les défunts).

De la sorte, il deviendrait possible — estiment les promoteurs de cette technique — de mettre « au frigidaire » (pardonnez je vous prie l'expression familière), le cadavre d'un homme mort (par exemple) d'un cancer du foie en 1974 ; et on réchaufferait ce corps, et tenterait sa réanimation, à l'époque où la médecine aurait trouvé le moyen de guérir cette maladie.

Mais revenons aux immortalités légendaires.

Dans son livre classique : *Le Comte de Saint-Germain* (Paris, Editions traditionnelles, 1947, p. 306), Paul Chacornac distinguait trois types d'immortalité corporelle : « *...la persistance d'une individualité dans la même enveloppe corporelle, au-delà des limites de l'existence humaine normale ; la persistance d'un agrégat d'éléments psychiques dans plusieurs formes corporelles successives et même... simultanées ; la persistance d'une individualité dans le monde subtil sans passer par la mort corporelle, la*

forme corporelle étant en quelque sorte résorbée dans son principe subtil. » A propos de la troisième de ces modalités supranormales, on y trouverait le sens de cette expression si énigmatique employée par les alchimistes : « *Monter au ciel sans passer par la mort* » ; ainsi serait caractérisé le sommet du triomphe alchimique.

Alchimie et régénération universelle

1. La gnose alchimique

Que les alchimistes aient recherché l'**illumination** avant les « pouvoirs » occultes, est évident ; tous se disent détenteurs d'une **philosophie secrète**, transmise de maître à disciple, et que chaque adepte redécouvre en lui, par une sorte de révélation intuitive, par un acte de connaissance procurant le « salut » à celui qui en est le bénéficiaire (1).

Qu'il existe une **gnose alchimique** est évident pour l'historien des religions, qui retrouve dans les traités alchimiques des doctrines spécifiquement gnostiques sur le *principe lumineux* « emprisonné » dans la *matière ténébreuse*, sur la *Mère cosmique*, sur le parallélisme strict entre le Macrocosme et le Microcosme.

Tout à fait caractéristique est dans cette perspective, l'identification de l'*Œuvre hermétique* avec les *mystères* de la religion chrétienne, identification qui a pour effet de transformer le message chrétien en une gnose salvatrice. Le plus haut bienfait de l'alchimie est de procurer à l'adepte la Connaissance parfaite :

« *La Pierre des Philosophes*, écrit Thomas Norton, *porte à chacun secours dans les besoins. Elle dépouille l'homme de la*

1. Pour une définition générale de la *gnose*, abstraction faite de ses particularisations historiques (gnosticisme chrétien, gnose juïdique, etc.), cf. H.C. Puech : *La Gnose et le Temps* (« *Eranos Jahrbuch* 1851 », t. XX, Zurich 1952, pp. 57-113) et : *Phénoménologie de la Gnose* (Cours professé au Collège de France ; résumés détaillés dans l'Annuaire du C. de F., 53^e, 54^e, 55^e, 56^e et 57^e années)



Comment l'espace cosmique et ses quatre points cardinaux sont en correspondance psychique avec l'être humain (analogie macrocosme-microcosme). (Figure d'un manuscrit tantrique hindou, Gujerat, XVI^e siècle ; photo Jeff Teasdale.)

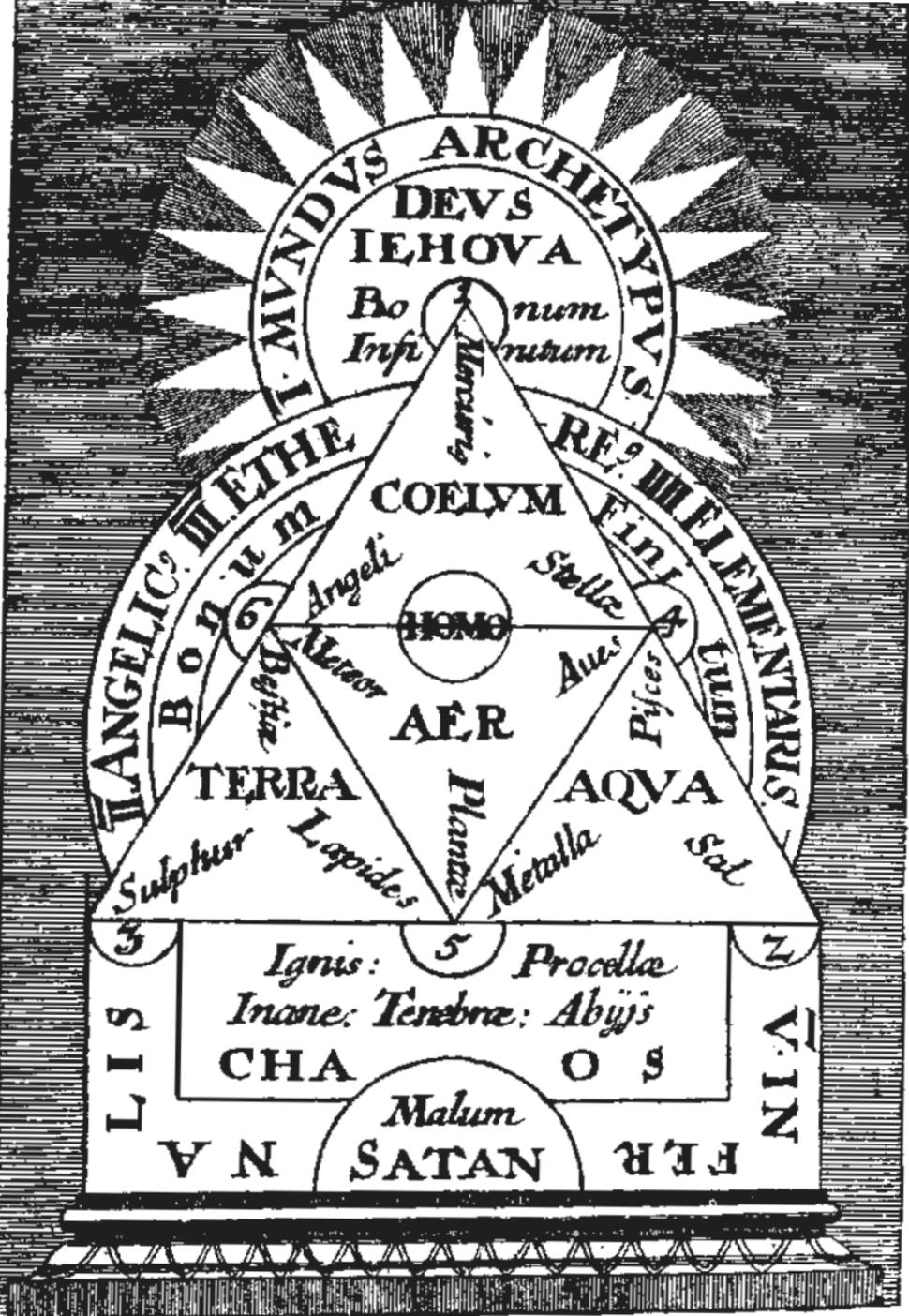
vaine gloire, de l'espérance et de la crainte ; elle ôte l'ambition, la violence et l'excès des désirs. Elle adoucit les plus dures adversités. Dieu placera auprès de ses saints, les adeptes de notre Art (2). »

Écoutons le mystérieux moine-alchimiste Basile Valentin :
« J'estime celui-là instruit en la vraie Science, qui, après la parole de Dieu et les mystères du salut de son âme, a appris à bien connaître, par de bons principes et fondements bien raisonnés, la Nature des choses sublunaires qui renferment Minéraux, Végétaux et Animaux, ce afin que la lumière d'une vraie et solide connaissance dissipe et fasse évanouir l'obscurité de l'ignorance, et que nous puissions distinguer le bon d'avec le mauvais, ou le Bien d'avec le Mal... (3). »

Le plus explicite est peut-être Arnaud de Villeneuve qui écrit :

2. *Crede mihi* (trad. in Figuiet ; *L'Alchimie et les Alchimistes*, p. 21).

3. *Révélation des Mystères des Teintures des Sept Métaux* (Rééd. par A. Savoret, Paris, 1954, Éditions Psyché, p. 26).



Hiérarchie des régions cosmiques, du monde divin à l'enfer.

(Gravure extraite d'une réédition, milieu du XVII^e siècle, d'un traité de Raymond Lulle.)

« Sachez donc, mon cher fils, que cette Science n'est autre chose que la parfaite **inspiration de Dieu...** (4). »

Et n'oublions pas la dernière planche du fameux *Mutus Liber*, qui nous montre deux alchimistes, le mari et la femme, à genoux, remerciant Dieu de leur avoir dévoilé le secret alchimique.

2. La thaumaturgie alchimique

Ce qui fait l'originalité de la gnose alchimique, c'est qu'elle s'allie étroitement à une *thaumaturgie*, à des opérations *pratiques* réalisées sur la « matière première » de l'Œuvre : comme le rappelle Henri Khunrath, dans la plus célèbre de ses planches : « *Le Laboratoire et l'Oratoire sont étroitement liés* (5). »

Un parallélisme rigoureux existe entre le processus interne d'*illumination* et les opérations matérielles qui en sont à la fois la « symbolisation » et la « confirmation » pratique. En même temps qu'il est illuminé par la connaissance salvatrice et que s'opère en lui la « transmutation » mystique, l'adepte contemple, dans l'Œuf Philosophique, l'opération par laquelle le *principe lumineux* peut être extrait de la matière en qui il est « captif », et devenir ainsi susceptible de transfigurer cette dernière. *Ce faisant, l'alchimiste contemple une manifestation du Feu Divin, de la Vie Universelle.*

Les descriptions valent également pour la transmutation matérielle et pour le *Magnum Opus* spirituel. En même temps que la « matière première » se transfigure dans l'Œuf Philosophique, une transmutation plus subtile s'opère dans ce « laboratoire » plus secret qu'est l'homme lui-même. En même temps qu'il s'efforce d'opérer le Grand Œuvre matériel, l'adepte dégage dans sa propre nature, dans son être invisible, l'énergie créatrice emprisonnée dans les liens ténébreux de la matière. D'où la fréquence, dans les ouvrages hermétiques, des parallèles entre les transformations subies par la « matière première » du cours du Grand Œuvre et le processus cosmogonique.

4. *Miroir d'Alchimie* (in Figuer, p. 23).

5. Le « Laboratoire-Oratoire » fait partie de la série de gravures jointes par Henri Khunrath à son *Amphitheatrum Sapientiae Aeternae* (Hachette 1609, rééd. Chacornac, Paris 1898-1900, 2 volumes) Ces planches ont été republiées à part chez Derain (Lyon 1946).

Un alchimiste du XVIII^e siècle, le fameux Dom Pernety, écrit :

« Ce chaos se développant par la volatilisation, cet abîme d'eau, laisse voir peu à peu la terre à mesure que l'humidité se sublime en haut du vase. C'est pourquoi les chimistes hermétiques ont cru pouvoir comparer leur œuvre, ou ce qui s'y passe pendant les opérations, au développement de l'Univers lors de la Création (6). »

Le double aspect, spirituel et matériel, du Grand Œuvre, ne doit jamais être perdu de vue quand on lit des passages du genre de celui-ci, dans lequel George Ripley donne la manière de préparer la *Quintessence* :

« Il faut commencer au soleil couchant, lorsque le **Mari Rouge et l'Épouse blanche** s'unissent dans l'**Esprit de Vie** pour vivre dans l'amour et dans la tranquillité dans la proportion exacte d'eau et de terre. De l'occident, avance-toi à travers les ténèbres vers le septentrion, altère et dissous le **Mari** et la **Femme** entre l'hiver et le printemps : change l'eau en une terre noire et élève-toi à travers les couleurs variées vers l'orient, où se montre la pleine lune. Après le purgatoire, apparaît le soleil blanc et radieux. C'est l'été après l'hiver, le jour après la nuit. La terre et l'eau se sont transformées en air, les ténèbres sont dispersées, la lumière s'est faite. L'occident est le commencement de la pratique, et l'orient le commencement de la théorie ; le principe de la destruction est compris entre l'orient et l'occident (7). »

Le mystère chrétien de la *Rédemption* est repris à leur compte par les alchimistes occidentaux (8). L'alchimie est alors, selon le mot de Claude d'Ygé, « une messe à l'usage d'un très petit nombre ». L'expression scandalisera, certes, un théologien catholique, mais il est de fait que les adeptes chrétiens considèrent le Grand Œuvre comme une grandiose tentative de faire se matérialiser, d'une manière palpable, le Verbe Divin, c'est-à-dire la *Lumière, source de toute Vie*.

En même temps qu'il se « sauve » lui-même par la gnose alchimique, l'adepte « sauve » la Lumière emprisonnée dans les Ténèbres. Il contemple l'*Incarnation* du Logos dans la Matière

6. Dictionnaire mytho-hermétique, s.v. *Chaos*.

7. *Le Livre des Douze Portes*, s.v. *Chaos*.

8. Cf. Claude d'Ygé : *Nouvelle Assemblée des Philosophes Chymiques* (Paris 1954, Dervy éd.), pp. 123-134.

elle-même. Inutile de faire remarquer combien cette tentative *démiurgique*, et (disons le mot), *luciférienne*, ne peut qu'apparaître sacrilège pour un catholique convaincu.

« Un auteur chrétien, remarque Michel Butor, peut se servir de la notion alchimique de mercure, dissolvant universel qui va pénétrer les métaux pour en extraire le noyau pur, pour figurer le Christ, mais il ne saurait faire l'inverse, ce que fait à tout venant l'alchimiste... (9). »

C.G. Jung a fort bien précisé le gnosticisme foncier de la théorie alchimique de la Rédemption (10). René Alleau, qui s'inspire étroitement de l'adepte contemporain Fulcanelli (11), révèle le secret d'une manière qui ne peut laisser aucun doute au lecteur :

« Les efforts incessants qu'exigeait l'élaboration du Grand Œuvre semblent donc avoir été destinés à produire, d'une part, la **projection de la conscience de l'état de veille sur le plan d'un état transrationnel d'éveil**, et, d'autre part, **l'ascension de la matière jusqu'à la lumière ignée, qui en constitue la limite** (12). »

L'adepte, tout en parvenant à l'*unio mystica*, isole et contemple ce Feu, mystérieux mais tangible, qu'est le *Spiritus Mundi*, source de la vie universelle commune aux trois règnes de la Nature.

Il y a, là encore, un parallélisme très strict entre la transformation théosophique qui s'effectue dans le for intérieur de l'alchimiste, et celle que subit la « matière » de l'Œuvre.

« Ainsi, remarque René Alleau, à aucun moment l'alchimie ne sépare-t-elle les transformations de la conscience de l'opérateur de celles de la matière, si bien que, dans cette union mystérieuse, un point d'équilibre profond est atteint entre un « monde » intérieur extériorisé, et un monde extérieur qui

9. *L'Alchimie et son langage* (article in revue *Critique*, n° d'octobre 1953).

10. *The idea of Redemption in Alchemy* (New York, 1939). *Psychologie und Alchemie*, etc...

11. Toutes sortes d'identifications ont été avancées, sans parler de l'idée aventureuse selon laquelle *Fulcanelli* ne serait autre que Nicolas Flamel, le Philalèthe, le comte de Saint-Germain, etc...

12. *Aspects de l'Alchimie Traditionnelle* (Paris 1953, Editions de Minuit), p. 134.

s'intériorise jusqu'au jaillissement de l'illumination. Mais cette même lumière, ce même or spirituel, par lesquels la conscience de l'homme nouveau renaît des cendres de l'ancienne illusion du Vieil Adam, est aussi faite corps vrai, et tombant sous les sens, grâce à la résurrection d'une matière glorifiée, revêtue de la pourpre impériale d'une Terre sanctifiée par le Verbe, triple clef qui ouvre à l'Adepté l'accès à un paradis dont il n'a jamais été indiqué qu'il eût été définitivement perdu... (13). »

L'interprétation des traités d'alchimie est donc, on le conçoit, une tâche singulièrement malaisée, même lorsque le lecteur possède à sa disposition une liste complète des hiéroglyphes utilisés dans la langue cryptographique des adeptes (14).

La plupart des formules sont à double sens, à commencer par la fameuse maxime rosicrucienne : « *Visita Interiora Terrae, Rectificando Invenies Occultum Lapidem* », soit : « Visite les parties intérieures de la terre ; en opérant une rectification, tu trouveras la pierre cachée », phrase dont les initiales réunies forment le mot VITRIOL.

Et tous les symboles, toutes les allégories concrètes employées par les adeptes, peuvent s'appliquer aussi bien aux manipulations matérielles qu'aux transmutations spirituelles.

La dissolution est l'une des opérations du Grand Œuvre matériel, mais ce symbole alchimique de la mort dans les trois règnes convient admirablement aussi pour caractériser la condition préliminaire à l'illumination. La « mort », la « putréfaction », la « tête de corbeau », c'est la phase initiale nécessaire aux transformations ultérieures de la « matière première » de l'Œuvre, mais c'est aussi un symbole d'une incontestable signification métaphysique (15), et aussi, une allusion très caractéristique à la condition préalable de toute initiation : la « mort » au monde profane préluant nécessairement à la « naissance » de l'initié au monde sacré (16). Ce n'est pas par pure coïncidence que certains des principaux rites et symboles de la Franc-Maçonnerie ont une

13. Ibid., pp. 131-132.

14. Ibid., pp. 205-220.

15. Cf. notre interprétation du tableau de Leonor Fini « *Le Bout du Monde* », in revue « *La Tour St-Jacques* », n° 1, novembre 1955, pp. 43-44.

16. Notre petit livre sur « *Les Sociétés Secrètes* » (Paris, Presses Universitaires de France, collection « Que sais-je ? », n° 515).

signification alchimique en rapports étroits avec le processus initiatoire (17).

Le désordre apparent, les contradictions, qui semblent s'étaler à plaisir dans les traités alchimiques (18), ne sont que de surface ; comme l'écrit Huginus à Barma : « ... *tous sont parvenus au But par différents moyens, quoiqu'en opérant sur la même matière* » (19).

Il y a eu en effet des alchimistes taoïstes, hindous, grecs, musulmans, chrétiens, etc... mais tous ont poursuivi au fond les mêmes ambitions *thaumaturgiques*. Les couleurs de l'Œuvre peuvent apparemment varier, on retrouve toujours les trois nuances fondamentales : *noir, blanc, rouge*.

Selon les mots du traité arabe connu sous le nom de « *Tourbe des Philosophes* » :

« *Et sachez que la fin n'est que le commencement, et que la mort est cause de la vie, et le commencement de la fin. Voyez noir, voyez blanc, voyez rouge, c'est tout. Car cette mort est vie éternelle après la mort, glorieuse et parfaite* (20). »

La description des « couleurs » qui marquent la progression de l'Œuvre dans l'Œuf Philosophique, est assurément le domaine dans lequel apparaît le mieux l'alliance indissoluble de la mystique et de la pratique hermétique. C'est aussi le domaine qui se prête le mieux à l'expression poétique : le fameux « *Sonnet des Voyelles* » d'Arthur Rimbaud ne peut, on le sait, être complètement élucidé que par une interprétation théosophico-alchimique (21). Et n'a-t-on pas vu la gnose alchimique reparaitre spontanément et avec quelle splendeur, dans les extraordinaires peintures

17. Oswald Wirth : « *Le Symbolisme hermétique dans ses rapports avec l'Alchimie et la Franc-Maçonnerie* » (Paris 1931, 2^e édit., Éditions du « Symbolisme »)

18. A ce sujet Louis Figuier : *L'Alchimie et les Alchimistes*, 1^{re} partie.

19. *Le règne de Saturne changé en siecle d'or* (Paris 1780, Derien éditeurs), p. 32.

20. Cité par René Alleau in « *Aspects de l'Alchimie Traditionnelle* », pp. 184-185.

21. La meilleure étude sur le « génial adolescent » reste celle de Rolland de Renévillle : « *Rimbaud le voyant* » (rééd. en 1944 aux Éditions « La Colombe », Paris).

métaphysiques de cette grande inspirée qui a nom Leonor Fini (22) ?

La Pierre Philosophale, l'« abrégé de lumière » qui éclairait le tombeau du fondateur mythique de l'*Ordre de la Rose-Croix* : Christian Rosenkreutz, c'est *quelque chose de tangible, de palpable*, que divers auteurs affirment avoir manié et utilisé (23). Mais c'est aussi quelque chose d'intérieur, d'inhérent à l'Homme lui-même :

« Je vous confesse, ô roi, s'écriait l'alchimiste musulman Morien, que Dieu a mis cette chose en nous ! En quelque lieu que vous soyez, elle est en vous et n'en saurait être séparée... »

Mais il ne faut pas réduire, comme le fait Hitchcock, le Grand Œuvre alchimique à des « opérations » purement intérieures (24). Illumination et pratique, *oratoire* et *laboratoire*, vont de pair, et c'est de cette double manière que l'adepte parviendra à la Connaissance parfaite. D'où la comparaison, assez répandue dans la littérature alchimique, de la Pierre Philosophale avec un « miroir », dans lequel l'alchimiste découvre la *Sapience Universelle*. L'alchimiste alexandrin Zozime écrivait déjà :

« Celui qui regarde dans un miroir ne regarde pas les ombres, mais ce qu'elles font entendre, comprenant la réalité à travers les apparences fictives... »

Et plus tard, au XVII^e siècle, Sendivogius écrivait :

« Quiconque regarde en ce miroir peut voir et apprendre les trois parties de la Sapience de tout le Monde, et, de cette manière il deviendra très savant en ces trois règnes comme ont été Aristote, Avicenne, et plusieurs autres, lesquels, aussi bien que leurs prédécesseurs, ont vu dans ce miroir comment le Monde a été créé... (25). »

Le Grand Œuvre est donc l'application pratique, la confirmation expérimentale de la gnôse hermétique ; plus encore,

22. Nous pensons en particulier à la série des trois « Mères », ou « Gardiennes ». Voyez le beau livre de Marcel Brion : « *Leonor Fini* » (Paris 1955. J.J. Pauvert édit.).

23. Cf. tous les cas de transmutations relatés par Figuiet.

24. E.A. Hitchcock : « *Remarks upon alchemy and the alchemists* » (Boston 1857).

25. *Nouvelle Lumière Chimique* (Paris 1649, p. 78).

c'en est le facteur déterminant, la condition même de son épanouissement *dans la conscience de l'adepte*.

C'est à juste titre, on le voit, que l'alchimie peut et doit être rangée parmi les mouvements de type *gnostique*. Paracelse, le grand théosophe du XVI^e siècle, le confirme d'ailleurs :

« *La mesure de notre sagesse en ce monde, fait-il remarquer, est de vivre comme les Anges dans le Ciel, car nous sommes des Anges (26).* »

Il est de toute manière indéniable que les manipulations alchimiques ont servi de « support » tangible à l'ascèse intérieure de l'adepte, culminant dans l'*illumination* en la gnose salvatrice.

On conçoit que l'alchimie ne pouvait qu'être suspecte aux yeux de la majorité des membres du clergé catholique, d'autant plus que les adeptes invoquaient volontiers l'origine « maudite » de leur art :

« *Les anciennes et saintes Ecritures, proclamait Zozime le Panopolitain, déjà cité, disent que certains Anges, épris d'amour pour les femmes, descendirent sur la Terre, leur enseignèrent les œuvres de la Nature ; et à cause de cela, ils furent chassés du Ciel et condamnés à un exil perpétuel. De ce commerce, naquit la race des Géants. Le livre dans lequel ils enseignèrent leur Art est appelé Chéma, de là le nom de Chéma, appliqué à l'Art par excellence...* »

On retrouve dans l'alchimie, science occulte à la fois sacerdotale et artisanale, d'antiques croyances telluriques, le souvenir indéniable des mystères propres aux *forgerons* et aux *métallurges* des anciens peuples :

« *... les mystères relatifs à une théurgie du Feu ont été empruntés aux traditions d'une civilisation extrêmement ancienne, auxquelles, ultérieurement, se superposèrent des notions et des rites divers parmi lesquels l'apport indo-européen exerça sans doute une influence déterminante (27).* »

On songe invinciblement aux anciens rites cabiriques (28) ; on pense aussi à une vieille connaissance des ethnologues

26. Cf. cet autre passage : « Un homme qui, en renonçant à toute sensualité et en obéissant aveuglément à la volonté de Dieu, est parvenu à participer à l'action qu'exercent les intelligences Célestes, possède, par-cela même, la Pierre Philosophale. » (*Archidoxe Magique*.)

27. Cf. René Alleau : *Aspects de l'Alchimie Traditionnelle*, p. 49.

28. *Ibid.*, toute la première partie.

spécialisés dans l'étude des traditions religieuses des peuples de race noire : la figure du *forgeron* africain, redouté et méprisé, admiré et haï tout à la fois (29). Les historiens de l'alchimie ont eu tort de négliger les origines « métallurgiques » de l'Art d'Hermès ; c'est l'un des grands mérites du livre de René Alleau de développer précisément ces origines lointaines, qui nous ramènent invinciblement à la source « maudite » de la science et des pratiques hermétiques. Ces recherches théurgiques sont empreintes du caractère *démiurgique, prométhéen, luciférien* dira un catholique, qui s'attache aux antiques cultes du *Feu*, du Feu dérobé aux dieux, selon la légende, par les Titans.

C'est dire que l'alchimie, si elle est une discipline intérieure d'illumination, est aussi un art sacré *pratique*, une *théurgie de la lumière*, du feu divin qu'il s'agit de libérer de sa prison matérielle, de faire se manifester dans le Creuset ou dans l'Œuf Philosophique de l'adepte. L'alchimiste extrait la « quintessence » cachée dans tous les « mixtes », il libère l'« esprit universel du monde », l'énergie créatrice dissimulée au sein de la matière.

Le combat des deux principes de la *materia prima* : *soufre et mercure*, combat symbolisé par des allégories caractéristiques (combat du dragon ailé et du dragon aptère, mariage du roi et de la reine, etc...), désigne des états mystiques intérieurs, mais il s'agit également là — et c'est très évident en la plupart des textes — d'opérations extérieures, de pratiques de laboratoire.

Victor Hugo, qui avait, comme chacun sait, une immense culture dans le domaine des doctrines et des sciences occultes, met dans la bouche du diacre Claude Frollo des maximes révélant une connaissance précise des buts du Grand Œuvre :

« Le Feu est l'âme du grand Tout. Ses atomes élémentaires s'épanchent et ruissellent incessamment sur le monde par courants infinis. Aux points où ces courants s'entrecoupent dans le ciel, ils produisent la lumière ; à leurs points d'intersection dans la terre, ils produisent l'or. La lumière, l'or : même chose... Du Feu à l'état concret... La différence du visible au palpable, du fluide au solide pour la même substance, de la vapeur d'eau à la glace, rien de plus ! Mais comment faire pour soutirer, dans la science, le secret

29 Voir les travaux du Pr Griaule sur les idées religieuses des Dogons.

de cette loi générale ?... Oui, le Feu, voilà tout. Le diamant est dans le charbon, l'or est dans le Feu... (30). »

Il ne faut jamais perdre de vue le double aspect, spirituel et matériel, du Grand Œuvre, lorsqu'on étudie les traités d'alchimie.

Ascèse intérieure, préparation de la pierre philosophale : voilà le Grand Œuvre *stricto sensu*. Mais certains alchimistes ont été plus ambitieux : la réussite de l'Œuvre ne serait, à son tour, que l'étape préliminaire d'opérations encore plus secrètes, opérations procurant à l'adepte des pouvoirs surhumains. Et nous sommes amenés, de cette manière, à dire quelques mots de l'« Elixir de longue vie » puis de la « Réintégration Universelle ».

Alchimie et tantrisme

1. Qu'est-ce que le tantrisme ?

Qu'est-ce que le tantrisme ? Déjà l'étymologie nous fournira quelques précisions utiles. En effet, le mot sanscrit *Tantra* signifie originellement « trame » d'où, par extension : doctrine, texte doctrinal ou livre. Les *Tantras* sont en effet des livres, ouvrages secrets de révélations ésotériques : ils incorporent des *pratiques*, des rites qui donneront aux initiés du tantrisme le contrôle magique de toute la « trame » elle-même des apparences visibles (on retrouverait ainsi l'étymologie première du terme), toutes ces révélations magiques étant destinées à procurer peu à peu l'illumination totale et la délivrance de tout lien sensible. Les techniques secrètes du tantrisme, enseignées toujours par un maître (gourou), procureront donc un ensemble de pouvoirs magiques, mais ces facultés surnaturelles (hindous et bouddhistes les nomment « perfections siddhi ») doivent, pour servir de moyens d'évolution, n'être considérées que comme les signes tangibles d'une série *d'états* personnels, puis extra-humains.

Initiations et théurgies procureront ainsi à l'adepte du tantrisme la complète maîtrise des forces visibles et invisibles, conquête magique obtenue peu à peu par la révélation successive d'un ensemble de secrets pratiques révélés par voie initiatique traditionnelle. Il y aura ainsi les *moudrás* ou gestes sacrés. Il y aura la connaissance précise des formules (mantras) permettant l'action magique en des buts bien précis, sur les divers plans d'existence. Et bien d'autres méthodes occultes encore...

Le grand principe qui se trouve à la base de toutes ces pratiques du tantrisme étant *l'analogie* des manifestations sur les différents niveaux de réalité ; un autre grand principe, d'ailleurs parallèle au premier, est celui-ci : le rôle magique de *l'imagination* qui, convenablement entraînée, donnera les moyens de pénétrer (et d'agir) sur d'autres plans de manifestation que celui de l'existence physique banale ; c'est là un point capital, souvent méconnu par les historiens.

Le vocabulaire même du tantrisme reflétera en conséquence, le grand principe traditionnel d'analogie, de parallélisme, par la pluralité des significations qu'il donne à un même temps clef. Le mot sanscrit *vajra*, par exemple, désignera dans les exercices tantriques à la fois la foudre, le diamant, l'illumination suprême instantanée et aussi le phallus, tous entendus selon divers modes magiques d'application. De très complexes rapports d'analogie occulte seront établis entre les éléments composant le corps humain et ceux qui forment le monde extérieur, entre les voyelles magiques, les sons et les couleurs. La magie tantrique met en action tout ce symbolisme occulte.

Arthur Rimbaud, dans sa fameuse lettre du 15 mai 1871 à son ami Paul Demeny, écrivait ce passage souvent cité : « *Le poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens* », expression qui, pensons-nous, n'est pas toujours pleinement comprise. Il ne s'agit pas seulement d'exalter la frénésie sensuelle, mais de pointer un but essentiel des pratiques tantriques : arriver peu à peu au « dérèglement » de la connaissance sensible elle-même, qui deviendra capable de connaître et d'agir en d'autres plans. Nous retrouverons alors tout l'exercice progressif de l'imagination magique. Il est particulièrement remarquable dans la construction des **mandalas**, ces diagrammes magiques circulaires utilisés par les tantristes comme moyen de concentration visuelle ; ils ne sont d'ailleurs pas propres à l'Inde et au Tibet puisqu'on en retrouve l'équivalent dans l'hermétisme européen (en particulier dans les roses de nos cathédrales).

2. Les techniques traditionnelles du tantrisme

Les techniques traditionnelles du tantrisme comporteront tout un ensemble d'exercices spirituels destinés à faire peu à peu travailler l'imagination magique, s'élevant à travers l'échelle de toutes les apparences, jusqu'au point culminant où le tantrika s'identifiera à la manifestation divine. Nous tombons ici sur le grand secret des « syllabes germinatives » (*bijas*) dont l'adepte fera sortir, par évocation, toutes les entités surnaturelles du panthéon tantrique. Voici, comme exemple caractéristique, le rituel d'identification à Avalokita ou Avalokiteshwara, l'un des plus grands *bodhisattvas* que vénèrent les initiés du tantrisme bouddhique :

« Que le conjurateur voie, développé de la syllabe *Pam* blanche, un lotus ; et par-dessus, développé de la syllabe *Am !* blanche, un disque de lune ; et par-dessus, développé de la syllabe *Ah* blanche, un lion blanc ; et par-dessus, développé de la syllabe *Am !* blanche, un lotus blanc ; et sur le cœur dudit une syllabe *Hrih*, blanche et toute rayonnante. Ayant développé tout cela, qu'il se voie sous les espèces du « Rugissement du lion » (*Simhanāda*) : le corps tout blanc, à deux bras, à une seule face, à trois yeux ; le chignon en forme de tiare ; la tête ornée d'Amitābha ; accroupi (à l'indienne), le genou droit relevé, assis sur un lion, vêtu d'une peau de tigre, les cinq Bouddhas émanant de sa personne... ; dans sa main gauche se tient au-dessus d'un lotus blanc, un glaive blanc, et près de lui, sur un crâne blanc rempli de diverses fleurs parfumées ; à droite, sur un lotus blanc, un trident dont l'extrémité est enveloppée d'un serpent cobra blanc... » (cité par Louis de La Vallée-Poussin, *Bouddhisme*) (5^e éd., Paris, Beauchesne, 1925, p. 401-402).

On retrouvera ici la grande loi magique du parallélisme entre le macrocosme et le microcosme, le cosmos et l'homme ; en fin de compte, tout ce qui existe n'est qu'une « magie » fantastique (mais contrôlable) ; dieux et déesses peuvent être évoqués en descendant dans les profondeurs du psychisme humain.

Enfin, ce qui caractérise tout tantrisme (et qui est le point qui frappe le plus, évidemment, la curiosité du public européen) est qu'il repose sur une maîtrise totale progressive de la sexualité. Il s'agira de faire monter la *Koundalini* — nom de l'énergie divine

devant être éveillée chez le tantrika — par dérivation et intériorisation de la puissance sexuelle. L'image fondamentale du panthéon tantrique est bien celle du dieu hindou Shiva éternellement uni à son épouse, laquelle est conçue comme son énergie créatrice (*shakti*). Dans toutes les autres formes de la tradition tantrique, on retrouve d'ailleurs cette imagerie spéciale du mariage divin, et aussi la distinction entre tantrisme « de droite » et tantrisme « de gauche » selon que la dérivation magique de la sexualité se fera par l'ascèse solitaire (premier cas) ou par le rite très concret de l'union sexuelle tantrique (*maithuna*).

3. Le tantrisme occidental

Apparemment circonscrit à l'hindouisme et au bouddhisme, le tantrisme nous apparaît en fait comme une tradition ésotérique très précise se retrouvant derrière chaque grande forme religieuse particulière, orientale ou occidentale : on retrouvera (le langage seul variera) ce noyau d'illuminisme tantrique dans certaines formes de cabbale judaïque (relisez le *Golem* de Gustav Meyrink), dans l'Islam, dans le christianisme aussi (voyez tout l'hermétisme européen de la fin du Moyen Age et de la Renaissance) ; on le retrouve aussi au cœur de cultes païens mal connus comme les magiques mystères gréco-romains d'Hécate et, naturellement, dans l'Égypte ancienne comme dans l'ésotérisme des Mayas, ces deux formes si remarquables de paganisme magique.

Il y aurait, pour se limiter à l'Europe, bien des choses à dire. Par exemple, sur la connaissance de l'initiation hermétique par les primitifs flamands : dans les toiles de Memling, de Van Dyck, de Jérôme Bosch, on trouve la transcription directe de ses symboles.

A l'époque contemporaine, nous avons l'extraordinaire aventure tantrique du jeune poète Arthur Rimbaud, sa troisième fugue à Paris (février-mars 1871) ne pouvant être expliquée d'autre manière. Et même après l'échec (pour la raison que vous savez : la pitoyable liaison avec Verlaine), Rimbaud connaîtra encore une nouvelle initiation tantrique : le 31 juillet 1874, il quitte Londres, sans doute pour l'Écosse et pour bien plus haut encore (l'énigmatique poème *Dévotion* en apportant la preuve).



Divinité dans un vase rituel.

(Miniature tantrique hindoue, Rajasthan, XIX^e siècle.)

(Ajit Mookerjee, New Delhi ; photo Jeff Teasdale.)

En somme, l'ésotérisme tantrique n'aura cessé de se modeler sur les diverses époques de la révélation spirituelle, et non seulement selon leurs grandes articulations motrices (voir la théorie des « Eons » divins successifs chez Aleister Crowley), mais avec tous les reculs ou anticipations qui pourront exister par rapport à la ligne générale de chaque grande époque.

Le tantrisme nous apparaîtra maintenant comme le fil d'Ariane permettant de peu à peu comprendre, vraiment en profondeur, la véritable nature de l'alchimie traditionnelle.

4. Correspondances analogiques entre tantrisme et alchimie

Ce qui déroute le lecteur des textes alchimiques est l'obligation où il se trouve immédiatement d'admettre la pluralité et la simultanéité de niveaux de lecture sur des plans magiques très différents l'un de l'autre mais (insistons-y) en correspondance analogique.

Assurément, d'une part, l'alchimie comporte bien des manipulations minérales concrètes en *laboratoire* ; les témoignages sont formels à cet égard. Le texte de Ripley décrit bel et bien certaines transformations observées dans la matière de l'œuvre. Oui, les alchimistes ont œuvré de manière concrète. Certaines de ces opérations dépassent d'ailleurs le domaine communément reconnu par les historiens modernes ; les alchimistes ont tenté la captation de l'énergie solaire et lunaire, ou même celle de la foudre (exploit réalisé, dit-on, par les initiés tantriques tibétains, et aussi par les prêtres magiciens étrusques connus sous le nom de *fulguratores*). L'alchimie ne peut se réduire totalement à des aspects mystiques ; il y a trop de textes opératifs très précis comme celui-ci, tiré d'un ouvrage anonyme publié à Paris en 1777, *Clef du Grand Œuvre ou lettres du Sancelrien Tourangeau* :

« Trois grains de la pierre au blanc, versés sur un verre d'eau de fontaine, la rendent sur le moment dure et transparente, comme est le véritable cristal. »

D'autre part, il serait tout aussi arbitraire de nier que les secrets alchimiques comportent aussi des exercices spirituels, toute une ascèse gnostique parallèle aux opérations transmutatrices : le *laboratoire* et l'*oratoire* vont de pair, comme nous le rappelle une splendide gravure rosicrucienne de Khunrath, souvent reproduite. L'alchimie, en même temps qu'une technique secrète, sera donc aussi une mystique. C'est ainsi que l'adepte devra refaire en lui-même la synthèse des deux natures,

inasculine et féminine. C'est ainsi qu'il devra entreprendre sa régénération personnelle, réalisant en lui (condition nécessaire pour le succès) la mort mystique du vieil homme.

Souvenons-nous du dernier vers du *Sonnet philosophique* attribué au comte de Saint-Germain : « *Je mourus, j'adorai, je ne savais plus rien.* »

A ce prix seul, l'alchimiste pourra être illuminé, retrouver la *Parole Perdue*. Songeons également au court poème de Rimbaud, *l'Eternité* :

« *Elle est retrouvée.*

Quoi ? - L'Eternité.

C'est la mer allée

Avec le soleil. »

Mais la mort du vieil homme, n'est-ce pas, en langage initiatique, le passage du seuil ? D'où la nécessité de faire intervenir le plan rituel, *initiatique*, pour pleinement comprendre l'alchimie.

Bien des textes laissés par les alchimistes ont un sens initiatique parallèle à leur signification opérative. Le passage que nous citons plus haut de Ripley est très révélateur et nous laisse bel et bien imaginer tout un itinéraire rituel par lequel le récipiendaire était conduit, à travers diverses épreuves (le passage du seuil) vers l'*orient* du Temple. Voici, maintenant, un splendide extrait du livre rosicrucien de Jean Valentin Andreae, *Les Noces chimiques de Christian Rosenkreutz*, que nous tirons du *Quatrième jour* de ce splendide ouvrage d'un haut dignitaire de la Rose-Croix :

« *Devant la Reine se trouvait un autel de dimensions restreintes mais d'une beauté incomparable ; sur cet autel un livre couvert de velours noir rehaussé de quelques ornements en or très simples ; à côté une petite lumière dans un flambeau d'ivoire. Cette lumière quoique toute petite brûlait, sans s'éteindre jamais, d'une flamme tellement immobile que nous ne l'eussions point reconnue pour un feu si l'espiègle Cupidon n'avait soufflé dessus de temps en temps. Près du flambeau se trouvait une sphère céleste, tournant autour de son axe ; puis une petite horloge à sonnerie près d'une fontaine en cristal, d'où coulait à jet continu une eau limpide couleur rouge sang. A côté, une tête de mort, refuge d'un serpent blanc, tellement long que malgré qu'il fit le*

tour des autres objets, sa queue était encore engagée dans l'un des yeux, alors que sa tête entraît dans l'autre. »

Et, autre passage du même document rosicrucien :

« C'est ainsi qu'on nous conduisit par maints passages admirables à la maison du soleil ; et là nous primes place sur une estrade merveilleuse non loin du Roi et de la Reine, pour assister à la comédie. Nous nous tenions à la droite des Rois — mais séparés d'eux — les vierges à notre droite, excepté celles à qui la Reine avait donné des insignes. A ces dernières, des places particulières étaient réservées tout en haut ; mais les autres serviteurs durent se contenter des places entre les colonnes, tout en bas. »

De multiples commentaires seraient ici nécessaires, mais nous n'en avons pas le loisir.

L'examen des peintures et gravures alchimiques (la Renaissance et le XVII^e siècle nous ont laissé des chefs-d'œuvre du genre) pourrait aussi, de son côté, être révélateur de mystères particuliers. Par exemple, prenons le frontispice de *l'Atalanta fugiens* de Michael Maier : il ne nous semble pas seulement reproduire la scène mythologique bien connue d'Atalante s'arrêtant pour ramasser les pommes, mais il s'agit aussi d'un rite initiatique transposant cette légende traditionnelle.

Dans les gravures alchimiques, on voit fréquemment aussi des rites accomplis à deux, par l'alchimiste et sa compagne de travaux. L'adepte et sa femme, vêtus d'une certaine manière et portant tous deux des attributs rituels spéciaux, joueront donc les diverses étapes d'un drame sacré, par exemple l'union d'*Appolon*, le dieu solaire, et de *Diane*, la déesse lunaire (ce n'est pas l'effet du hasard si, dans les gravures alchimiques comme celles du *Mutus Liber*, la femme porte un arc, symbole lunaire).

En alchimie, et d'un point de vue très général cette fois, il semble y avoir eu des filiations initiatiques, de véritables échanges entre l'Europe occidentale d'une part et de l'autre, les traditions non européennes.

Par exemple, des instructeurs tantriques hindous, tibétains ou chinois eurent l'occasion, au Moyen Age et sous la Renaissance, d'entrer en rapport avec les alchimistes européens. Et à Fez, au Maroc, existent des archives secrètes attestant que des

alchimistes européens venaient en ce grand centre islamique, avant la révolution française, pour y recevoir une initiation hermétique : dans ces archives on voit figurer en fin de liste le nom du conseiller allemand d'Eckhartshausen, auteur de l'ouvrage rosicrucien *La Nuée sur le Sanctuaire*.

En Europe même, il faut noter l'importance de centres initiatiques comme Venise, Paris, Strasbourg et d'autres cités, leur importance respective variant selon les époques. Par exemple, sous la domination bourguignonne, Bruges fut un centre extrêmement important du point de vue de l'alchimie : à l'origine, il y eut sans doute derrière l'aspect honorifique de l'*Ordre de la Toison d'Or* une société d'hermétistes extrêmement secrète.

Néanmoins, en alchimie, les précisions géographiques peuvent avoir aussi un sens tout symbolique. C'est le cas pour le pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle effectivement réalisé par Flamel et bien d'autres mais qui correspond par analogie à la « voie lactée », laquelle symbolisait chez les adeptes l'itinéraire intérieur à suivre pour réaliser le Grand Œuvre.

Dans l'alchimie, comme dans les autres traditions secrètes, on trouvera également l'idée du rattachement à un centre initiatique, inaccessible aux profanes. L'alchimiste allemand Khunrath — porte-parole des Rose-Croix — écrit, dans son *Amphithéâtre de l'Eternelle Sapience* :

« Les fidèles interprètes de la Sagesse sont relégués en exil au-delà des monts Caspiens. »

Et un autre adepte rosicrucien allemand, Michel Maier, nous parle, au chapitre III de son *Thomis Aurea*, de « la terre symbolique qui contient les germes des roses et des lys, l'endroit où ces fleurs poussent perpétuellement, jardins philosophiques dont aucun intrus ne connaît l'entrée ».

D'autre part, les descriptions concrètes, si poétiques et si prenantes, que l'on trouve dans toute la littérature et toute l'iconographie alchimiques doivent être conçues comme étant symboliques et réelles en même temps : ces descriptions de jardins merveilleux, d'un château, d'une fontaine, etc... correspondent en effet aux étapes du grand voyage accompli en imagination magique par l'alchimiste. On retombe ici, directe-

ment, sur le grand secret du tantrisme : l'exploration, par l'imagination magique, des divers plans supra-sensibles.

Evidemment, pour parvenir à cette maîtrise, il faudra avoir reçu une initiation spéciale, et avoir été formé à cette fin par un maître. De plus, les alchimistes mettent l'accent sur la nécessité impérative de la grâce divine pour pouvoir être choisis. C'est là le sens de ces paroles du comte de Saint-Germain au prince de Hesse :

« Le ciel mit dans votre âme pure les germes de toutes les qualités ; laissez-moi les développer, devenez le récipient céleste dans lequel découleront les vérités surnaturelles. »

En examinant les gravures alchimiques européennes, on découvre avec le tantrisme oriental des recoupements qui ne peuvent être des coïncidences. Les figures du *Mutus Liber* (« Livre Muet »), cet extraordinaire document laissé par un alchimiste français du XVII^e siècle, montrent l'alchimiste et sa femme accomplissant des *moudrâs*, c'est-à-dire ces gestes rituels spéciaux de la main et des doigts propres au tantrisme sous ses formes hindoues. Partant, sous ses formulations diverses, la tradition secrète du tantrisme demeure la même.

Le tantrisme et l'alchimie poursuivent les mêmes buts : la reconquête progressive des pouvoirs perdus par l'homme lors de la chute, la maîtrise totale des énergies cachées du cosmos et aussi celles qui sont en l'homme lui-même. La présence d'instruments de musique sur certaines gravures hermétiques n'est pas du tout fortuite ; elle fait allusion au maniement magique — par des sons spéciaux et des rythmes musicaux particuliers — de toutes les forces vibratoires commandant les transformations énergétiques désirées par l'adepte. C'est le grand secret tantrique des formules (mantras) nommées aussi « mots de puissance ». Ainsi nous apparaîtra le sens véritable du récit si bizarre selon lequel le secret du Grand Œuvre fut révélé « en syllabes » par l'alchimiste anglais William Backhouse à son fidèle disciple Elias Ashmole.

Naturellement, tout sera mis en œuvre pour dissimuler aux curieux les redoutables secrets pratiques. Par exemple, on donnera bien une formule mais dont chacune des lettres sera l'initiale d'un autre mot, qu'il faudra prononcer d'une certaine façon (et transmise uniquement par tradition orale). Il y aura

aussi, par exemple, les mantras dits zodiacaux, car mis en rapport avec l'un des douze signes du zodiaque ; ils ne devront être modulés que dans leur secteur zodiacal même.

Ainsi donc la connaissance des formules efficaces commandant à volonté les vibrations constitutives de tout ce qui existe (extérieurement et intérieurement à l'homme) est le grand secret tantrique de l'alchimie procurant à l'adepte une reconquête progressive de tous les pouvoirs adamiques perdus. Citons à ce propos la devise inscrite sous la gravure reproduisant un portrait du comte de Saint-Germain, « célèbre alchimiste » :

*« Ainsi que Prométhée, il dérobe le feu
Par qui le Monde existe et par qui tout respire ;
La Nature à sa voix obéit et se meut ;
S'il n'est pas dieu lui-même un dieu puissant l'inspire. »*

Pourtant, tout découlera finalement de l'autre grand secret tantrique, celui du voyage en d'autres plans, grâce à l'imagination magique systématiquement développée par l'adepte. D'où la nécessité, rappelons-le, de donner non seulement un sens symbolique mais une signification réelle, littérale, *concrète*, à des affirmations comme celle-ci, extraite du cinquième jour des *Noces chymiques de Christian Rosenkreutz* :

*« Ayant navigué ainsi par-delà le lac, nous franchimes une
passe étroite et nous parvinmes à la mer véritable. »*

Allusion à la porte étroite ouvrant l'imagination de l'adepte à la perception magique du monde subtil.

5. La doctrine de l'amour

Mais que vient donc faire ici l'amour tantrique ? Au cinquième jour des *Noces chymiques*, citons la quatrième strophe d'un hymne :

*« Qui est vainqueur ? L'amour,
Peut-on trouver l'Amour ? Par l'amour.
Qui peut encore unir les deux ? L'amour. »*

Dans l'alchimie tantrique, la doctrine de l'amour joue un rôle essentiel. La voie de l'ascèse solitaire étant si périlleuse à l'extrême, l'alchimiste pratiquera plus fréquemment la voie à

deux, celle du couple alchimique, au sens humain du terme. L'histoire de Nicolas Flamel et de Dame Pernelle, son épouse, illustre fort bien cette pratique concrète du mariage alchimique ; de même l'union de Jacques Cœur, autre célèbre adepte de la fin du Moyen Age, avec son épouse tendrement aimée. A moins de suivre la voie de l'ascèse solitaire (comme ce fut le cas pour les moines alchimistes), l'alchimiste devra donc avoir une *compagne de route*, mais pas n'importe laquelle puisqu'il devra s'agir d'un être qui lui sera divinement prédestiné (outre le fait d'avoir reçu au préalable une initiation spéciale).

A la limite, le couple tantrique réalisera l'idéal de « *l'amour fou* » (pour parler comme le grand poète André Breton) : cas des amours passionnées de Tristan et Yseult, d'Axël et de Sara (les deux amants si magnifiquement mis en scène par Villiers de l'Isle-Adam), et aussi des héros du *Golem* et des autres romans de Gustav Meyrink.

Il ne s'agit pas, notons-le, d'amours toutes platoniques. Rimbaud, au début d'*Une Saison en Enfer* note d'une manière très précise :

« *Un soir, j'ai assis la beauté sur mes genoux. — Et je l'ai trouvée amère. — Et je l'ai injuriée.* »

Ce passage fait allusion aux dangers redoutables (y compris la totale déviation de son mécanisme normal ; c'est ce qui arriva, précisément, au si jeune poète) qui menacent ceux qui se lanceront imprudemment dans un essai de pratique du tantrisme sexuel à deux. La chute de Rimbaud était vraiment pitoyable, car signant le total échec de sa grande expérience tantrique avec une jeune fille initiée. Le splendide sonnet des *Voyelles* atteste le très haut niveau d'illumination qu'avait atteint l'adolescent au cours de cette si brève expérience :

« *A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles
Je dirai quelque jour vos naissances latentes ;
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombinent auteur des puanteurs cruelles.
Golfes d'ombre ; E, candeurs des vapeurs et des tentes
Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombrelles.
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;
U, cycles, vibrations divins des mers virides,*



L'union du Roi et de la Reine,
 couronnement de la voie humide.
 Figure du Mylius, Allemagne, fin
 (VI^e siècle)

*Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
 Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux ;
 O, suprême Clairon plein des strideurs étranges,
 Silences traversés des Mondes et des Anges ;
 — O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux ! »*

Le point culminant du rite de *maithuna* (union sexuelle tantrique) est l'identification de la compagne élue à une manifestation divine polarisée.

Dans l'alchimie, on retrouve bien tout ce qui fait l'originalité de l'ésotérisme *tantrique* : la maîtrise magique de toutes les apparences ; le développement démiurgique de l'imagination ; la dérivation de l'énergie sexuelle à des fins illuminatrices et magiques. Seul le tantrisme permet de pleinement comprendre ce qu'est l'alchimie.

6. Le couple alchimique

Il ne faudrait pas manquer d'instaurer une différence entre le cas (assez fréquent) où la compagne de l'alchimiste se borne — ce qui est déjà énorme certes, en songeant aux innombrables couples où la discorde règne, où l'un des deux (et ce ne sera pas toujours forcément l'homme) se conduit en tyran qui veut imposer à l'autre des intérêts, des passions qui ne sont pas les siennes... — à le comprendre, à le seconder dans ses travaux (1) et, d'autre part, le cas, infiniment plus rare où l'adepte et son épouse formeront un couple magique prédestiné, où se retrouvent les deux moitiés de l'être unique (cet androgyne primordial, divisé lors de la chute originelle, laquelle suscita l'apparition de la matière grossière qu'elles formaient).

L'alchimie connaît plusieurs beaux exemples de cette union magique de deux compagnons prédestinés de toute éternité — au besoin par-delà les impératifs de la société et ceux du monde sensible — à se retrouver, enfin, corps et âme. L'exemple le plus célèbre (déjà cité à plusieurs reprises dans cet ouvrage) est celui du couple formé par l'alchimiste Nicolas Flamel et son épouse Dame Pernelle, en dépit de différences extérieures radicales qui auraient pu sembler rendre leur union magique impossible dès le départ : elle avait vingt ans de plus que son époux, et elle était deux fois veuve.

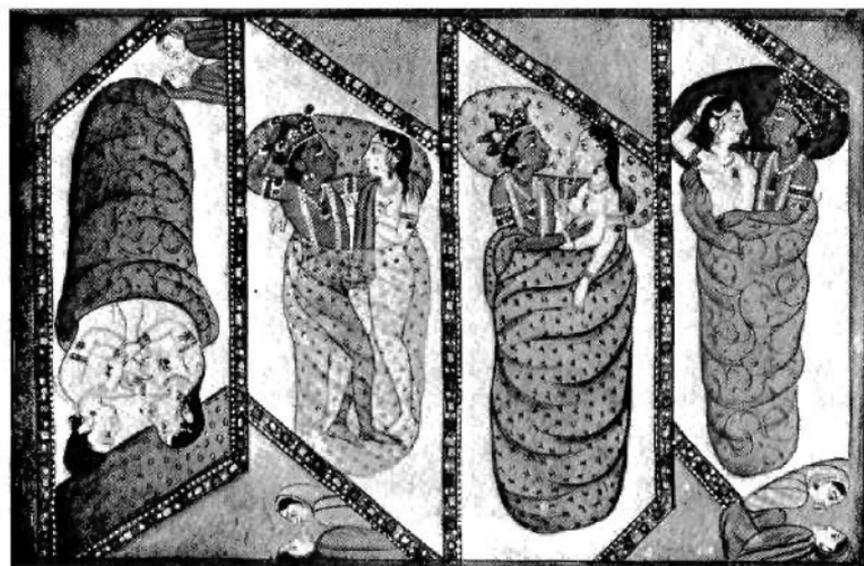
Mais nous pourrions citer d'autres exemples de couples alchimiques : celui, par exemple, formé par Jacques Cœur (le « grand argentier » de Charles VII) et sa femme. A ce niveau de la formation d'un couple parfait (celui qui réunit deux êtres magiquement prédestinés l'un à l'autre de toute éternité), on découvrirait le complet analogisme de l'alchimie occidentale par rapport à la voie orientale tantrique dite « de gauche », celle qui comporte la réalisation effective d'un couple magique. A cet égard, il ne faut pas — estimons-nous — accorder le moindre crédit à l'affirmation si volontiers faite suivant laquelle cette voie serait par nature fermée aux Européens. Rares, bien rares certes sont, hélas ! les êtres — hommes ou femmes — capables de

1. Ce qui est particulièrement précieux à la phase ultime du grand œuvre qui, plusieurs jours et nuits durant d'affilée, nécessite la surveillance constante du fourneau : les possibilités physiologiques de veille ne sont pas indéfiniment extensibles chez le même sujet.



Le mariage philosophique.

(Figure extraite de l'*Atalanta fugiens*, Oppenheim, 1618)



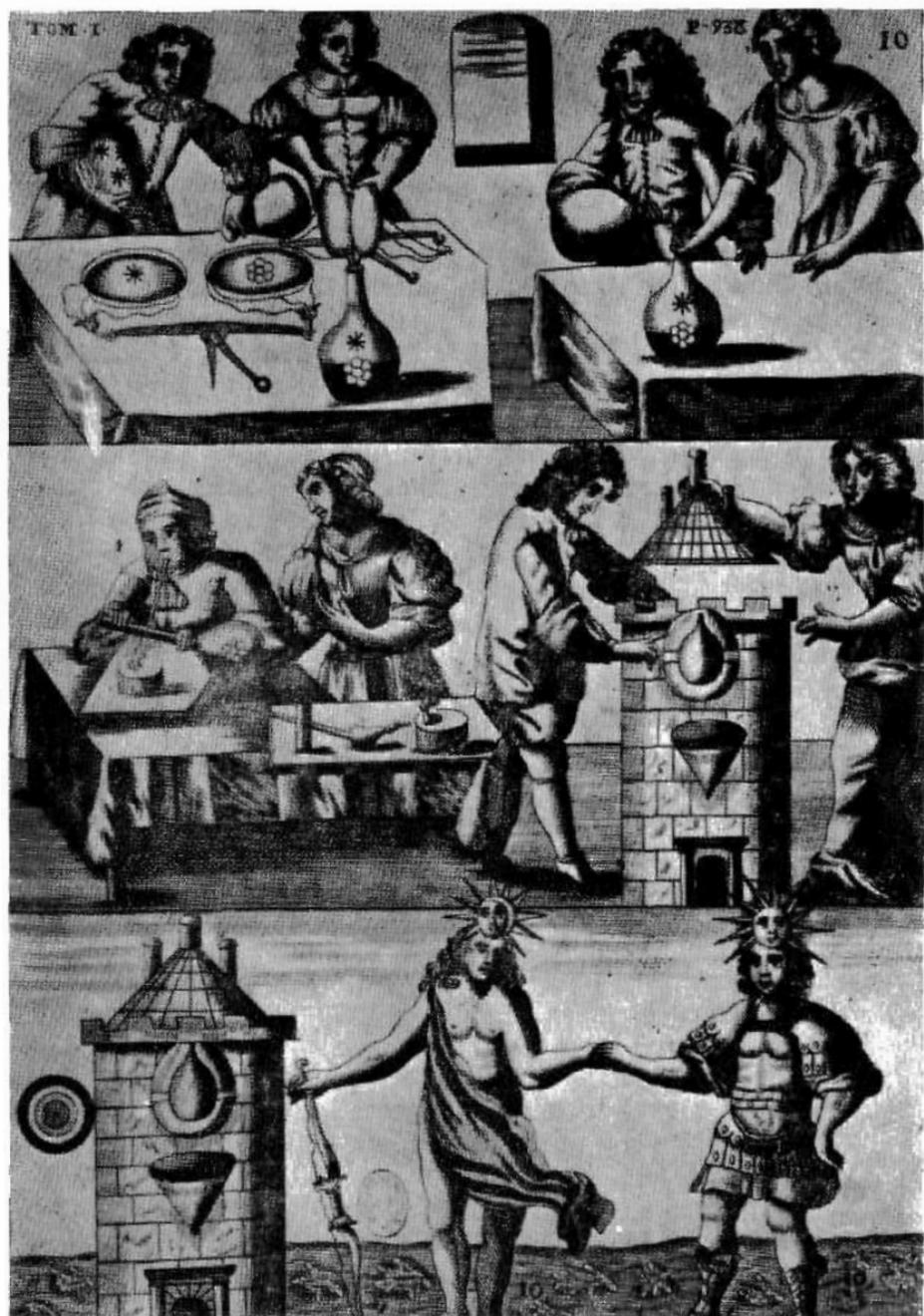
Les amours de Krishna. Enluminure d'un manuscrit tantrique hindou (Rajasthan, XIX^e siècle).

(Photo: Jeff Toppala)



Le Roi et la Reine dans l'Œuf Philosophique.

(Manuscrit alchimique de Johannes Andreae, XV^e siècle; Londres, British Museum)



L'alchimiste et son épouse, « œuvrant » de concert.
 (Planche du *Mutus Liber*, La Rochelle, 1674)

retrouver ainsi leur vrai « double » magique, leur complémentarité parfaite ; peu nombreux même s'avèrent ceux qui, à défaut de leur véritable « moitié » (au sens absolu du terme) pourront tout au moins s'unir avec un être magiquement apte (et formé) à les compléter. Mais cette si grande rareté de la réussite à deux impliquerait-elle une impossibilité par nature ? Les deux choses ne découlent nullement l'une de l'autre.

Au surplus, les bons apôtres qui viennent nous seriner le refrain d'une incompatibilité par nature de la réalisation tantrique en couple avec les conditions courantes de vie prévalentes (certes elles ne sont pas toujours drôles hélas !) pour les Européens actuels, oublie toujours de nous dire qu'elle est aussi rarement réalisable en fait dans l'Orient traditionnel. Pour ne parler que de l'Inde, bien plus exceptionnels sont les hommes et les femmes qui (c'est bien le cas dans les sectes tantriques dites « de gauche », tant honnies et dénoncées par les brahmanes orthodoxes) pourront s'unir par un choix libre et conscient, alors que la majorité des jeunes sont encore mariés d'autorité par les familles et volontiers à un âge très précoce, sans même leur présenter leur futur partenaire...

Assurément, rares donc (en Orient comme en Occident) sont les êtres mis à même de pouvoir rencontrer leur véritable « moitié » magique prédestinée ; et les conditions actuellement prévalentes dans le monde (ce qui ne signifie certes pas qu'elles furent idylliques dans le passé) ne les favorisent guère, c'est le moins qu'on puisse dire ! Mais c'est odieux, estimons-nous, d'en conclure à l'impossibilité par nature de réaliser ces unions parfaites. Contentons-nous de constater (et c'est un phénomène déjà suffisamment tragique) que les conditions modernes de vie les rendent singulièrement difficiles.

L'homme moderne qui aspire à découvrir (ou plus exactement à retrouver, car il a autrefois connu sa compagne prédestinée, et l'inverse : le cas de la femme à la recherche de son complément masculin) se trouve tout aussi difficile, et se trouvera aussi désavantagé au départ même (quelles que puissent être ses prédispositions innées à vivre la voie magique à deux) que le sera par exemple (la comparaison surgit sous notre plume) l'accomplissement providentiel de ses possibilités au mathématicien de génie ayant eu le malheur de naître dans un village africain de brousse en marge des circuits scolaires normaux.



La conjonction des principes opposés.

(Enluminure du manuscrit *De erroribus* de John Dastin, XV^e siècle. British Museum ; photo Gallery 43, Londres)

L'idéal serait assurément de pouvoir, et de préférence très tôt dans notre existence, se voir offrir — alors qu'on dispose encore de tout son potentiel d'actions possibles — la possibilité (si on y est vraiment prédestiné) de former un couple tantrique. C'est ce que savent fort bien, par exemple, les maîtres tibétains de la secte bouddhique dite des « bonnets rouges » qui, dans leurs monastères, unissent de jeunes postulants (d'ordinaire sept ou huit moines et sept ou huit nonnes qui auront, de leurs côtés respectifs, suivi un noviciat d'une année entière). Une pratique analogue est observée par la *Confrérie de Kraam* (2), qui définit ainsi son but :

« Notre objectif permanent est la formation de cellules occultes réunissant plusieurs disciplines et d'où naissent un ou plusieurs Vaisseaux Tantriques composés de sept hommes et sept femmes, engendrant sept couples androgynes (3). »

Précisons — car c'est bien nécessaire — que le fait pour un couple de parvenir à réaliser l'union magique prédestinée opérera du même coup chez chacun des amants prédestinés la réussite des « noces intérieures » entre les deux polarités cosmiques qui existent en chaque homme ou femme : *« Ainsi se crée l'Egrégore tantrique heptagonal par lequel viennent la réalisation intérieure, l'harmonisation parfaite et l'Un-ité totale avec les sept forces qui animent le Bonheur universel (4). »*

Heureusement, il arrive que deux êtres prédestinés puissent se rencontrer même après leur première jeunesse, et volontiers dans des conditions qui semblent bien plus paradoxales, mais qu'il leur faudra pouvoir saisir...

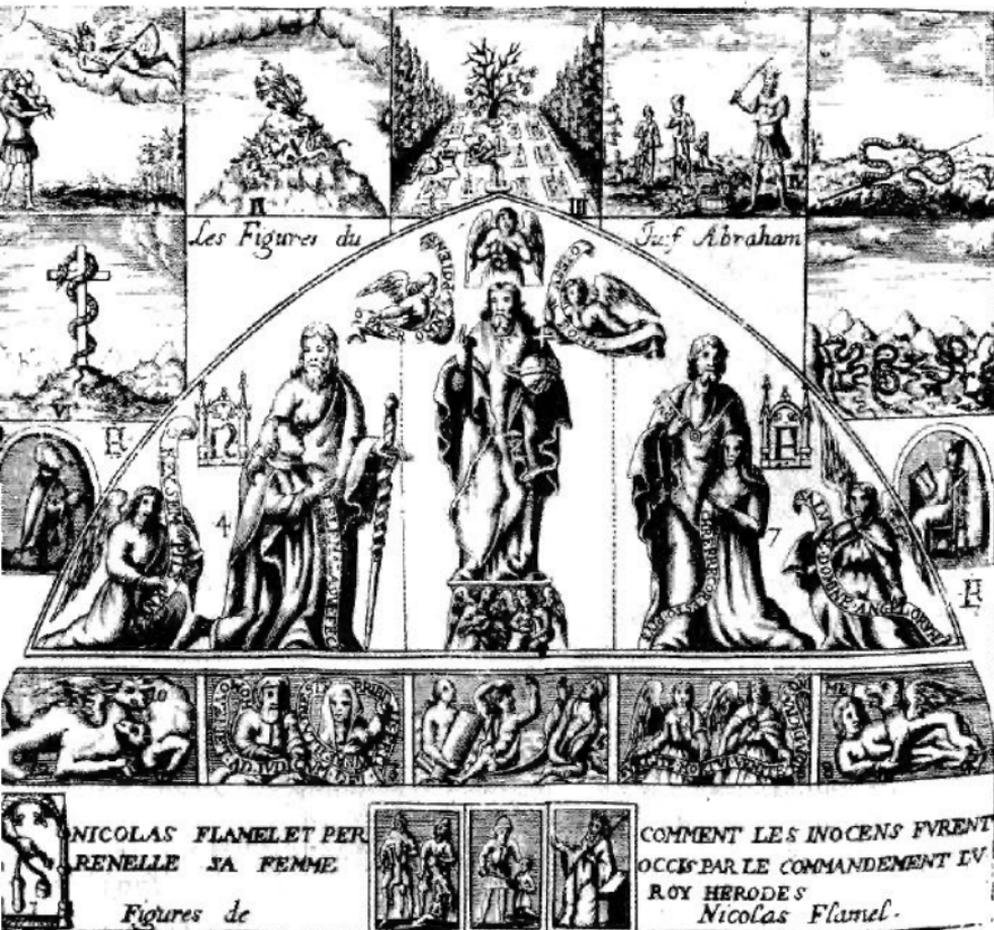
7. Le dépassement des frontières de l'existence

Parmi les caractéristiques du couple prédestiné, on trouve celle-ci : le dépassement des frontières de l'existence physique. C'est ainsi que, même dans le cas où l'un des deux compagnons du couple magique mourrait avant l'autre, les rencontres ultérieures — malaisées certes — ne leur seraient nullement

2. 14, escaliers de Castelleretto, Monaco - Principauté.

3. Cité par Michel Monnereau (*Annuaire Hermès* - Boîte postale 17 - 95190 Goussainville), p. 95. Citons aussi la société secrète des *Adeptes de l'anneau*.

4. *Annuaire Hermès*, p. 95.



L'arcade de Nicolas Flamel (charnier du cimetière des innocents). Remarquer l'alchimiste et son épouse (Dame Pernelle), figurés en prière aux pieds du Christ. Autour de la scène centrale sont reproduites les planches du *Livre d'Abraham le Juif*.



L'androgynisme hermétique.

(*Livre de la Sainte Trinité*, XV^e siècle.
Manuscrit de la bibliothèque de Munich)

impossibles, suivant la tradition occulte. Nous citerons, à cet égard, deux passages d'un classique du fantastique moderne : *La maison au bord du monde* (5), de William Hope Hodgson, auteur irlandais qui fut à l'époque victorienne haut dignitaire dans la célèbre société secrète magique de l'*Aube dorée* (*Golden Dawn*) : « ...j'ai été dans cet endroit qu'elle (ma bien-aimée disparue) désignait (...) sous le nom de Mer du Sommeil (...). Il me sembla voir alors une bulle d'écume blanche émerger des profondeurs et, je ne sais toujours pas comment, j'avais les yeux posés sur — mais non ! — Je regardais dans son visage — que dis-je — dans son âme (6)... »

« Dieu ! Comme tu es miséricordieux ; c'était elle ! (...) Mes prières étaient exaucées — à jamais (...). Elle et moi, et rien que le vide immense et silencieux pour nous voir, rien que les eaux paisibles de la Mer du Sommeil pour nous entendre (...). Ainsi, nous affrontions le visage de profondeurs insondables et nous étions seuls. O Dieu ! Certes je serais ainsi dans les temps à venir, mais jamais plus solitaire. Elle était là, à moi (7). »

Mais revenons au problème des transmutations métalliques dont se targue l'alchimie traditionnelle. Sont-elles vraiment possibles ? Comment se dérouleraient-elles ?

5. Traduction française au « Livre de Poche ».

6. p. 120-21.

7. *Ibid.*, p. 174.

Chimie et alchimie

1. Le point sur les transmutations

Les alchimistes (anciens ou modernes) ont-ils réellement pu réaliser la transmutation des métaux « vils » en argent et en or ? Aussi précis et abondants que soient les témoignages sur leur triomphe, ils ne suffisent pas (estimons-nous) à être considérés comme des preuves irréfutables de cette superbe réussite.

Aux yeux du savant positif moderne, il ne suffit pas en effet que la réalité d'un fait unique se trouve attestée par des témoins dignes de foi et fort bons observateurs ; il faut aussi que ledit phénomène puisse être reproduit à volonté, et toujours dans des conditions de contrôle objectif efficace. Non seulement un savant authentique pourrait fort bien (repenser aux réalisations — si hallucinantes de conviction visuelle — des illusionnistes au music-hall), en toute bonne foi, se laisser abuser ; mais il y a aussi l'irritante nécessité, exigée par la méthodologie scientifique la plus élémentaire, de pouvoir reproduire les phénomènes (1). Vis-à-vis de l'éventuelle réalité des transmutations alchimiques, la méfiance de principe du savant peut se comparer à l'attitude des astronomes actuels vis-à-vis des fameuses *soucoupes volantes*, aussi nombreux et apparemment précis que soient les témoignages invoqués :

1. Il est pourtant avéré que non seulement les faits historiques (la carrière de Napoléon, par exemple) sont uniques mais qu'un phénomène matériel bien établi comme les tremblements de terre ou les éruptions volcaniques ne se peut reproduire à volonté.

« En physique moderne, la logique mathématique nous impose de faire fi du sens commun, mais tout semble se passer très bien puisque les physiciens trouvent au rendez-vous les événements qu'ils prédisent. Malheureusement les (...) objets volants non identifiés ne se produisent pas au laboratoire (...), ils appartiennent à une catégorie d'événements fortuits que les scientifiques ne peuvent examiner que de seconde main sur des rapports insuffisants, dont ils ont à se méfier (2). »

Les témoignages invoqués en faveur de la réalité des transmutations métalliques sont souvent d'une extrême précision dans les détails ; malheureusement, ils se présentent toujours comme des observations rétrospectives : on ne nous présentera jamais en même temps la quantité de « poudre de projection » qui nous mettrait à même de vérifier à notre tour les faits relatés ! On possède ainsi — c'est l'exemple type — des récits détaillés sur les transmutations opérés au tout début du XVIII^e siècle par l'adepte Alexandre Sethon (dit le *Cosmopolite*) (3).

Dans les témoignages et, circonstance exceptionnellement favorable, quand ils émanent de plusieurs personnages (tous dignes de foi), les détails précis et pittoresques ne manquent point. On a la description physique de l'alchimiste Alexandre Sethon, gentilhomme écossais :

« En 1602, déclare Wolfgang Dienheim (4), (...) je me trouvais à côté d'un homme singulièrement spirituel, petit de taille, mais assez gros, d'un visage coloré, d'un tempérament sanguin, portant une barbe brune taillée à la mode de France. Il était vêtu d'un habit de satin noir et avait pour toute suite un seul domestique, que l'on pouvait distinguer entre tous par ses cheveux rouges et sa barbe de même couleur. »

On est bien au courant des personnages qu'il rencontra. On a la description détaillée des exploits chimiques qu'il permit de réaliser. Tout spécialement, un témoignage du médecin Jacob Zwinger, auquel Sethon permit, grâce à une pincée de poudre de

2. Alfred Roulet, *A la recherche des extra-terrestres* (Paris, J'ai lu, 1973), p. 73-74.

3. Cf. Bernard Biebel, *Le Cosmopolite*, p. 50-52. du n° 9 (mai 77) de la revue *L'autre monde*.

4. *Mineralis Medicina* (1610).

projection, à l'emploi de soufre ordinaire et à un creuset d'orfèvre, de changer en or plusieurs plaques de plomb. Sethon, ne touchant à rien, fit mettre le soufre et le plomb dans le creuset puis agiter le mélange avec des baguettes métalliques. Au bout d'un quart d'heure, il ordonna d'y jeter le contenu d'un petit papier : de la poudre, assez pesante, de couleur jaune citron. Après un nouveau quart d'heure de cuisson, et en poursuivant le battage par des baguettes de fer, ordre fut donné d'éteindre le creuset : tout le poids en plomb y avait été changé en or.

L'or alchimique se caractériserait par un degré de pureté dépassant le titre courant du métal précieux utilisé par les orfèvres ; il serait, qui plus est, bien plus pesant que celui-ci.

Si l'accumulation des témoignages ne suffit pas à convaincre le savant moderne de l'effective réalité des transmutations alchimiques, on ne peut accuser les adeptes de manquer de précision dans les phénomènes qu'ils décrivent comme jalonnant toujours leur réussite des opérations du grand œuvre. Ils révèlent ainsi l'existence de plusieurs faits décisifs. Il y a, nous l'avons vu, la succession des couleurs (du noir au rouge en passant par le blanc, pour ne parler que des trois nuances principales). Il y a la formation d'une étoile, par l'assemblage de cristaux à la surface de la matière liquéfiée (5). Il y a — autre signe de la route du succès — l'apparition d'un rythme harmonieux caractéristique, comparé au *chant du cygne*.

En se targuant de pouvoir réaliser des transmutations métalliques, les alchimistes ne faisaient que suivre la logique même de leur postulat théorique de départ : l'unité de la matière. Il ne s'agissait d'ailleurs pas pour eux d'une simple hypothèse théorique : c'était non seulement une loi traditionnelle transmise à travers les générations de maître à disciple, mais un ensemble concret qui leur semblait aisément vérifié par l'expérience. Les alchimistes ne faisaient que se conformer à des institutions, à des observations aisément vérifiables. Ils constataient, par exemple, que l'objet en fer que l'on plonge dans une solution de cristaux de sulfate de cuivre (ou *sel de vitriol*) ne tarde pas — le processus ne prend que deux ou trois minutes — à se recouvrir d'une couche

5. Les alchimistes mettent cette étoile en parallèle analogique avec l'étoile des mages.

mince de cuivre, alors que rien ne laissait soupçonner la présence du cuivre rouge dans la solution cristalline bleue.

Il s'agit certes là d'une métamorphose chimique qui touche la périphérie des atomes sans toucher le noyau. « *Pareilles métamorphoses colorées*, nous fait remarquer l'auteur d'une remarquable présentation de l'alchimie aux élèves des lycées et collèges (6), *inclinaient les alchimistes à penser que l'apparence extérieure des métaux, si naturellement fugace et transformable par dissolution, fusion, oxydation, sulfuration, etc., n'était qu'un déguisement sous lequel se cachait une matière première fondamentale qui devait seule faire l'objet de leurs travaux.* »

Cela excluerait-il la possibilité que les alchimistes — ceux d'autrefois et de naguère comme ceux qui s'obstinent aujourd'hui encore à « œuvrer » — aient bel et bien aussi connu le secret d'agir sur le noyau, et donc le moyen de réaliser de véritables transmutations d'un corps en un autre ? Personnellement, nous n'hésitons pas à le penser.

Assurément, les savants actuels seraient volontiers enclins à hausser les épaules devant la si totale disproportion des moyens employés. A leurs yeux, croire à la réalité des transmutations alchimiques reviendrait à penser que des hommes aux moyens tout artisanaux obtiendraient, avec un appareillage d'une simplicité si dérisoire, les mêmes résultats obtenus — à Saclay et dans les autres grands centres nucléaires — au prix de l'investissement d'énormes moyens matériels. Au surplus, les alchimistes font intervenir des facteurs (par exemple la pureté spirituelle de l'opérateur) qui n'ont rien de scientifique. Quand, en plus, ils refusent par principe — car ce serait, disent-ils, empêcher au départ toute réussite — d'accepter la possibilité même de placer un observateur scientifiquement qualifié qui suivrait l'alchimiste dans ses travaux, on comprend le scepticisme de principe de la plupart des savants... Et pourtant, pourquoi pas ? Telle demeure notre position.

*

* *

6. *Alchimie et chimie* (« Textes et documents pour la classe », 29, rue d'Ulm, Paris V^e, n° 57, 21 mai 1970, p. 13-24), p. 18.

2. Des chimistes qui crurent à l'alchimie

Malgré l'éclatante différence qui existe entre les buts de la chimie positive et les ambitions prométhéennes de l'alchimie, il y eut quand même — c'est important de le noter — plusieurs chimistes (au sens moderne du terme), et non des moindres, qui crurent bel et bien à la possibilité d'opérer des transformations, de réaliser le grand œuvre. Ce fut le cas pour Henry Cavendish (7) comme aussi pour John Dalton (1746-1844), qui avouera même avoir trouvé le fondement philosophique de la loi chimique qui porte son nom en méditant sur le rôle central du triangle dans la philosophie secrète des Rose-Croix : « ...le triangle, dont l'utilisation était devenue pour lui une obsession, était la clef de son œuvre (8). » Ce fut, plus tard, le cas pour l'Allemand Kékulé (1829-1896), membre lui aussi d'une société secrète rosicrucienne, et qui, nous l'avons vu, avait reçu la révélation intuitive de sa découverte décisive (l'anneau du benzène) en une vision qui lui montrait l'*ouroboros* (le serpent qui se mord la queue, ce symbole de l'unité de la matière) des alchimistes d'Alexandrie.

On verra aussi Marcelin Berthelot (1827-1907) — esprit très positif pourtant — ne pas hésiter à réhabiliter, contre le « fixisme » des éléments chimiques (devenu après Lavoisier un véritable dogme scientifique), la vieille théorie des alchimistes qui enseignait l'unité fondamentale de la matière.

Et pourtant, toutes ces exceptions d'une rare qualité ne pourraient empêcher l'alchimie traditionnelle de constituer un domaine qui, par ses buts comme par la manière dont elle poursuit ses travaux, n'est absolument pas réductible aux perspectives scientifiques de la chimie moderne ou à celles de la physique nucléaire. C'est pourquoi d'ailleurs il serait vain d'attendre, d'espérer quelque réfutation scientifique des vieux espoirs de l'alchimie ; il s'agit d'un domaine qui se meut dans un univers tout différent de celui de la science moderne.

7. Jacques Bergier, *Les extra-terrestres dans l'Histoire* (J'ai lu, 1970), chapitre VII.

8. H. Spencer Lewis, *Manuel rosicrucien* (trad. franç. Villeneuve Saint-Georges, Editions rosicruciennes, 1958), p. 111.

3. Le symbolisme alchimique

Dans les traités alchimiques, la transmission des connaissances au lecteur qualifié s'effectue de diverses manières.

Il y a tout d'abord les simples signes (9) qui schématisent tel ou tel corps, telle ou telle opération. On fera remarquer d'emblée qu'il s'agit là de figurations traditionnelles utilisées par commodité pour représenter des choses concrètes. Il serait donc totalement vain d'espérer y voir quelque chose d'analogue (même d'une manière très approchée) à la notation moderne des formules alchimiques : jamais l'alchimie ne s'est préoccupée tant soit peu des impératifs d'équivalence quantitative tels qu'ils se traduisent dans la nomenclature chimique moderne ; il s'agit toujours d'observations, de manipulations concrètes, et de rien d'autre sur le plan expérimental.

A un échelon de plus, on trouve les *symboles* proprement dits, qui introduisent, eux, un décalage encore plus radical par rapport aux impératifs strictement positifs des équations de la chimie moderne ou de la physique nucléaire : il s'agit en alchimie d'images dont l'interprétation est d'autant plus difficile pour l'historien qu'elles font intervenir — nous l'avons déjà constaté (10) — un double registre de décryptage : sur le plan des opérations du laboratoire et sur celui de l'*oratoire*, c'est-à-dire celui des étapes d'une ascèse intérieure qui prend appui (avec transposition sur un registre psychique des opérations du laboratoire) sur des constatations concrètement observables, dans le creuset ou dans la cornue, lors de la réalisation correcte du grand œuvre.

Nous allons emprunter quelques exemples significatifs à un répertoire hors-commerce particulièrement complet : l'*Arcanum* d'Enaj (11).

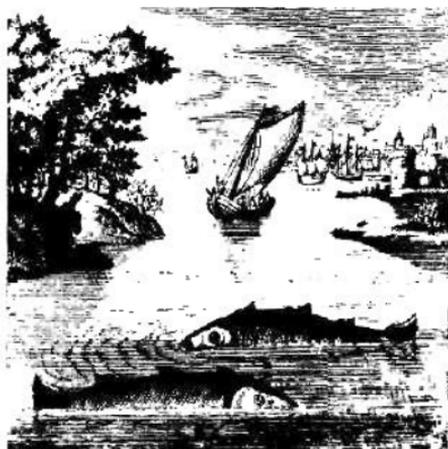
L'*Androgyne* (ou *REBIS*, « chose-deux »), c'est : « *Adam et Eve. Mercure et Soufre. Symbole de la matière première composée des deux principes (actif et passif)* (12). »

9. Certains ressemblent à des hiéroglyphes égyptiens très stylisés.

10. Voir *supra*, au chapitre 2.

11. « *Bibliologia* », 1974 (Imprimerie Jeanne d'Arc. Le-Puy-en-Velay).

12. p. 117.



La « navigation hermétique ». (Gravure extraite de l'*Atalanta fugiens* de Michel Maier, Oppenheim, 1618)



« L'œuf double » (Figure du *Crede Mihi* de Thomas Northon, XV^e siècle).

Mais ce n'est pas seulement ce symbole si expressif de la conjonction concrète — réalisée dans la cornue ou le creuset — des deux principes (opposés mais complémentaires) contenus dans la matière minérale du grand œuvre : c'est aussi le symbole des « noces alchimiques » intérieures qui, nouées dans l'âme de l'adepte, s'opèrent entre les moitiés masculine et féminine de celle-ci. Ce peut être aussi une représentation du mariage entre les deux êtres prédestinés (l'homme et la femme qui se sont reconnus) aptes à reformer l'androgyme primordial.

L'ange — « symbole de l'eau Esprit de la Pierre (13) » — nous rappelle aussi l'intervention effective, pour réussir le grand œuvre (sur tous les plans), de puissances célestes suprahumaines.

L'Arche d'Alliance « représente la pierre au Rouge » (14), mais c'est aussi la liaison établie (on rejoint les symboles bibliques de l'arc-en-ciel, de l'échelle de Jacob) entre le Ciel et la Terre.

La balance « représente la sublimation, l'Air (15) ». C'est aussi le « symbole de toute l'Œuvre alchimique qui réside dans la connaissance des proportions naturelles », et avec nécessité de ne pas se borner au seul domaine des opérations de laboratoire.

13. *Ibid.*, p. 117.

14. *Ibid.*, p. 117.

15. *Ibid.*, p. 119.

La caverne, « *c'est l'image du début du Solve* (« dissous », phase de dissolution), *quand la matière du compost (le mélange préparé pour la réalisation du grand œuvre) se creuse, se craquelle, s'ouvre* (16) ».

Mais c'est aussi le symbole de la descente initiatique en soi-même, avec le symbolisme de la caverne comparée (mais le néophyte ne vit-il pas une nouvelle naissance ?) au sein maternel où se développe l'embryon.

La Rosée de mai « *désigne le Sel philosophique qui se liquéfie en gouttelettes* (17) ». Mais c'est aussi l'influx spirituel qui « tombe » sur l'initié et opère sa transformation...

On pourrait multiplier de tels exemples.

Ce qui, justement, déroute le plus l'historien moderne qui se hasarde à se pencher avec sympathie sur l'alchimie traditionnelle, c'est bien cette si constante obligation pour les « artistes » de faire jouer un double registre : celui des opérations matérielles ; celui d'une ascèse.

On le constaterait fort bien à propos d'un symbole rosicrucien traditionnel : le pélican qui s'ouvre la poitrine pour nourrir ses petits. C'est un profond symbole traditionnel, celui du sacrifice — totalement oublieux de soi — du Christ sur la Croix. Mais le mot *pélican* a aussi un sens précis en alchimie opérative ; nous évoquerons la forme caractéristique (celle-là même qu'a le bec de l'oiseau incurvé, vers le bas) d'une cornue, appelée *pélican*, dont l'orifice plonge dans un ballon.

Certains symboles ont donné naissance, isolés ou assemblés, à des contes, à des légendes, à des mythes. C'est le cas pour la licorne — ce gracieux cheval blanc doté d'une corne frontale torsadée — qui, dit-on, était irrémédiablement indomptable sauf par une jeune vierge ; s'il en était ainsi, la gracieuse cavale venait doucement poser sa tête sur le giron de la jeune fille. Il s'agit d'un animal purement imaginaire (18), au rôle particulièrement important dans l'iconographie alchimique. La si célèbre tapisserie de *la Dame à la Licorne*, au musée de Cluny, ne se pourrait complètement décrypter qu'en faisant appel à l'ésotérisme

16. *Ibid.*, p. 122.

17. *Ibid.*, p. 139.

18. S'il existe des ovins (parmi les antilopes) dotés d'une corne frontale, c'est anatomiquement impossible chez les équidés.

hermétique. Et, si la licorne figure sur plusieurs blasons célèbres (depuis celui de la monarchie anglaise jusqu'à celui des barons de Rothschild), on ne devrait pas manquer de rappeler — même si ceux qui reproduisent lesdits blasons ne s'en doutent certes pas — qu'il y eut au Moyen Age des relations directes entre l'héraldique et l'hermétisme.

Sur la licorne, Enaj fait (19) les remarques que voici :

« *Corps blanc — tête rouge — yeux bleus. Ce Feu qui est en nous et que nous ne voulons pas voir. Vérité. Quintessence.* »

« *C'est en alchimie la force masculine pure, le Soufre-symbole du Feu secret du Mercure, par le Soufre qui s'en élève.* »

En fait d'ailleurs — et ce n'est nullement par hasard si ce symbole se trouve si volontiers accolé à celui du lion — la licorne nous ramènerait à la nécessaire conjonction hermétique des deux polarités, opposées mais complémentaires. La licorne n'est-elle d'ailleurs pas déjà par elle-même un symbole androgyne ? C'est une jeune cavale certes, mais qui se trouve dotée d'une corne, attribut symbolique masculin s'il en fut, dans les diverses traditions.

Nous n'aurions pas le loisir ici de nous pencher sur l'utilisation littéraire de diverses légendes et traditions hermétiques. Ce serait pourtant un domaine riche en surprises, qui nous obligerait à nous pencher — exemple significatif — sur le *Scarabée d'or* d'Edgar Poe (20). Ou encore sur la *Chèvre d'or* de Jean Aicard, conte inspiré d'une vieille légende provençale (21).

Ce qui explique encore l'interprétation de certains traités d'alchimie, c'est aussi — cas significatif — la manière dont des descriptions se trouveront à la fois vraies d'une manière concrète, littérale, et correspondront aussi à un registre symbolique d'interprétation. On le voit fort bien avec les rêves relatés par des adeptes ; si certains sont manifestement des artifices didactiques inventés de toutes pièces, il en est en revanche qui transcrivent bel

19. Op. cit., p. 46.

20 Cf. Enaj, op. cit., p. 51 : « *Le scarabée d'or* — Image du Soleil et de l'Or signifie transformation, résurrection ».

21. Cf. sur le symbolisme hermétique de la chèvre, Enaj, op. cit., p. 40 : « Symbole de la vie qui parvient à dégager l'esprit de la matière (La chèvre cherche à grimper sur les hauts sommets), élévation, nouvelle naissance. C'est en alchimie le symbole de Mercure animé non encore purifié. »

et bien des expériences oniriques vécues par l'alchimiste, tout spécialement quand il s'agit de songes vécus alors que l'alchimiste, si las après tant d'heures de veille auprès de son athanor, avait fini par succomber au sommeil.

De toute manière, l'alchimie nous introduit en un monde mental bien différent du « bon sens » quotidien, avec oppositions familières tranchées. D'où le caractère pas toujours nettement séparé mais au contraire ambivalent — ils seront bénéfiques ou maléfiqes suivant les cas — que pourront prendre divers symboles : celui (traditionnel) du serpent par exemple, bien loin d'être toujours maléfiq (22). On constaterait d'ailleurs combien les contes et légendes traditionnels nous éloignent volontiers des notions courantes. On pourrait, par exemple, se pencher sur la légende de *l'œuf de serpent — de couleur rouge* — engendré, à une époque bien déterminée, par tous les ophidiens d'une région, à la recherche duquel s'élançaient les druides rassemblés. On penserait volontiers à l'écho, plus ou moins transposé en légende, d'un rituel initiatique lui-même fondé sur un symbolisme alchimique.

Si les symboles traditionnels savent garder d'eux-mêmes les interprétations intuitives dont ils sont porteurs pour l'initié, il faut noter aussi que les alchimistes n'ont pas hésité — en certaines circonstances, lorsqu'ils estimaient possible une dangereuse divulgation — à utiliser diverses méthodes savantes destinées à cacher aux simples lecteurs curieux l'accès à des secrets importants et dangereux. Ils ont ainsi utilisé les anagrammes, l'inversion de l'ordre des opérations décrites et bien d'autres astuces encore. Ils ont même usé d'alphabets secrets et pratiqué la cryptographie. Aujourd'hui encore, les services secrets de divers bords utilisent, pour coder un message, certaines des méthodes qui avaient été mises au point par deux alchimistes de la Renaissance : l'abbé Trithème (Tritheim), auteur de la *Stéganographie*, et Blaise de Vigenère, le chapelain (et alchimiste) du roi Henri III.

22. Cf. l'important ouvrage de notre ami Jean-Pierre Bayard : *Le symbolisme du caducée* (Éditions de la Maisnie, 1978).



Allégorie du grand œuvre.

Remarquer : le lion couronné ; Eros tirant à l'arc ; le mercure philosophique (figure féminine) portant un vase d'où sortent sept fleurs ; la figuration de l'air portant un soufflet.

(Planche extraite du *Rosarium philosophorum* de Stolcius, fin du XVI^e siècle).

4. Fin de l'alchimie moderne ?

Il existe aujourd'hui encore des alchimistes qui, avec exactement les mêmes procédés (demeurés tout artisanaux) que leurs devanciers, « œuvrent » avec les mêmes ambitions que ceux-ci. Pourtant, les choses sont-elles demeurées toujours les mêmes ? Ne serions-nous pas entrés dans une période finale où la réussite du grand œuvre (23) serait devenue bien plus difficile (de plus en plus même en fait), pour devenir presque impossible sauf cas exceptionnels ?

L'alchimiste contemporain Roger Caro nous fait ainsi remarquer, dans son avant-propos au précieux livre *Concordances alchimiques* (24) : « ...absorber de la quintessence additionnée d'eau, de lait ou de bouillon revient à prendre une dose homéopathique, une dose infinitésimale (...) seulement faut-il encore laisser le temps d'agir et veiller surtout à ce qu'aucun agent extérieur ne détruise ce que la quintessence reconstruit (25). » Et il ajoute : « Trois grands fléaux règnent sur notre vie moderne et sont la cause de presque tous nos maux actuels : la pollution de l'atmosphère, le rythme accéléré de notre vie et le bruit (26). »

Notre civilisation mécanique moderne a même suscité nombre d'éléments perturbateurs qui vont à l'encontre d'une pleine réussite des opérations alchimiques : les facteurs vibratoires introduits par la prolifération croissante des ondes de toutes sortes ; la circulation automobile de plus en plus intense ; l'encombrement de l'espace aérien... Sans oublier la nécessité pour les hommes, particulièrement pesante sauf rares exceptions à l'époque actuelle, de gagner sa vie alors que, pour devenir un alchimiste apte à « œuvrer » méthodiquement au laboratoire, il faut disposer d'une existence comportant des loisirs abondants... Et pourtant, ne subsiste-t-il pas encore des alchimistes parmi nous en plein *règne de la quantité* ? Il en restait encore un nombre notable à la Belle Epoque, où François Jollivet-Castelot avait pu

23. Nous sommes parvenus à l'extrémité du présent cycle terrestre.

24. « Les Angelots », chemin de la Madrague, 83 Saint-Cyr-sur-Mer, 1968.

25. p. 23.

26. *Ibid*

fonder, en 1894, la *Société alchimique de France*. Mais il y avait alors d'autres « artistes » moins illustres, comme le jeune étudiant en médecine Albert Poisson, mort à 24 ans mais qui avait eu le temps de publier plusieurs ouvrages, dont ses *Théories et symboles des alchimistes* (27).

Un peu plus tard, il y aura d'autres alchimistes traditionnels comme (pour encore nous limiter à la France) Grillot de Givry. Il y aura surtout l'énigmatique Fulcanelli...

L'*Imperator* (c'est le titre que porte le chef suprême de l'Ordre rosicrucien AMORC) est investi, de par l'héritage traditionnel qu'il détient, du privilège d'opérer une fois dans sa charge une démonstration publique de transmutation en or. C'est ce qu'accomplit à New York en 1924, dans un vaste auditorium, le Dr H. Spencer Lewis (mort en 1939).

Et aujourd'hui ?

Nous avons rencontré au fil des pages quelques noms célèbres (ceux d'Eugène Canseliet, le fils spirituel de Fulcanelli, d'Armand Barbault, de Roger Caro), qui attestent que — dans une époque si peu favorable pourtant à bien des égards (28) — l'alchimie ne peut absolument pas disparaître de la scène. Serait-ce d'ailleurs imaginable qu'une quête aussi fascinante cesse de retrouver sans cesse — d'époque en époque — son emprise sur certains esprits ?

« *Dans le processus de transmutation et dans l'étude de l'alchimie en général, la plupart des principes fondamentaux de l'univers sont révélés, ce qui ne peut être fait dans aucune autre expérience de laboratoire. C'est ce qui rend le sujet si intéressant et si rempli de nouvelles et surprenantes conditions, situations, révélations* (29). »

Et ce n'est nullement l'effet d'une mode passagère (cet engouement dure en fait depuis les années 50, ce qui fait beaucoup !) si les publications sur l'alchimie s'avèrent toujours aussi nombreuses, et le deviennent même de plus en plus.

27. Réédité aux Editions traditionnelles. Paris.

28. Mais avec quand même des éléments positifs : la fin du « fixisme » chimique : la disponibilité croissante de nombreux jeunes à retrouver la voie initiatique et l'ésotérisme.

29. H. Spencer Lewis. *L'alchimie moderne* (article réédité dans *Rose + Croix*, n° 84, décembre 1972, p. 17-20), p. 19.

5. Les alchimistes ont-ils créé la vie ?

A propos du fantastique espoir, nourri par certains chercheurs modernes, de créer artificiellement la vie, on n'a pas manqué d'esquisser un parallèle avec certaines recherches prêtées aux vieux alchimistes. Il y a, par exemple, le si étrange passage de **Paracelse** sur la fabrication possible d'un *homunculus* (homuncule) à partir de la semence humaine convenablement préparée (30).

Mais on peut se demander si les textes étranges de ce genre ne devraient pas être interprétés plutôt d'une manière symbolique : l'*homunculus*, ce serait alors soit l'« embryon métallique » qui, de la matière première, s'édifie pour devenir la pierre philosophale capable d'opérer les transmutations ; soit, en un sens initiatique, le nouvel homme qui s'élève glorieux après la mort du vieil homme.

De même que pour les si curieuses traditions rabbiniques sur le *Golem* (31), il faudrait bien se garder de donner une interprétation terre-à-terre des faits invoqués par la légende.

Rien ne nous permet de penser que les alchimistes d'antan, comme ceux plus récents, aient cherché à recréer la vie humaine ou animale. Il nous est facile de voir l'origine de cette croyance populaire. D'une part, il y a toutes les traditions et légendes sur des magiciens qui auraient réussi à animer des statues ou des objets inanimés, soit pour obtenir des réponses divinatoires soit pour se fabriquer à bon compte un serviteur entièrement passif afin d'exécuter sans histoire les besognes automatiques ou ennuyeuses (32). Il y a aussi, mais on se trouverait alors dans un domaine tout autre que celui de la magie, puisqu'on y pourrait voir en fait une préfiguration des robots et de l'électronique, les automates et « têtes parlantes » fabriquées effectivement par des alchimistes célèbres (Gerbert, Albert le Grand et d'autres).

30. *De natura rerum*.

31. Voir l'important ouvrage de A. D. Grad : *Le Golem et la Connaissance* (même collection, Editions Dangles).

32. Revue sur le mode humoristique, ce sera la légende de l'apprenti sorcier utilisant aveuglément la formule qui permettait à son maître de se faire porter des seaux d'eau ; mais il ignorait la formule pour renvoyer l'entité évoquée !

Il est vrai aussi que, précision importante, tout ce qui se manifeste est *vivant* pour l'alchimiste : les métaux ne sont nullement des substances inanimées ; il vivent, ils évoluent, ils croissent et se reproduisent.

Nous avons pu constater, et fort amplement que, même si nous tentons de ne la considérer que sous l'aspect concret des opérations de laboratoire, l'alchimie demeure inséparable en fait non seulement d'une vision générale du cosmos et de l'homme mais d'une ascèse, d'une réalisation spirituelle. D'où la nécessité de nous pencher sur les aspects philosophiques et spirituels de l'alchimie.

Aspects philosophiques et spirituels

1. Des expériences spirituelles à support matériel

Si les expériences (simples ou complexes) réalisées au laboratoire alchimique ne sont nullement une fabulation, il n'en reste pas moins qu'il ne s'agit absolument pas (on ne le répètera jamais assez) d'observations concrètes qu'il n'y aurait qu'à tenter de traduire en un langage plus positif pour en percer tout le mystère. De même que le *laboratoire* (les travaux) et l'*oratoire* (l'ascèse intérieure de l'alchimiste) s'impliquent l'un l'autre, il faut toujours considérer les phénomènes que l'« artiste » observe dans la cornue ou dans le creuset comme le support concret des étapes d'une régénération illuminatrice, d'une transformation psychique de tout l'être (corps et âme).

Il arrive que la description des phénomènes soit directe. Voici, par exemple, un extrait des *Douze clés de la Philosophie* de Basile Valentin : « *Pour atteindre le but désiré, il faut que soit respectée une certaine mesure dans le mélange de la substance liquoreuse de la Philosophie : que le plus grand ne soit pas trop abondant et n'accable pas la partie plus petite, afin que le faible ne soit pas trop débile devant le plus fort, que la génération ne soit pas empêchée et qu'une égale souveraineté puisse s'exercer (1)* ».

1. p. 154 de l'édition par Eugène Canseliet (Editions de Minuit, 1953).



Dragon et serpents.

(Basile Valentin, *Les douze Clés de la Philosophie.*)

La génération dont il s'agit ici est, à la fois, celle — minérale — de la pierre philosophale (comparée à un embryon) et la naissance intérieure chez l'adepte de l'homme nouveau, régénéré.

D'autres passages mêlent la description concrète et l'intervention de symboles. C'est le cas dans cet autre passage des *Douze clés* (2) : « L'Homme double igné (3) doit se nourrir d'un cygne blanc (4) ; ils se détruiront mutuellement et de nouveau reviendront à la vie (5). Et l'air des quatre parties du monde s'emparera des 3/4 de l'homme igné enfermé (6) afin que le chant des cygnes (7) puisse être entendu et, de leur adieu, les tons musicaux exprimés ».

Divers auteurs (par exemple, au siècle dernier, le général américain Ethan-Allen Hitchcock et, au XX^e siècle, le psychanalyste freudien Hans Silberer puis le psychologue et philosophe Carl-Gustav Jung (8)) ont estimé que les expériences matérielles

2. p. 155 de l'édition Canseliet.

3. C'est la conjonction des deux polarités.

4. C'est l'Œuvre au blanc.

5. C'est le processus central de la mort suivie de résurrection.

6. A la fois, la Pierre philosophale enfermée dans l'Athanor et l'Homme intérieur captif du corps physique.

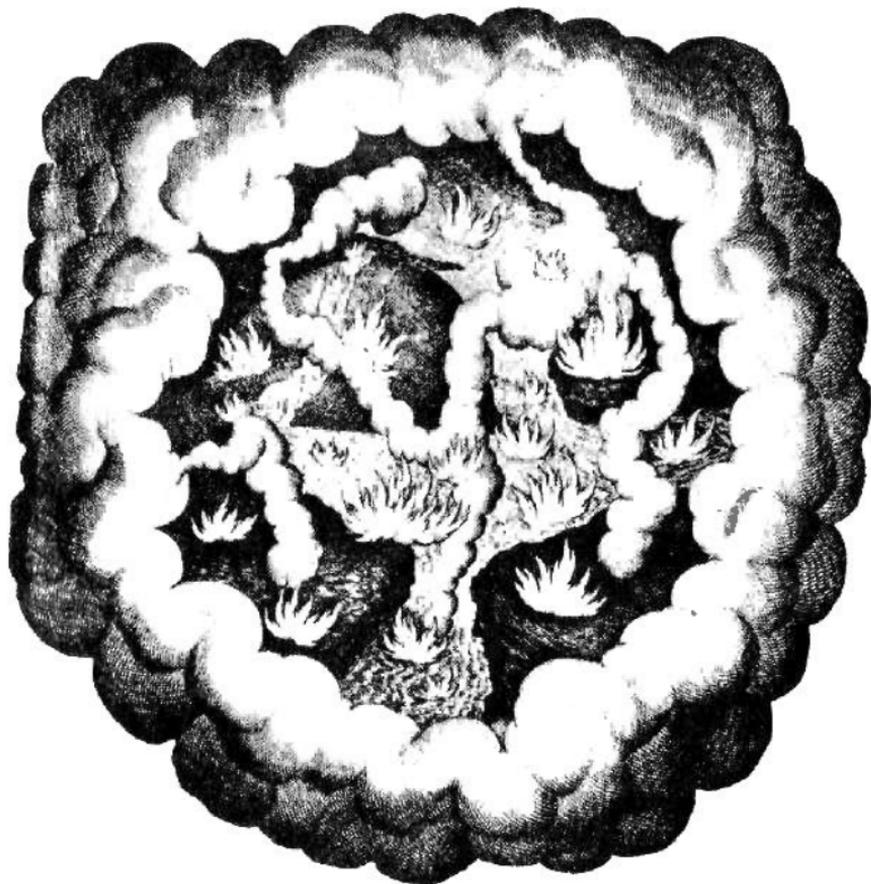
7. Il s'agit d'un phénomène sonore qui accompagne l'apparition de la couleur blanche.

8. Citons aussi le philosophe français Achille Ouy.



Le grand arcane hermétique avec la devise dont les initiales forment le mot code VITRIOL.

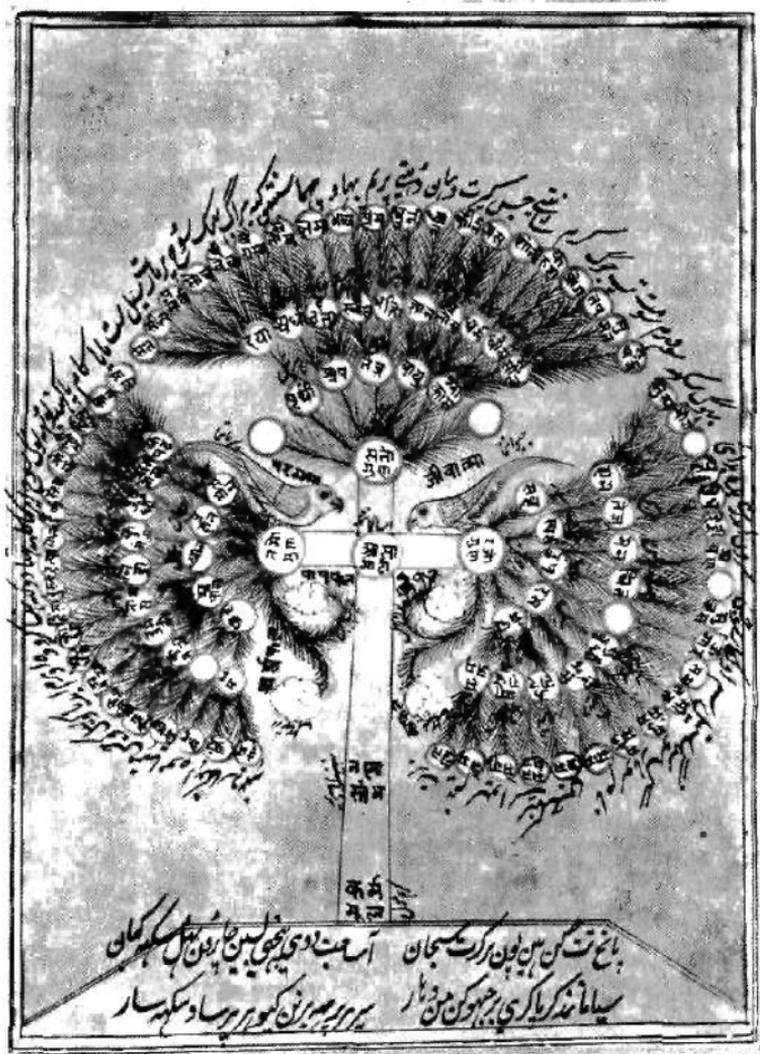
(Basile Valentin : *Les Douze Clés de la Philosophie*, édition du début du XVII^e siècle).



Le chaos des éléments.

(Athanase Kircher : *Mundus subterraneus*, Rome, 1675)

des « artistes » n'auraient eu qu'une importance toute secondaire (comme simples confirmations palpables de lois cosmiques) et que le seul véritable secret de l'alchimie résiderait pour l'« artiste » en une révélation intuitive des lois de l'ascèse illuminatrice, du processus spirituel de la naissance intérieure du nouvel homme, de l'initié. Mais, s'il est effectivement possible d'utiliser le symbolisme du grand œuvre alchimique pour décrire les étapes d'une ascèse intérieure, il n'en reste pas moins patent que pour revêtir sa forme vraiment complète, l'alchimie traditionnelle doit comporter — en strict parallélisme analogique — aussi bien le



« L'arbre des siècles ». Enluminure d'un manuscrit tantrique hindou (Rajasthan, XVIII^e siècle).

(Photo Ajit Mookerjee, New Delhi)

patient travail de *laboratoire* que celui de l'*oratoire*. L'alchimiste doit savoir, tout à la fois, *œuvrer* et *prier*.

On remarquera aussi le fait que voici : dans divers traités alchimiques, on trouve la description — plus ou moins camouflée

certes en opérations matérielles — de voyages psychiques réalisés, en correspondance avec les sept sphères astrologiques (qui régissent les influences du soleil, de la lune et des cinq planètes : de Mercure à Jupiter, connues des anciens), à travers la série des régions subtiles au-delà des apparences vibratoires. C'est d'ailleurs (la précision n'est pas sans intérêt vu l'emploi tant répété de cette terminologie par les auteurs « occultistes » modernes) pour cette raison — le rôle des *sept planètes* — que ce qu'on nomme couramment l'*au-delà* se trouve si volontiers qualifié de *plan astral*.

De toute manière, rien ne pourrait se produire dans le domaine sensible qui n'ait eu déjà son parallèle dans l'invisible : c'est l'un des fondements théoriques de la philosophie des alchimistes.

2. Connaissance totale du cycle terrestre

Nous avons vu comment les alchimistes se targuent d'observer, dans la cornue ou dans le creuset, ce qui s'est passé lors de l'organisation du chaos primordial par la Lumière divine, autrement dit au commencement de tout cycle terrestre, lors des sept « jours » de la Genèse. Mais ne seraient-ils pas à même de décrire aussi, en complément, ce qui se passera tout à la fin d'un cycle ?

La littérature alchimique n'est pas sans comporter des prophéties. Citons celle-ci, donnée (dans son *Prognostic*) par Paracelse : « *Il adviendra une rénovation et une transformation qui nous rendront comme les enfants qui ne savent rien de la ruse et de l'astuce des vieillards.* »

Les deux volumes de l'adepte moderne Fulcanelli (*Le mystère des cathédrales*, *Les demeures philosophales*) devaient être suivis d'un troisième livre, intitulé *Finis gloriae mundi* (Fin de la gloire du monde) consacré à la phase ultime du présent cycle ; l'alchimiste interdit à son fils spirituel (Eugène Canseliet) de la publier (9) « ... *Fulcanelli* — déclare son disciple — *m'a réclamé*

9. Robert Amadou, *Le Feu du Soleil* (Jean-Jacques Pauvert, 1978), p. 75.



Illustration extraite de l'*Histoire de la Magie* d'Eliphas Lévi (1860).

Au centre, les deux triangles cosmiques — avec le carré magique parfait — inscrits dans trois cercles. Sur le pourtour, les symboles des quatre évangélistes.

le paquet (les feuillets du manuscrit Finis gloriae mundi) et me l'a retiré. Sans doute y avait-il là des choses très graves (10). »

Mais il existe une série de livres, écrits par des auteurs du XX^e siècle (11), dans lesquels on trouverait une connaissance étonnamment poussée des événements de la fin du siècle. C'est le cas pour *L'autre côté* d'Alfred Kubin, où la désintégration finale de l'« Empire du Rêve » symbolise, de toute évidence, les événements de la fin du cycle terrestre (12). On pourrait d'ailleurs y voir aussi — et cela nous ferait retrouver encore le parallélisme traditionnel entre le monde terrestre et l'être humain — une symbolisation concrète de la période finale (la vieillesse) de

10. *Ibid.*, p. 77.

11. Qui étaient bien au courant de la philosophie alchimique.

12. *L'autre côté*, traduction française rééditée chez Marabout.

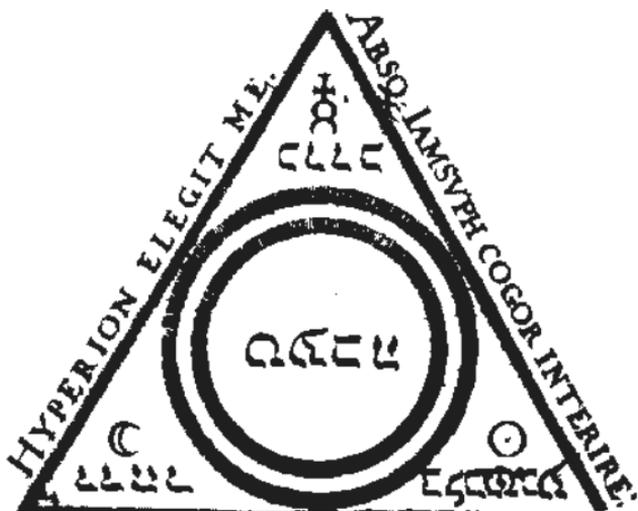
l'homme, qui se termine inéluctablement par la mort et la décomposition.

Autre auteur — il conviendrait (on l'oublie trop) de signaler son appartenance non seulement à la franc-maçonnerie mais à une société concrète rosicrucienne — singulièrement informé des enseignements traditionnels sur ce qu'on nomme couramment la *fin du monde* (en fait, les catastrophes cycliques successives) : Jules Verne, dont on découvre enfin toute la vraie stature après l'avoir réduit tant d'années durant au statut secondaire d'« auteur pour la jeunesse ». Dans l'un de ses tout derniers écrits, *L'éternel Adam*, on trouve la révélation — dure mais lucide — du grand secret des cycles successifs de civilisation, dont chacun constitue pour l'humanité un nouveau recommencement. Il met ces paroles dans la bouche de l'homme qui, appartenant à une civilisation du futur, découvrira le témoignage pathétique attestant l'existence, autrefois, d'une culture totalement oubliée : « *Par ce récit d'outre-tombe* (les feuillets, trouvés dans un tube d'aluminium, rédigés par l'un des rares survivants de la catastrophe géologique : le subit basculement des pôles à la fin du XX^e siècle, causant la surrection de l'Atlantide mais, en contrepartie, la submersion de tous nos continents), *il imaginait le drame terrible qui se déroule perpétuellement dans l'univers, et son cœur était plein de pitié. Tout saignant des maux innombrables dont ce qui vécut avait souffert avant lui, pliant sous le poids de ces vains efforts accumulés dans l'infini des temps, le Zartog SOFR-AI-SR acquérait, lentement, douloureusement, l'intime conviction de l'éternel recommencement des choses* (13). »

Un autre écrivain — irlandais celui-là — William Hope Hodgson, donne, dans son petit roman *La maison au bord du monde* (14), un tableau apocalyptique aux résonances bien plus lointaines encore, puisqu'il nous décrit — par-delà la disparition de toute vie sur notre planète — la fin du système solaire et même celle de la galaxie dans son ensemble (dont le soleil n'est que l'une des innombrables étoiles). Hodgson était, nous l'avons vu, un membre haut gradé de la société secrète de l'« Aube dorée »

13. Atinéea final de *L'éternel Adam* (p. 263 du recueil *Hier et demain*, réédité au « Livre de poche »).

14. Traduction française (au « Livre de Poche », 1970) du livre *The house on the borderland*.



Conjonction des trois principes cosmiques.

(Diagramme extrait d'un traité anonyme, Paris, milieu du XVII^e siècle)

(*Golden Dawn*); si nous savons lire entre les lignes, nous en déduisons que cet auteur avait obtenu ses prophéties par le moyen d'une opération de magie cérémonielle (la description, dans l'ouvrage, de la vaste cave mystérieuse est en fait celle — codée — du temple souterrain dans lequel Hodgson avait accompli ce rituel).

En contrepartie de cet aspect négatif bien connu de la vision traditionnelle des cycles terrestres (15), il ne faudrait pas omettre de rappeler — juste compensation de la phase d'involution, de chute croissante en l'« âge noir » (*Kāli-yuga*) — qu'à la fin ténébreuse d'un cycle succédera toujours inmanquablement, juste retour des choses, un recommencement, un cycle d'évolution. Ce que nous précise Sébastien Batfroi : « ... un nouvel Age d'or nous est promis dès après la fin des temps (...) tous les signes sont là qui se pressent quotidiennement en grappes serrées. Nous occupons, pour l'heure, l'antichambre obscure par laquelle on accède à la vaste salle à manger où la Cène finale, qui doit réunir tous les justes, se déroulera (16) ».

15. Sur celle-ci, voir tout spécialement la somme monumentale de notre ami Jean Phaure : *Les cycles de l'humanité adamique* (Paris, Dervy-Livres, 1973).

16. Article dans *Atlantis*, n° 291 (janvier-février 1977), p. 169.

3. La « Melencolia » d'Albert Dürer

Il existe une série d'œuvres réalisées par des artistes qui furent non seulement de grands « inspirés » mais des *initiés*, et dans lesquelles se trouvent rassemblés en fait tous les arcanes de la philosophie hermétique. Un exemple significatif — dont nous allons donner un essai personnel d'interprétation d'ensemble — est la gravure si célèbre de Dürer qui porte le titre *Melencolia*.

Les aïeux de Dürer, ainsi que son père (lequel exerçait la profession, très estimée, d'orfèvre) étaient d'Europe Centrale, d'une province très riche en légendes fantastiques : la Transylvanie. Le jeune Albert Dürer naît à Nuremberg en 1476.

Les opportunités de contacts initiatiques ne lui manqueront pas tout au long de sa carrière. Citons les rapports certains de l'artiste avec la grande Fraternité des *Bauhütte*, c'est-à-dire des tailleurs de pierre du Saint Empire romain germanique ; la présence de symboles maçonniques, chez Dürer, n'a donc rien d'étonnant pour nous. Citons aussi ses contacts avec l'*Ordre Teutonique* (qui avait sa riche tradition secrète), ainsi, semble-t-il, qu'avec les ramifications secrètes allemandes (italiennes aussi) issues de l'*Ordre du Temple*, Albert Dürer sera aussi, très certainement, membre de la société des Frères de la *Rose-Croix*.

Dürer ne connut jamais — c'est important à noter — de périodes difficiles dans sa carrière ; au contraire, les hautes protections ne lui firent jamais défaut. L'artiste fut l'ami de personnalités très importantes à divers points de vue : l'humaniste Erasme, le réformateur Luther, les grands peintres italiens Léonard de Vinci, Mantegna et Le Titien... Dürer eut l'occasion de visiter, outre les diverses parties du Saint Empire et l'Europe Centrale, l'Italie, les Pays-Bas aussi ; dans ce dernier pays, l'artiste entre en rapport avec des juifs portugais, sans doute détenteurs de secrets kabbalistiques.

Dürer ne cessa d'être appuyé par des souverains : les Electeurs de Saxe et de Mayence, les Empereurs d'Allemagne, Maximilien I^{er} (17), Ferdinand I^{er} et Charles Quint (lequel devait l'anoblir, et en faire son peintre officiel). L'artiste mourut en 1528.

17. Haut initié alchimiste et rosicrucien, surnommé le *Roi Blanc* (titre significatif) ou le *Dernier des Chevaliers*, il fut l'un des promoteurs du Grand Dessein politique : l'Unité Européenne.

Notre étude se bornera à trois œuvres : deux tableaux et une gravure (la *Melencolia*), mais tout particulièrement à la dernière.

Le jeune Dürer s'était peint dans l'autoportrait au chardon. Pourquoi ? Cette plante accumule les gouttes de rosée dans les multiples concavités de ses feuilles, d'où le sens symbolique du tableau ; « l'homme au chardon », c'est l'initié, l'homme qui a soif de la connaissance avec autant d'avidité que les feuilles du chardon boivent la rosée, cette fameuse rosée si chère aux alchimistes. Maintenant, la toile *Adam et Eve* ; nous pouvons remarquer qu'à l'*Arbre de vie* se trouve suspendue une cartouche qui porte la signature *Albert Dürer* dans laquelle une *Spirale* semble suivre le prénom. La *Spirale*, grand symbole ésotérique. Passons maintenant à la fameuse gravure *Melencolia* ! (point d'exclamation ou I). On peut remarquer ceci : le petit signe qui s'insère, dans le cartouche, entre le mot *Melencolia* et le I est formé de deux *spirales* opposées selon l'axe vertical et réunies par un losange curviligne, lui-même marqué d'un point central. Ne nous serait-il pas loisible de voir dans la réunion — sûrement pas fortuite — de ces détails, le symbole particulier à l'une des fraternités initiatiques auxquelles appartient l'artiste ?

D'autre part, l'appartenance de Dürer aux Maçons Opératifs s'exprime sans équivoque : sur le sablier figurant dans la gravure nous voyons l'équerre et le compas. Mais, d'autres indices peuvent être tirés de certains détails, nous ouvrant des révélations précises sur le haut degré d'initiation atteint par l'artiste. Par exemple, la *Melencolia* comporte un *Carré Magique* : si nous additionnons les nombres qui le composent, nous obtenons toujours, horizontalement ou verticalement, le nombre 34. Or, la célèbre prophétie des Papes de Saint Malachie donne à Clément V (le complice de Philippe-le-Bel dans la destruction de l'Ordre du Temple) le chiffre 34. Quant à la date 1514, l'addition théosophique (1 + 5 + 1 + 4) donne 11, nombre important dans toutes les Fraternités secrètes directement rattachées au Temple.

Pour en revenir à la qualité maçonnique d'Albert Dürer, on remarque que la grande Figure féminine porte une couronne de feuillages qui rappellent l'Acacia, cette plante sacrée qui — en Maçonnerie — est le symbole de l'Immortalité.

Enfin, l'Angelot tient bel et bien dans sa main droite un petit maillet, autre symbole maçonnique. Mais, quelle interprétation

d'ensemble, maintenant, donner de la gravure ? Deux interprétations traditionnelles complémentaires sont à envisager ici.

La première, qui se réfère étroitement à l'*Apocalypse de Saint Jean*, concerne le redoutable problème de la fin du présent cycle de manifestation. Un fidèle disciple de René Guénon, Louis Barmont, l'a magistralement exposé dans son excellent ouvrage : *L'ésotérisme d'Albert Dürer : la Melencolia*.

Laissons-lui la parole :

« *L'astre est évidemment une comète observée par l'artiste par-delà un arc-en-ciel, au cours d'une lourde journée d'orage qui explique l'attitude du grand ange et de l'animal. Si l'on remarque que l'œuvre est datée de 1514, on ne peut guère douter qu'il s'agit de la comète qui illumina le ciel occidental justement au cours des années 1513-1514 (p. 7).* »

Or, les comètes étaient toujours considérées comme des astres de mauvais augure, annonçant diverses calamités. L'astre chevelu figurant sur la gravure se trouve orienté Nord-Ouest-Sud-Est : il tend vers la Balance, laquelle, entre autres sens, se trouve être le signe zodiacal correspondant au Jugement dernier, tel qu'il est conçu par la révélation chrétienne ; claire allusion, donc, à la *Fin des Temps*.

On remarquera la présence, dans la partie droite de la gravure, d'un *Sablier* que surmonte un *Cadran Solaire* : l'artiste a voulu symboliser l'écoulement, toujours plus précipité, des événements à la période terminale du Cycle terrestre (18).

Quant à l'*Echelle à Sept Degrés*, elle pourra symboliser les « *Sept Millénaires* » d'un Age du Monde, c'est-à-dire les Sept grandes divisions du Cycle terrestre.

La Comète est conçue comme un Astre igné, symbolisant le « *Soleil de Justice* » qui — par l'embrassement général de la Terre — provoquera le complet renouvellement du Monde. Mais, la destruction par le Feu marquera aussi l'avènement d'un nouveau Cycle terrestre, débutant par le nouvel Age d'Or. C'est le moment de nous rappeler le décryptage Rosicrucien des initiales I.N.R.I. : « *Igné Natura Renovabitur Integra* » — « La Nature sera

18. C'est ce qu'on appelle, maintenant, sans toujours s'interroger sur son caractère apocalyptique, l'accélération de l'Histoire.

totale­ment renouvelée par le Feu ». Comme le remarque Barmont (p. 36) :

« *La prodigieuse Melencolia prendra fin, son contenu étant pleinement accompli, car encore un peu, bien peu de temps et Celui qui doit venir viendra : Il ne tardera pas.* »

Remarquons l'animal fantastique, sorte de bizarre chauve-souris à queue de serpent : il symbolise l'assaut final, voué à l'échec, des dieux par les forces d'involution : « Satan se trouvera délié », mais il sera vaincu par la Lumière divine. Cette phase atrocement négative de la fin du Cycle terrestre étant indispensable pour que puisse s'opérer la future régénération ; nécessité donc, pour la malheureuse humanité, de boire le calice d'amertume, d'assister au triomphe provisoire des forces d'involution, si bien symbolisées par le vampire (chauve-souris) qui plane au-dessus des flots de l'Océan.

La banderole maintenant. Le mot « *Melencolia* » est suivi de ce qui nous semble être un point d'exclamation ; mais, il n'est nullement impossible d'y voir un grand I. Ce serait, d'une part, l'initiale d'*Ignorance*, si caractéristique de l'*Age de Fer* ; car il faut que le pourrissement vienne à son terme : dans la gravure on remarque le sol sablonneux. Or le sable, en héraldisme, correspond à la putréfaction alchimique (phase noire mais absolument nécessaire à la réussite du Grand Œuvre). Sur le plan humain (le Microcosme), le tempérament *mélancolique* (avec prédominance de l'atrabile ou bile noire) est le dernier des quatre tempéraments de la médecine traditionnelle d'*Hippocrate* ; il correspond, analogiquement, à l'*Age de Fer*. Mais, d'autre part, on peut découvrir, aussi, le *retour Cyclique au Principe* : la lettre I représenterait alors le *Iod* hébraïque, cette première lettre du tétragramme (Nom divin).

Quant à l'altier, mais si pathétique, grand Ange féminin ailé, il est le symbole, tout au moins d'après Barmont, du Génie, ou *Régent* du cycle terrestre qui prend fin. Il tient sur ses genoux le Livre Cyclique déjà refermé, et il achève de tracer (au compas) le Cercle de la Manifestation qu'il préside. Les clefs qui pendent à sa ceinture ouvrent et ferment le Cycle (la plus grande correspondant, sans doute, au déroulement cyclique dans son ensemble, les quatre petites aux quatre Ages subordonnés : Age d'Or, Age d'Argent, Age de Bronze, Age de Fer).

Quant à l'Angelot, il pourrait symboliser le *Régent* du Cycle

à venir. Il est, trait capital, de sexe masculin : la dominante active à l'origine d'un Cycle. Il s'assoit sur un tapis, lequel est posé sur un disque de pierre : dans le vide axial de celui-ci s'insérera le moyeu de la nouvelle Roue Cosmique. Sur ses genoux, l'Angelot tient — de la main gauche — une planche à tracer. Il contemple la Sphère parfaite, qui représente le prochain Cycle à son origine.

Mais il est une autre grande interprétation ésotérique traditionnelle, pour laquelle nous suivons les remarques de notre ami G.A. Mathis : la *Melencolia* deviendra alors un tableau nous mettant en scène l'*illumination initiatique* elle-même. Notons l'Arc-en-Ciel, ce symbole biblique de l'Alliance du Ciel et de la Terre. Il possède Sept couleurs : les six couleurs fondamentales, plus une septième qui — invisible — fait la synthèse active de celles-ci.

Dans cette gravure, notons l'importance du Symbolisme traditionnel de la *Navigation* : nous voyons des nefes qui se sont réfugiées à l'abri d'une baie abritée des tempêtes de l'Océan ; à proximité, remarquons le port qui se blottit au milieu des arbres. C'est nous symboliser la traversée libératrice du « courant des formes » ; l'atteinte soit du centre d'un état déterminé, soit même (l'illumination suprême) du centre ultime — l'Invariable Milieu, l'Identité Suprême de tous les êtres et de toutes choses au-delà des limitations et particularisations.

Quant à l'Astre illuminant les eaux océaniques ne correspondrait-il pas à ce « *Soleil noir de la Mélancolie* » chanté, si magnifiquement, par Gérard de Nerval ? L'Astre possède un disque de lumière blanche, mais qui irradie partout des rayons obscurs. C'est la « *Lumière dans les Ténèbres* » (Lux in tenebris) de l'Évangile de Saint Jean, avec son riche symbolisme alchimique.

La Vierge ailée, elle, est en méditation : en même temps, elle mesure, à l'aide d'un *compas*. A ses pieds, les instruments du charpentier (dont Saint Joseph est le patron) : le ciseau à bois, les clous (19), la règle, le rabot, la scie à main. Remarquons la sphère,

19. Plus exactement sans doute, les quatre clous de la Croix du Christ, ceux qui « crucifient le monde ».

figure solide la plus parfaite : le travail initiatique ne doit-il pas tendre à la perfection ?

Mais la gravure comporte aussi la Pierre taillée, la Pierre œuvrée et aussi la Pierre trouée — d'où part l'axe vertical : la *Voie du Ciel*, symbolisée par l'*Echelle* qui réunit le Ciel et la Terre. L'*Echelle* repose sur un Pentagramme : 5, c'est le Nombre de l'Harmonie, du centre, la moitié de 10, Nombre de la Perfection.

La Géométrie sacrée nous est rappelée par le *Carré Magique*. On remarquera qu'il est surmonté d'une cloche, doublée d'une clochette. Là aussi, nous retrouverions un symbolisme très important : celui de la propagation des vibrations sonores (l'un des aspects du grand mystère rosicrucien de la *Parole Perdue*).

Sur l'une des faces de la Tour se trouve placé le *Sablier*, ce symbole traditionnel de la durée du Devenir terrestre. Par ailleurs, la bipartition du *Sablier* évoque aussi le sectionnement initial en deux parties de l'*Œuf du Monde* dont toutes choses ont émané au début du Cycle. La *Tour Carrée* correspond à la lame XVI du Tarot : la *Maison Dieu*.

L'enfant regarde la Pierre taillée selon de multiples facettes : deux Pentagones y sont bien visibles, et nous pouvons discerner les contours d'un triangle.

On pourrait épiloguer longuement sur le symbolisme de ces figures géométriques. Pour l'initié, il s'agira de parvenir à réduire le cristal géant en une pierre cubique ou, dans un autre symbolisme, de passer des facettes au diamant lui-même.

Enfin, l'animal à gauche n'est pas un agneau, mouton ou bélier, mais un chien, d'une race spéciale il est vrai : c'est un *lévrier*. Ce lévrier symbolise ce que les initiations nomment le Gardien du Seuil, qui régit le passage de l'état grossier à l'état subtil.

Pour « descendre aux enfers », nécessité de mater le gardien vigilant (même endormi, il ne dort que d'un œil) qui en garde l'entrée : épisode mythologique d'*Hercule* et de *Cerberé*. Comme *Hercule*, l'initié doit mater (ou endormir) le vigilant gardien qui veille au seuil des Mystères.

Telles sont quelques-unes des significations profondes qui apparaissent à l'examen de la *Melencolia* d'Albert Dürer. Même en nous limitant à cette œuvre tellement célèbre, impossibilité de

comprendre l'activité artistique de cet homme sans nous remémorer sa qualité majeure : celle d'avoir été un *initié* au sens fort et précis du terme.

4. L'art alchimique

Une étude même sommaire des rapports historiques entre les arts et l'alchimie traditionnelle ne manquerait pas de révéler des surprises. Il est (par exemple) certains tours de main par lesquels les maîtres verriers du Moyen Age savaient — on le constate à la cathédrale de Chartres — fabriquer des bleus dont le secret n'a pas été (à ce jour) retrouvé par leurs successeurs, même les plus habiles ; ne pourrait-on pas supposer que cette connaissance leur avait été transmise par des alchimistes ? C'est d'autant plus probable qu'il y eut, à l'époque de l'édification des grandes cathédrales gothiques, des liens fort étroits entre les maîtres d'œuvre, les tailleurs de pierre et les alchimistes. Le célèbre ouvrage de Fulcanelli : *Le mystère des cathédrales*, n'est nullement du domaine des hypothèses hasardeuses ou de la fabulation. Il suffit de constater la présence de motifs alchimiques sur les figures du portail central de Notre-Dame de Paris pour s'apercevoir que les interprétations de Fulcanelli n'ont nullement été faites par lui au hasard de sa fantaisie. Si l'on fait l'ascension des tours, on pourra même, parmi les gargouilles grotesques ou monstrueuses, remarquer la figure insolite d'un homme coiffé du bonnet phrygien. Celui-ci, qui était dans l'Antiquité classique la coiffure des affranchis, ne symboliserait-il pas la libération de l'alchimiste par rapport aux conditionnements profanes ?

Outre les édifices religieux, il faut faire entrer en jeu — au Moyen Age et sous la Renaissance — les nombreuses *demeures philosophales* (pour reprendre le titre du second ouvrage de Fulcanelli), c'est-à-dire ces somptueux châteaux et demeures où résidèrent des alchimistes et où ceux-ci ne manquèrent pas de faire figurer leurs symboles dans la décoration de l'édifice.

La France, pour ne citer qu'elle, est particulièrement bien pourvue à cet égard. Nous ne relèverons que deux exemples parmi ces belles demeures philosophales. D'une part, le palais Jacques-Cœur à Bourges, construit pour le grand argentier de

Charles VII, Jacques Cœur. D'autre part, le magnifique château du Plessis-Bourré (20) construit — également au XV^e siècle — par un autre financier féru d'alchimie, Jean Bourré du Plessis, l'un des ministres de Louis XI. Le superbe plafond à caissons de la salle des gardes se trouve orné d'une série de peintures symboliques, dont l'alchimiste Eugène Canseliet a élucidé le sens hermétique (21).

Nous ne pensons d'ailleurs pas que cette salle somptueuse n'ait vraiment été qu'une salle des gardes : ne pourrait-on pas y voir aussi, et bien plutôt peut-être, un lieu rituel de réunions secrètes entre initiés ?

Il existe pour ce qui concerne la fin du Moyen Age, la Renaissance, le grand siècle et même pour une époque aussi tardive que le XVIII^e, un très grand nombre de dessins, peintures et gravures alchimiques (22). On en trouvera de nombreuses reproduites dans l'excellent ouvrage (une véritable somme) de Jacques Van Lennep : *Art et alchimie* (23), ainsi que dans le gros livre de Carl-Gustav Jung : *Psychologie et alchimie* (24).

Il n'est nullement étrange que des rapports si étroits se soient à certaines époques noués entre l'art et l'alchimie.

Serge Monier fait cette pertinente remarque : « ... l'alchimie était, non sans raison, appelée la Grande Harmonie, où les sons, les couleurs et les poids progressent simultanément, en identiques proportions, en obéissant au rythme de la Nature, suivant une progression très simple et arithmétiquement préétablie (25) ». Or l'art du passé supposait toujours chez les créateurs une parfaite maîtrise de la technique nécessaire ; on était totalement aux antipodes des apologies contemporaines de la spontanéité, du fortuit, voire de la dissociation en art.



20. Au nord d'Angers.

21. *Deux logis alchimiques*. Paris (Jean Schemit), 1951.

22. Les sculptures sont en revanche peu nombreuses, à l'inverse de ce qui fut le cas au temps des cathédrales gothiques.

23. Bruxelles (Meddens), 1966.

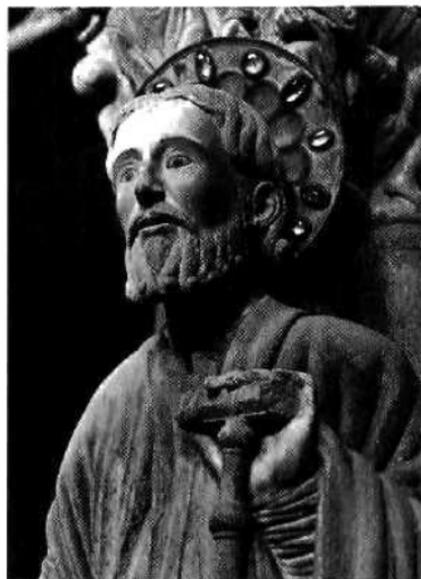
24. Traduction française aux Editions Buchet-Chastel (Corréa), Paris

25. Numéro spécial d'*Atlantis* sur le congrès de 1977, p. 181.

5. Une ascèse

Ora, lege, lege, lege, relege, labora et invenies (Prie, lis, lis, lis, relis, travaille et tu trouveras) : telle est une fameuse injonction latine faite à l'alchimiste par son maître. Mais il ne s'agit pas d'une simple apologie de la prière et des efforts. L'alchimie, par son aspect spirituel, apparaît bel et bien comme une ascèse : de même que l'adepte doit permettre, opérer la transformation de la matière première déchue en l'or précieux, brillant et inaltérable, de même s'agit-il pour l'homme de se purifier, de se libérer de toutes ses scories de manière à permettre sa régénération, sa métamorphose parfaite, sa transformation en l'or pur auquel se trouve comparé l'état humain glorieux d'avant la chute.

Il nous serait impossible de comprendre l'alchimie traditionnelle sans faire intervenir cette structure phénoménologique centrale d'une chute originelle (de l'homme — mais aussi de la Terre tout entière) que doit suivre une rédemption active (celle de l'homme — mais aussi celle du monde dans l'ensemble). C'est pourquoi l'alchimie s'est si bien accommodée au Moyen Age (et bien qu'elle ait existé bien antérieurement au christianisme) du schéma cyclogique chrétien. C'est d'ailleurs important de constater combien l'alchimie traditionnelle s'oppose à l'idée



Buste de l'apôtre Saint Jacques le Majeur.

(Catedral Santiago de Compostela)
(Archives photographiques de l'Office National Espagnol du Tourisme ; photo F. Catala Roca)

moderne d'un progrès indéfini : c'est dans le passé, à l'origine du cycle terrestre, que se place l'Age d'Or. Mais il est vrai qu'à la fin extrême de l'involution débiterait un nouveau cycle, avec un nouvel âge d'or. Il est vrai aussi qu'il faudrait marquer une différence entre le fait de placer ce nouvel âge d'or — inaugurant un nouveau cycle terrestre — sur notre planète même et la conviction de ceux (moins nombreux certes) qui tendraient plutôt à identifier purement et simplement la fin du présent cycle et la fin de notre planète.

La première position est celle des interprètes classiques des prophéties bibliques et de l'Apocalypse. On la retrouve, par exemple, chez Jules-Constant Salémi, qui écrit (26) : « *dates théoriques (de la fin de l'Age Noir) : 2034-2037-2058. Enterrement de l'ancienne civilisation. Naissance de la Nouvelle Ere (27) et du Millénaire du Christ (28), dans un climat calme, sain, propre et net. C'est le labour qu'on effectue avant les semailles. Il efface toutes les traces de la récolte précédente ; la nouvelle récolte sera faite sur un terrain retourné et purifié* ».

En langage alchimique, on pourrait dire que, pour que la génération puis la résurrection deviennent possibles, il est absolument nécessaire d'aller au bout de la phase de putréfaction. L'autre point de vue se trouverait exprimé par un alchimiste actuel, Serge Monier (29) : « *préparer le renouveau du Verseau en ne perdant pas de vue que la fin des Poissons pourrait bien être l'avènement d'un Age d'Or spirituel dans un autre monde que celui-ci, un monde qui serait celui de la Jérusalem Céleste, c'est-à-dire le milieu primordial reconstitué par le Logos, pour y réserver la place de ses disciples* ».

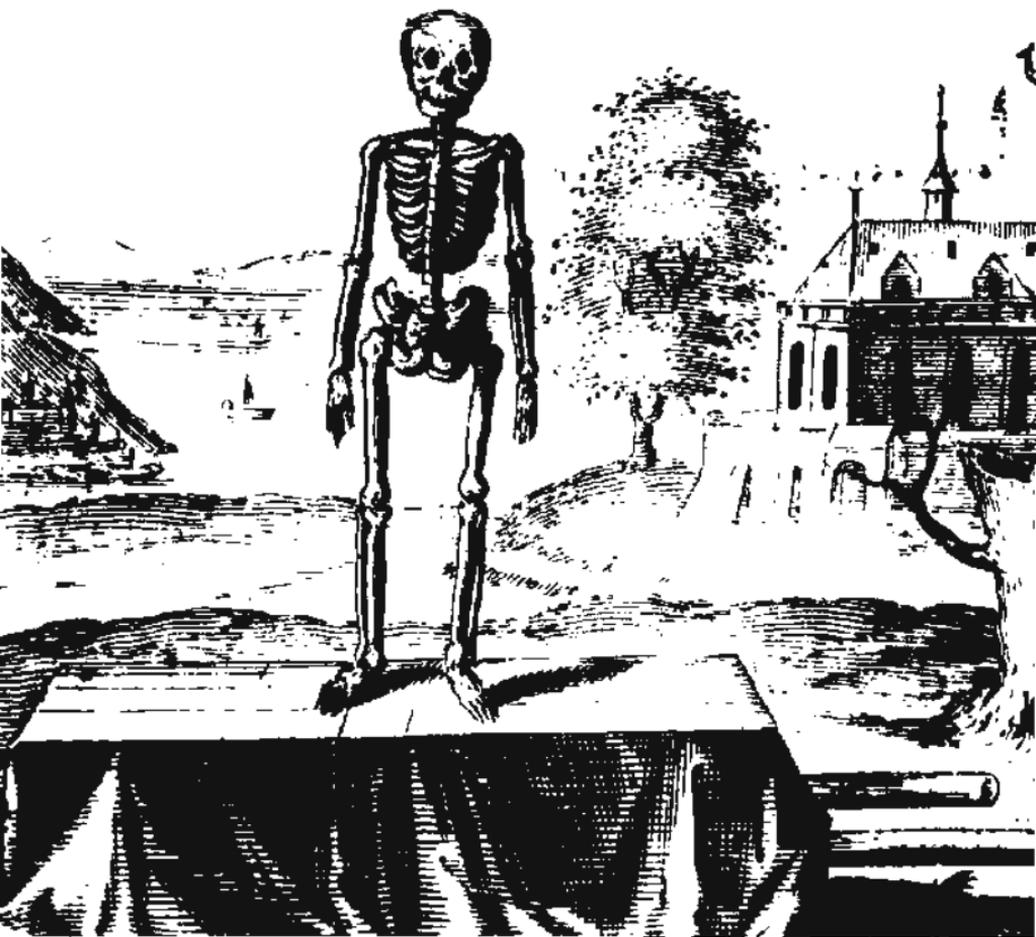
Ce qui est spécifique de l'alchimie traditionnelle, c'est bien sans nul doute ceci : son caractère toujours concret. Voici d'ailleurs pourquoi ses symboles ne sont nullement (à l'inverse de ce qui s'avère être le cas dans la nomenclature des chimistes modernes) de simples figurations attachées par convention à tel

26. p. 57 du livre *Pèlerinage à Jérusalem* (Paris, Ed. de la Pensée moderne, 1976). Voir tout spécialement : *Message de l'Apocalypse* (Saint-Leu-la-Forêt, Ondes vives, 1965), qui est une véritable somme.

27. Celle du Verseau.

28. Le fameux Règne de Mille Ans.

29. p. 186 de sa communication reproduite dans le numéro spécial de la revue *Atlantis* sur le Congrès 1977.



La résurrection du cadavre.

(Planche du *Rosarium philosophorum* de Stokius, fin XVI^e siècle.)

ou tel corps, à telle ou telle opération. Ces symboles plongent dans la réalité, ils y participent. Autre caractéristique fondamentale : une totale conviction intuitive de l'unité de toutes choses (*En to pan*, « Un le tout » pour reprendre la formule que les alchimistes grecs d'Alexandrie inscrivaient au centre du cercle cosmique formé par le serpent ou le dragon qui se mord la queue). La multiplicité, aussi diverse qu'elle puisse être par ses manifestations, s'appuie sur une organisation unique (sur un Plan

synthétique), où l'on retrouverait toujours — mais sur différents registres de correspondances — les mêmes lois fondamentales. Réussir le Grand Œuvre alchimique, ce sera toujours, du même coup, connaître (on en aura constaté concrètement les divers modes de manifestation) les lois cosmiques, celles qui régissent toute réalité, toute manifestation ; la pratique de l'alchimie met en jeu une perception exhaustive des lois de l'Univers... et de celles de l'Homme. L'adepte devient capable de dépasser les oppositions, les contradictions qui s'affrontent au niveau des phénomènes : quand on peut les voir de haut, du point de vue de l'équilibre général des lois cosmiques, ces oppositions ne se résolvent-elles pas ?

L'alchimiste constate la manière dont les lois qui valent pour les réalités supérieures valent aussi pour le plan des apparences matérielles. Même s'il s'agit pour l'« artiste » de dépasser celles-ci, par exemple de s'élever du corps physique au corps glorieux, celui d'Adam avant la Chute qui avait engendré (mais c'était un processus nécessaire) la vieillesse et la mort, suscite aussi la nécessité d'une survie corporelle des individus (et de l'espèce) assurée par la procréation.

Donnons à nouveau un passage des *Douze Clés de la Philosophie* de Basile Valentin (30) :

« Car tous les arbres, herbés et racines, aussi bien que tous les métaux et minéraux, reçoivent leurs forces, leur nourriture et leur accroissement de l'esprit de la terre, parce que l'esprit, qui est la vie, est nourri par les astres et accorde ensuite son aliment à tout ce qui végète. »

Nous donnerons aussi une sentence de Roger Bacon : *« Apprendre les rapports entre les éléments est utile parce qu'ils font mieux comprendre le rapport d'Adam et d'Eve et goûter aux fruits du Paradis (31). »*

Mais ne nous faudrait-il pas invoquer encore la fameuse *Table d'Emeraude*, attribuée au légendaire Hermès Trismégiste ?

« Ainsi toutes choses ont été et sont venues de l'un, ainsi toutes choses sont nées de cette chose unique par adaptation. »

30. p. 144 de l'édition Canseliet.

31. *Liber Alchimia.*

Le soleil en est le père, la lune en est la mère, le vent l'a porté dans son ventre.

(...)

C'est alors la force forte de toute force ; car elle vaincra toute chose subtile et pénétrera toute chose solide.

Ainsi le monde a été créé. »

Hermès Trismégiste, « le trois fois grand »... Mais l'alchimiste ne constaterait-il pas dans ses travaux le parallélisme dynamique de la Trinité divine, les trois plans de manifestation, les trois principes (le Soufre, le Mercure, le Sel), également les trois composantes de l'être humain (le corps physique, l'âme, l'esprit médiateur) ?...

Nécessité absolue aussi pour l'alchimiste d'oser descendre en soi-même, dans les profondeurs inconnues de son être. Citons un passage d'Ali Puli (*Alipili*) (alchimiste du XVII^e siècle, d'origine maure) :

« Mais, je te le déclare, qui que tu sois, qui désires plonger dans les profondeurs de la nature, si, ce que tu cherches, tu ne le trouves pas en toi-même, tu ne le trouveras jamais au dehors. Celui qui ambitionne la première place dans les rangs des étudiants de la nature ne trouvera jamais un champ d'étude plus vaste ou meilleur que lui-même. »

Connais-toi toi-même et tu connaîtras l'univers et les dieux : cette sentence (que Socrate avait reprise pour devise) se trouvait inscrite au fronton du temple de Delphes. Songeons aussi à cette légende hindoue : Krishna demandant à sa mère adoptive de regarder dans sa bouche. Qu'y vit-elle ? Le spectacle de toutes les merveilles de la nature... Illumination — révélant tant les lois (en étroite correspondance) du Livre de la Nature (*celui du Macrocosme*) que celles régissant le Livre de l'Homme (*celui du Microcosme*) — qui ne devient possible que par l'ascèse purificatrice :

« De la séparation du pur de l'impur, l'alchimie recueille le feu purificateur par lequel les âmes des fidèles sont dépurées, avant qu'elles soient rendues heureuses au ciel (32). »

32. Pierre-Jean Fabre, *Alchymista christianus* (1632), chapitre 20, traduction par Eugène Canselier.

Il ne faudrait pas manquer de rappeler sans cesse le caractère sacré de la quête poursuivie par l'alchimiste, ce qui suffirait d'emblée à la distinguer radicalement de la science ou des techniques modernes. Voici un fort beau passage du traité d'Irénée Philalèthe intitulé *L'entrée ouverte au Palais fermé du Roi* (33) :

« Toi, lorsque tu auras vu son étoile suis-la jusqu'au berceau, tu y trouveras le bel enfant (34). Scrutant le ciel chymique, et apercevant l'Astre, le sage se réjouira, puis le fou en fera peu de cas, et ne s'instruira pas dans la sagesse, quand bien même il aurait vu le pôle central tourné vers le dehors et marqué du signe reconnaissable du Tout-Puissant. »

Les alchimistes chrétiens n'ont pas manqué — c'est très significatif — d'être convaincus de l'existence (n'excluant pas le sens religieux courant, d'ailleurs) d'une signification alchimique des deux versets du Nouveau Testament où, estimeraient-ils, la Pierre philosophale se trouvait désignée, et non pas seulement l'Eglise. Premier passage, celui de l'Evangile de Saint-Matthieu, XVI, 18 :

« Et moi je te dis que tu es Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre Elle. »

Second passage, celui qui se trouve dans la première Epître de Saint-Pierre, au chapitre 2 : *« A cause de cela l'Ecriture renferme : Voici, je mets en Sion (35) la suprême pierre angulaire, choisie, précieuse ; et celui qui aura confiance en elle ne sera pas trompé. Donc, honneur à vous les croyants, mais, pour les non-croyants, la pierre que les constructeurs rejetèrent ici est disposée en tête d'angle. »*



33. Réédition chez Denoël (Paris, 1973), p. 31.

34. Les alchimistes chrétiens instaurent une analogie symbolique entre la Pierre philosophale et l'Enfant Jésus.

35. Jérusalem.



Le laboratoire et l'oratoire.

(Henri Khurath, *Amphitheatrum Sapientiae aeternae*, 1601)

6. Alchimie et sociétés secrètes

Il est tout naturel de découvrir l'existence de liens historiques étroits entre l'alchimie et certaines sociétés secrètes. Il y a, d'une part, l'existence indéniable d'alchimistes qui, au lieu de demeurer

isolés, s'intégrèrent à un cénacle initiatique de « fils d'Hermès » (36).

Il y a, d'autre part, le problème — considérable — de l'influence de la tradition alchimique sur la franc-maçonnerie. Il n'y a pas que l'allure toute alchimique du dix-huitième degré (Rose-Croix) du Rite Ecossais Ancien et Accepté, avec le rôle central donné à la recherche de la *parole perdue*, qu'il s'agit de retrouver en la *terre sainte*, dans le *centre primordial* d'où l'homme a été exilé. Mais le symbolisme alchimique joue aussi son rôle non seulement dans les autres degrés supérieurs mais dès le stade des trois degrés corporatifs (Apprenti, Compagnon, Maître) (37). Ce n'est sûrement pas l'effet du « hasard » si, lors de son passage dans le cabinet de réflexion (rite préliminaire), le récipiendaire du tout premier grade (celui d'apprenti) découvrira des symboles alchimiques et la formule *V.I.T.R.I.O.L.*, formée par les initiales de chacun des mots : *Visita Interiora Terrae Restificandoque Invenies Occultum Lapidem* (Visite les parties intérieures de la Terre, et tu trouveras la Pierre cachée). Descendre en soi-même, plonger dans les profondeurs de son être : nécessaire condition préliminaire à la nouvelle naissance de l'initié ; avec l'assimilation symbolique du monde souterrain au sein maternel en lequel se développera l'embryon (38). Mais toute initiation n'est-elle pas une nouvelle naissance ?

Note du directeur de collection

Le thème des relations entre l'alchimie et les divers mouvements ésotériques et spiritualistes sera traité plus en détail dans d'autres ouvrages à paraître dans cette même collection, ouvrages qui traiteront chacun d'une école de pensée bien définie : *Franc-Maçonnerie, Rose-Croix*, etc.

(Jean-Pierre Bayard)

36. Signalons la Fraternité des *Frères d'Héliopolis*, à laquelle appartenait Fulcanelli.

37. Cf. Jean-Pierre Bayard, *Thesaurus Latomorum*, Paris (Ed. du Prisme), 1975, 2 vol.

38. Cf. Jean-Pierre Bayard, *La symbolique du monde souterrain*, Paris (Payot), 1974.



L'arbre philosophique et les symboles du grand œuvre.
Remarquer les signes de reconnaissance qu'échangent les deux personnages.
(Stolcius : *Rosarium philosophorum*, fin du XVI^e siècle.)

Conclusion

Pourquoi une telle fascination croissante, y compris chez les jeunes d'aujourd'hui, pour l'antique alchimie ?

Est-ce parce que les alchimistes auraient devancé nos modernes « briseurs d'atomes » ? Point du tout. Nous avons même pu voir que, si les adeptes ont certes cru à la possibilité de réaliser des transmutations métalliques, s'ils croyaient en l'unité fondamentale de la matière, une différence foncière existe dès le départ entre les buts de l'alchimie traditionnelle et ceux de la physique nucléaire :

« Il est assez plaisant de constater, écrit Jean-Jacques Libert (1), que, tandis qu'ils (les alchimistes) s'évertuaient à fabriquer de l'or à partir de métaux moins nobles, autour d'eux, dans la nature, s'effectuaient constamment des transformations qui, au contraire, aboutissaient à un métal considéré par eux comme vil : le plomb. Les physiciens de notre temps savent réaliser artificiellement un très grand nombre de telles mutations. »

Ce qui fascine l'homme d'aujourd'hui, c'est tout au contraire, ce qui dans l'alchimie semble dépasser irrémédiablement le domaine scientifique pour déboucher en un domaine d'évasion imaginative où le fantastique et la science-fiction ont aujourd'hui pris le relais des contes et légendes symboliques d'antan.

Le vieux rêve humain d'atteindre une connaissance totale, d'appréhender tous les secrets, de s'élever à une existence absolue qui n'aurait plus ni commencement ni fin... Parvenir à se libérer de toutes les limites matérielles, y compris celles du vieillissement et de la mort...

Devenir omniscient et tout-puissant...

1. *L'énergie atomique* (Hachette).

C'est pourquoi il serait aussi absurde d'espérer l'avènement d'une époque où les espoirs des alchimistes n'intéresseraient plus la curiosité des hommes qu'un temps où la recherche, même vaine, des trésors cachés aurait perdu son auréole fascinatrice...

Même si les buts de l'alchimie se sont trouvés réalisés (et pour ce qui nous concerne, nous l'estimons probable), une telle victoire se situerait toujours au-delà de toutes vérifications scientifiques concevables.

Et nous terminerons en rappelant la légende — qui fascina tant d'alchimistes, et qui ne perdra jamais son pouvoir sur les initiés — du Saint Graal, cette coupe qui, suivant la tradition hermétique aurait été taillée dans l'énorme émeraude qui, lors de la chute des anges, s'était détachée du front de Lucifer (dont le nom latin signifie : *Porte-Lumière*)... Mais l'alchimie ne touche-t-elle pas à des archétypes qui, selon les cas, pourront — c'est l'éternelle ambivalence des magies — être « lumière » ou « ténèbres », évolution ou involution ? Symbolisme du monde souterrain... Symbolisme des métaux... Symbolisme du serpent...

Indications bibliographiques (1)

- René ALLEAU, *Aspects de l'alchimie traditionnelle* (Editions de Minuit, 1953).
- Robert AMADOU, *Le Feu du Soleil, entretiens sur l'alchimie avec Eugène CANSELIET* (Jean-Jacques Pauvert, 1978).
- Paul ARNOLD, *Esotérisme de Shakespeare* (Mercure de France, 1955).
Revue *ATLANTIS* (30, rue de la Marseillaise - 94100 VINCENNES).
- Armand BARBAULT, *L'or du millième matin* (1969) (réédition J'ai Lu, 1970).
- Fabrice BARDEAU, *Les clés secrètes de la chimie des anciens* (Robert Laffont, 1976).
- Séverin BATFROI, *Alchimie et Révélation chrétienne* (Guy Trédaniel, Editions de la Maisnie, 1976).
- Guy BEATRICE, *Terre du Dauphin et Grand Œuvre solaire* (Dervy Livres, 1976).
- Alexandre von BERNUS, *Alchimie et médecine* (1960) (réédition Pierre Belfond, 1977).
- Raoul BERTEAUX, *La Voie symbolique* (Lauzeray International, 1978).
- H.P. BLAVATSKY, *L'alchimie au XIX^e siècle* (Cahiers théosophiques, n° 99 - Cie Théosophie - 11 bis, rue Kepler - Paris XVI^e).
- Titus BURCKHARDT, *Alchimie*, trad. franç. (Milan, Thoth, 1974).
- Jean-Albert de BROGLIE, *Le Sablier d'or* (Flammarion, 1965).
- C.A. BURLAND, *Le savoir caché des alchimistes* (Robert Laffont, 1965).
- Eugène CANSELIET, *Alchimie* (Jean-Jacques Pauvert, 1964); *Le « Mutus Liber »* (id., 1967); *L'alchimie expliquée sur ses textes classiques* (id., 1972).
- Roger CARO, *Concordances alchimiques* (Saint-Cyr-sur-Mer, 1968); *Tout le grand œuvre photographié en couleurs* (id., 1969).
- Richard CAVENDISH, J.B. RHINE, Jacques BERGIER, *Encyclopédie de l'inexpliqué* (Paris-Bruxelles, Editions Elsevier Séquoia, 1976), pp. 22-26 : article *Alchimie* (par Richard CAVENDISH).
- Revue *LE CHARIVARI*, l'alchimie, n° 16 n° spécial (1972).
- Mircea ELIADE, *Forgerons et alchimistes* (1956) (réédition Flammarion, 1977).

1. .Lieu d'édition (sauf exceptions indiquées) : Paris.

- Jules-Henri FAVROD, *L'occultisme* (volume de l'« Encyclopédie du Monde actuel », Le livre de Poche, 1976).
- Elie-Charles FLAMAND, *Erotique de l'alchimie* (Pierre Belfond, 1970).
- FULCANELLI, *Le mystère des cathédrales ; Les demeures philosophales*. 2 rééditions (Omnium littéraire, puis Jean-Jacques Pauvert).
- Lucien GERARDIN, *L'alchimie : tradition et actualité* (Club des amis du Livre, 1972).
- Michel GRANGER et Jacques CARLES, *Des sous-dieux aux surhommes* (Albin Michel, 1977).
- Revue *HAMSA* (15, rue des Vaux-Renards - 89100 SALIGNY, France), 2 numéros spéciaux sur l'alchimie.
- Irène HILLEL-ERLANGER, *Voyages en kaléidoscope* (1919) (réédition par J. LAPLACE, Grenoble, Editions de la Tourbe, 1977).
- Bernard HUSSON, *Anthologie de l'alchimie* (Pierre Belfond, 1971) ; *Transmutations alchimiques* (J'ai lu, 1974).
- Serge HUTIN, *L'alchimie* (Presses Universitaires de France, « Que sais-je ? », n° 506) ; *Histoire de l'alchimie* (Verviers, Marabout, 1971) ; *La vie quotidienne des alchimistes au Moyen Age* (Hachette, 1977).
- Christian JACQ et Patrice DELAPERRIERE, *De sable et d'or* (Editions des Trois Mondes, 1976).
- Carl-Gustav JUNG, *Psychologie et alchimie* (trad. franç. Buchet-Chastel/Corréa, 1970).
- Louis PAUWELS et Jacques BERGIER, *Le matin des magiciens* (Gallimard, 1960), pp. 139-148.
- PAPUS (i.e. Gérard ENCAUSSE), *Traité élémentaire de science occulte* (1888) (réédition éd. Dangles, 1975).
- Jacques SADOUL, *Le Trésor des alchimistes* (1970) (réédition J'ai lu, 1971) ; *Le Grand Art de l'alchimie* (Albin Michel, 1972).
- André SAVORET, *Qu'est-ce que l'alchimie ?* (J. Heugel, 1947).
- Laurence TALBOT, *L'or des origines* (Diffusion Dervy-Livres, 1976).
- Jennifer WAELTI-WALTERS, *Alchimie et littérature* (Denoël, 1975).
- Frances A. YATES, *La lumière des Rose-Croix* (Editions Retz, 1978).
- Claude d'YGE, *Anthologie de la poésie hermétique* (1948) (réédition Dervy-Livres, 1976) ; *Nouvelle assemblée des philosophes chymiques* (1954) (réédition, id., 1972).
- Jean ZAFIROPULO et Catherine MONOD, « *Sensorium Dei* » dans *l'hermétisme et la science* (Belles Lettres, 1976).

Table des matières

Introduction.....	9
Chap. I : Origine et histoire de l'alchimie.....	11
1. La métallurgie sacrée.....	11
2. Alexandrie.....	11
3. Des Arabes à la Chrétienté médiévale.....	13
4. Apogée et déclin historique de l'alchimie européenne.....	15
5. Survivance actuelle de l'alchimie.....	17
Chap. II : Buts de l'alchimie traditionnelle.....	21
1. La transmutation des métaux.....	21
2. Le rajeunissement et l'immortalité.....	26
3. Le laboratoire et l'oratoire.....	26
4. La réintégration universelle.....	28
Chap. III : L'alchimie moderne : buts, moyens, résultats, expériences.....	31
1. Les alchimistes d'aujourd'hui.....	31
2. L'alchimie et les transmutations nucléaires.....	32
3. Le laboratoire alchimique.....	35
4. Les deux voies.....	38
a) La voie humide.....	38
b) La voie sèche.....	40
5. La matière première.....	42
6. Les couleurs de l'Œuvre.....	43
7. Le « devenir » de l'alchimie.....	44
Chap. IV : L'alchimie traditionnelle confrontée à la science moderne.....	45
1. Indifférence de l'alchimiste aux impératifs scientifiques.....	45
2. Dette de la chimie moderne vis-à-vis des alchimistes.....	47
3. Le dossier des transmutations métalliques.....	48
4. Diverses catégories de transmutations.....	52
5. Les aspects « hétérodoxes » du grand œuvre alchimique.....	56
6. Points capitaux dans la réalisation du grand œuvre.....	60
a) La chaleur.....	60
b) La lumière.....	61
c) Les rythmes.....	61
d) Les sons.....	61
e) Les couleurs.....	62
f) Le microcosme astronomique.....	62
g) Le magnétisme terrestre.....	64
7. Le « dissolvant universel ».....	66
8. Résultats « étranges » lors du grand œuvre.....	67
9. Les alchimistes : de bons observateurs.....	71
10. L'alchimie et les ondes.....	72

11. Inventions prodigieuses faites par des alchimistes	73
12. Bilan des secrets du grand œuvre alchimique	78
Chap. V : Longévité et immortalité	83
1. La jeunesse éternelle	83
2. L'embaumement	89
3. Le vampirisme	91
4. La réussite finale du grand œuvre	93
5. Les deux formes de l'immortalité alchimique	97
6. L'élixir de longue vie	99
7. L'horloge magique	112
8. D'autres vampirismes	113
9. Du mythe à la réalité	114
10. Transcender les limites humaines	116
11. La biologie et la science	121
Chap. VI : Alchimie et régénération universelle	125
1. La gnose alchimique	125
2. La thaumaturgie alchimique	128
Chap. VII : Alchimie et tantrisme	137
1. Qu'est-ce que le tantrisme ?	137
2. Les techniques traditionnelles du tantrisme	139
3. Le tantrisme occidental	140
4. Correspondances analogiques entre tantrisme et alchimie	142
5. La doctrine de l'amour	147
6. Le couple alchimique	150
7. Le dépassement des frontières de l'existence	156
Chap. VIII : Chimie et alchimie	159
1. Le point sur les transmutations	159
2. Des chimistes qui crurent à l'alchimie	163
3. Le symbolisme alchimique	164
4. Fin de l'alchimie moderne ?	170
5. Les alchimistes ont-ils créé la vie ?	172
Chap. IX : Aspects philosophiques et spirituels	175
1. Des expériences spirituelles à support matériel	175
2. Connaissance totale du cycle terrestre	180
3. La « Melencolia » d'Albert Dürer	184
4. L'art alchimique	191
5. Une ascèse	193
6. Alchimie et sociétés secrètes	199
Conclusion	203
Indications bibliographiques	205
Table des matières	207